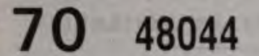

Stanford University Libraries
3 6105 019 713 002




BIBLIOTHÈQUE UTILE

XXXV

*P. Enfantin*

*La*

# *Vie éternelle*

Sixième édition



# BIBLIOTHÈQUE UTILE

*Chaque volume broché,* **60** *cent.; cartonné,* **1** *franc. Franco par post*

1. **Morand.** Introduction à l'étude des sciences physiques. 6e éd.
2. **Cruveilhier.** Hygiène générale. 9e édit.
3. **Corbon.** De l'enseignementprofessionnel. 4e édit.
4. **L. Pichat.** L'art et les artistes en France. 5e édit.
5. **Buchez.** Les Mérovingiens. 6e éd.
6. **Buchez.** Les Carlovingiens. 2e éd.
7. **F. Morin.** La France au moyen âge. 5e édit.
8. **Bastide.** Luttes religieuses des premiers siècles. 5e édit.
9. **Bastide.** Les guerres de la Réforme. 5e édit.
10. (*Epuisé.*)
11. **Brothier.** Histoire de la terre. 9e éd.
12. **Bouant.** Les principaux faits de la chimie (avec fig.).
13. **Turck.** Médecine populaire. 6e édit.
14. **Morin.** La loi civile en France. 5e édit.
15. **Paul Louis.** Les lois ouvrières.
16. (*Epuisé.*)
17. **Catalan.** Notions d'astronomie. 6e édit.
18. (*Epuisé.*)
19. **V. Meunier.** Philosophie zoologique. 3e édit.
20. **J. Jourdan.** La justice criminelle en France. 4e édit.
21. **Ch. Rolland.** Histoire de la maison d'Autriche. 4e édit.
22. **Eug. Despois.** Révolution d'Angleterre. 4e édit.
23. **B. Gastineau.** Les génies de la science et de l'industrie. 2e éd.
24. **Leneveux.** Le budget du foyer. Economie domestique. 3e édit.
25. **L. Combes.** La Grèce ancienne. 4e edit.
26. **F. Lock.** Histoire de la Restauration. 5e edit.
27. (*Epuisé.*)
28. **Elie Margollé.** Les phénomènes de la mer. 7e édit.
29. **L. Collas.** Histoire de l'empire ottoman. 3e édit.
30. **F. Zurcher.** *Les phénomènes de l'atmosphère.* 7e édit.
31. **E. Raymond.** L'Espagne et Portugal. 3e édit.
32. **Eugène Noël.** Voltaire et Rou seau. 4e édit.
33. **A. Ott.** L'Asie occidentale l'Egypte. 3e édit.
34. (*Épuisé.*)
35. **Enfantin.** La vie éternelle. 6e é
36. **Brothier.** Causeries sur mécanique. 5e édit.
37. **Alfred Doneaud.** Histoire de marine française. 4e édit.
38. **F. Lock.** Jeanne d'Arc. 3e éd
39-40. **Carnot.** Révolution françai 2 vol. 7e édit.
41. **Zurcher et Margollé.** Télesco et microscope. 2e édit.
42. **Blerzy.** Torrents, fleuves et c naux de la France. 3e édit.
43. **Secchi, Wolf, Briot et Delauna** Le soleil et les étoiles. 5e éd
44. **Stanley Jevons.** L'économ politique. 9e édit.
45. **Ferrière.** Le darwinisme. 8e é
46. **Leneveux.** Paris municip 2e édit.
47. **Boillot.** Les entretiens de Fo tenelle sur la pluralité d mondes
48. **Zevort (Edg.).** Histoire Louis-Philippe. 4e édit.
49. **Geikie.** Géographie physiq (avec fig.). 5e édit.
50. **Zaborowski.** L'origine du la gage. 5e édit.
51. **H. Blerzy.** Les colonies a glaises.
52. **Albert Lévy.** Histoire de l' (avec fig.). 4e édit.
53. **Geikie.** La géologie (avec fig 4e édit.
54. **Zaborowski.** Les migratio des animaux. 3e édit.
55. **F. Paulhan.** La physiolo de l'esprit. 5e édit. refondu
56. **Zurcher et Margollé.** Les ph nomènes célestes. 3e édit.
57. **Girard de Rialle.** Les peupl de l'Afrique et de l'Amériqu 2e éd.
58. *Epuisé.*
59. **Paul Gaffarel.** La défense nati nale en 1792. 2e édit.
60. **Herbert Spencer.** De l'éd tion. 10e edit.

LA

# VIE ÉTERNELLE

## PASSÉE — PRÉSENTE — FUTURE

PAR

**P. ENFANTIN**

SIXIÈME ÉDITION

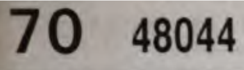
PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT GERMAIN, 108






BIBLIOTHÈQUE UTILE

XXXV



*P. Enfantin*

# *La Vie éternelle*

Sixième édition



En publiant, avec son autorisation, le livre de M. Enfantin, nous croyons n'avoir pas besoin de faire de réserves. La *Bibliothèque utile* est une œuvre de liberté, et toute idée novatrice a toujours eu et aura toujours le droit de s'y produire, à la seule condition de se rattacher à la pensée générale d'émancipation pour laquelle nous avons créé cet instrument de propagande.

Le livre sur *la Vie éternelle* comprend deux parties : la première se compose d'une lettre adressée à notre collaborateur Charles Richard (c'est cette partie que nous reproduisons ici) ; la seconde contient d'autres lettres sur le même sujet, adressées au P. Gratry, au P. Félix et à M. Dupanloup. Le lecteur qui voudra étudier plus complétement l'œuvre de M. Enfantin, trouvera cette seconde partie dans la grande édition publiée chez Dentu.

Certaines nécessités que subit le petit format nous ont imposé aussi quelques retranchements qui, nous l'espérons, n'altéreront en rien l'expression de la pensée de l'auteur, et dont nous prenons d'ailleurs, vis-à-vis de lui et du public, toute la responsabilité.

# PRÉFACE

Je m'adresse particulièrement aux personnes qui s'imaginent croire à la vie éternelle, et qui ne croient pas cependant à une vie *passée*, antérieure à leur naissance ; de sorte que, loin d'avoir foi à la vie éternelle, elles ne croient réellement qu'à une vie *future*, postérieure à leur mort.

Cette contradiction avec leur prétendue foi dans la vie éternelle, qui devrait également rendre compte de la vie antérieure à la naissance et de la vie postérieure à la mort, et cette confusion, cette identification du futur et de l'éternel, les empêchent de comprendre la vie PRÉSENTE, lien de la vie *passée* et de la vie *future*, et de la pratiquer comme le fait celui qui croit réellement à la vie éternelle, embrassant le passé, le présent et l'avenir.

Je m'adresse également aux personnes qui tiennent légitimement et avec ferveur à la perpétuation de leur individualité, de leur personnalité, à ce qu'elles nomment leur vie future et le salut de leur âme, tout en oubliant qu'il n'y a pas, qu'il ne saurait y avoir, et qu'on ne doit pas concevoir, imaginer, rêver, une individualité privée du milieu en qui elle puise et à qui elle donne incessamment sa propre vie.

Par conséquent, je cherche à faire comprendre et sentir que toute croyance à la perpétuation de la personnalité, lorsqu'elle n'implique pas et surtout lorsqu'elle repousse la croyance à la perpétuation simultanée du milieu où vit cette personnalité, est une abstraction funeste, un rêve d'égoïsme, qui détache l'individu de ce qu'il doit aimer, l'homme de ses frères, l'être de tout ce qui n'est pas LUI.

Je crois à la vie éternelle, c'est-à-dire, passée, présente et future.

Je crois à la perpétuation de ma personnalité, c'est-à-dire d'elle et du milieu qui complète sa vie, sans lequel elle ne saurait être ni par conséquent se perpétuer.

Je crois que CE QUI EST contient le résumé de *ce qui fut*, dont il est le tombeau, et le germe de

*ce qui sera*, dont il est le berceau, et que l'union progressive de ce résumé et de ce germe, c'est-à-dire de notre vie passée et de notre vie future, constitue la vie présente, nommée plus spécialement LA VIE.

Je crois que toutes les religions antérieures au christianisme ont été fondées sur la tradition, sur la vie du passé, sur l'inspiration des ancêtres, en un mot, sur le PÈRE.

Je crois que le christianisme, au contraire, a puisé sa force dans la prophétie, dans la vie future, dans l'aspiration vers l'homme nouveau, vers le FILS.

Je crois qu'il s'agit aujourd'hui de réunir ces deux sources de vie dans le sentiment vrai de la vie présente, qui doit être l'union de la vie passée et de la vie future, le nœud de la tradition et de la prophétie, l'esprit de paix et de tolérance venant réconcilier les enfants avec leurs ancêtres, le LIEN du PÈRE et du FILS, que les chrétiens ont nommé le SAINT-ESPRIT, et qui est l'amour de chaque être pour son prochain et de tous les êtres pour Dieu.

Je ne me dissimule pas combien il est délicat et difficile d'exposer des solutions nouvelles de ces immenses problèmes, en présence de celles

qui, après avoir régné durant des siècles sur les esprits et sur les cœurs, sont cependant ébranlées de toutes parts. C'est ce qui m'a fait prendre la forme intime et libre de l'exposition épistolaire, ainsi que je l'ai déjà fait pour le même sujet, il y a trente ans (1). L'exemple des premiers temps du christianisme est, sous ce rapport, une leçon imposante.

Je serais bien heureux si je trouvais dans mes lecteurs l'indulgente tolérance que n'ont pas toujours rencontrée, chez les païens, les premières épîtres chrétiennes ; bien plus heureux encore si j'excitais des convictions semblables. Je n'ose me livrer à ce double espoir, qu'en me sentant fort de la sincère loyauté de mes intentions, de la persistance croissante de ma foi, de mon profond amour de l'humanité et de Dieu.

P. ENFANTIN.

(1) *Lettre à Charles Duveyrier sur la Vie éternelle*, publiée en 1832, et imprimée de nouveau dans la *Science de l'homme* (1858. Victor Masson)

# LA
# VIE ÉTERNELLE

---

À M. CHARLES RICHARD

COMMANDANT DU GÉNIE

MON CHER AMI,

Vous croyez non-seulement à la vie future, mais à la vie réellement éternelle, c'est-à-dire, *passée*, **PRÉSENTE** et *future ;* en d'autres termes, vous croyez que **CE QUI EST** *fut* et *sera ;* vous le croyez pour Dieu, pour l'homme, pour la nature.

Vous croyez, en outre, que votre vie personnelle participe de la vie universelle, et qu'à ce titre elle est définie par son milieu, mais aussi indéfinie dans ses rapports avec ce milieu ; vous croyez qu'elle est interne et exerne, *isolable* et

sociable, une et multiple, et que c'est même l'union de ces deux formes de la vie, de celle qui est *en vous* avec celle qui est *hors de vous*, qui constitue essentiellement **VOTRE VIE**.

Or, vous tenez absolument à la perpétuation de votre personnalité, et vous avez bien raison. Vous entendez sans doute par le mot perpétuité, le passé aussi bien que l'avenir, et par le mot personnalité, vous n'excluez pas, je pense, le côté social, collectif, multiple de votre vie.

L'unité et le nombre sont faits pour nous; mais n'oublions pas le nombre quand nous rêvons à l'unité, nous tomberions dans l'égoïsme. Songeons au prochain comme à nous-même, au non-moi comme au moi, si nous voulons vraiment vivre et perpétuer notre vie.

Avant d'examiner ce que pourra être, dans l'avenir, après notre mort, la perpétuation de notre individualité, je voudrais chercher avec vous à nous rendre compte de la façon dont cette perpétuation de notre personnalité s'est effectuée dans le passé, avant notre naissance.

Peut-être me direz-vous que cela vous intéresse peu ou beaucoup moins que l'autre côté de la question. Je vous répondrai qu'alors vous préférez vos élèves à vos maîtres, vos enfants à votre mère, l'ambition à la reconnaissance, l'imagination à l'érudition. Certes cela n'est pas un crime, mais c'est précisément parce que, du côté

du passé ne sont pas vos plus chaudes amours, que vous pourrez apporter plus de calme, de raison, de réflexion, dans l'examen de cet aspect de la question, relativement indifférent, tandis que l'autre côté, objet de vos attractions passionnées, pourrait vous aveugler et vous brûler.

Supposons donc que, dans le passé, la manifestation de la vie universelle, qui est votre vie, ait existé dans un lieu et dans un temps déterminés, qui étaient son milieu, son non-moi, avec et dans lequel se développait cette vie. En même temps que cette manifestation de la vie universelle se serait modifiée, transformée, son milieu lui-même se serait modifié et transformé ; car la vie est un échange perpétuel entre le moi et le non-moi, se modifiant l'un par l'autre.

Supposons en outre que les transformations corrélatives de cette vie et de son milieu les aient amenés, elle et lui, à être, en 1861, vous et votre milieu actuel.

Il est évident que *vous* pouvez ne pas avoir conscience de votre identité avec *elle*, sans que cela l'empêche, *elle*, de se sentir perpétuée *en vous*, qui seriez *elle*, mais *elle* développée dans un milieu nouveau, lequel serait le vôtre et non celui de qui que ce soit au monde autre que vous.

De même, la perpétuation de l'ancienne individualité dans la nouvelle aurait pu *lui* sembler et *vous* sembler interrompue par la mort, sans

qu'elle l'eût été réellement ; car le monde entier, *qui est*, est bien la continuation, la perpétuation et la transformation du monde entier, *qui fut*, malgré toutes les morts imaginables.

Défions-nous donc de ces deux grandes illusions, à savoir : 1° que les vies du passé ne se sont pas perpétuées dans les vies présentes et n'y ont pas conscience de leur perpétuation, sous ce prétexte (qui ne prouve rien) que nulle des vies présentes n'a elle-même conscience d'être identiquement une de ces vies passées perpétuée, ni, par conséquent, d'avoir été intégralement une de ces vies dans le passé ; 2° que la mort interrompt la perpétuation des existences individuelles ; ce qui est faux ; car elle n'interrompt pas la perpétuation des espèces et des mondes ; car tout ce qui *fut* EST et *sera*, l'homme aussi bien que l'humanité.

Passez-moi, pour le moment, l'obscurité de ce préambule et tâchons de la dissiper.

# I

### L'homme est un élément de l'humanité, et se perpétue avec elle et comme elle.

L'homme est à l'humanité ce qu'une espèce quelconque, animale, végétale, et même inorganique, est à la nature entière.

Je n'ai aucune répugnance à croire que mon être humain a été, est et sera un des organes ou une partie d'organe de l'être progressif humanité ; que je suis un élément de cet être, coexistant avec lui, me développant en lui et concourant à son développement.

Je possède donc, fût-ce à un degré infiniment petit, la faculté de perpétuité humaine, je dirais presque d'éternité, si ce mot n'appartenait pas à Dieu seul ; je le maintiens cependant, parce qu'au delà de sa vie, nécessairement limitée, l'humanité elle-même doit croire à sa transformation en une existence plus élevée ; et toujours ainsi, sans limites.

De même, une des espèces quelconques appartenant au globe terrestre, celle des fourmis, par exemple, est un organe ou une partie d'or-

gane du globe, concourant à son développement ; cette espèce, infiniment petite, se perpétue tant que le globe est dans des conditions favorables à son existence, et je ne vois pas de raisons pour que le cataclysme qui la fera disparaître ne l'appelle pas à une transformation progressive qui la rendrait *prêteuse*.

Imaginons donc que, dans les desseins de la Providence, l'humanité, pendant toute sa durée, soit un être composé d'un certain nombre d'éléments vivants, ayant leur destination spéciale dans l'organisme général de ce grand être, et fonctionnant dans l'être *humanité*, comme les muscles, les nerfs, le sang, la lymphe, etc,, etc., fonctionnent dans l'être *homme*.

Le petit monde n'est-il pas semblable au grand monde ?

La vie n'est-elle pas partout et partout semblable, dans un atome comme dans la terre et dans l'ensemble des astres?

J'aime à penser que je suis un élément *nerveux* de l'humanité, un cent-millionième peut-être de cet appareil supérieur de la vie de l'espèce. Or, à l'origine de l'humanité, son appareil nerveux, dont j'étais le cent-millionième élément, ne valait pas grand'chose, ni moi non plus, par conséquent. Aussi n'en ai-je gardé et transmis qn'un souvenir très confus, d'autant plus qu'à cette époque l'humanité, n'ayant pas de

passé, n'avait ni souvenir ni tradition. Mais ce que je me rappelle avec joie, ce sont les pas que *nous* avons faits depuis cette époque, pas auxquels le système nerveux a eu une très grande part, et moi aussi, par conséquent.

Évidemment, je n'ai pas conscience, aujourd'hui, d'avoir pris telle ou telle part déterminée, précisée, définie, au progrès de l'humanité, il y a six mille, dix mille, vingt mille ans, quelle que soit la date de sa naissance; mais je suis loin d'en conclure, parce que je l'ai oublié (grâce à Dieu), que je n'y ai pas pris cette part définie aux yeux de Dieu, connue de Dieu, et dont la preuve se trouve dans l'importance qu'a prise progressivement et que possède aujourd'hui MA cent-millionième molécule nerveuse de l'humanité. Je suis même certain que la conscience de ces actes antédiluviens s'est perpétuée, existe, car tout ce qui *fut* EST et *sera*. Seulement où est-elle, cette conscience perpétuée?

Les chrétiens disent : « Au ciel ou en enfer ; » plusieurs de leurs théologiens, ainsi que des philosophes, disent : « Dans le sein de Dieu. » Je repousse la première formule, parce que je ne sais pas plus que les chrétiens eux-mêmes ce qu'ils entendent par le ciel et l'enfer, et dans quel coin de l'espace ces localités se trouvent ; j'accepte la dernière formule, parce que Dieu est partout, étant *tout ce qui est ;* mais j'ajoute que

cette formule ne me suffit pas. Si je m'en contentais, je serais un pur panthéiste, confondant *chacun* dans et avec *tout*, moi avec et dans Dieu.

Chaque vie, chaque conscience est dans le sein de Dieu ; c'est évident comme une vérité de définition ; mais chaque vie, chaque conscience, aussi bien que chaque molécule, est personnelle ; tout ce qui fut est dans ce qui est, et sera dans ce qui sera ; un acte quelconque accompli par l'humanité est et sera à tout jamais dans l'humanité, puisqu'elle en a été modifiée. Ainsi un acte accompli par un homme est dans cet homme, quand même lui l'aurait oublié et n'aurait pas conscience de la modification vitale que cet acte lui aurait causée.

Eh bien! j'ai foi que la conscience de tous les actes accomplis par l'humanité est dans l'humanité, *quoique* cette conscience ne se manifeste pas intégralement, mais *parce qu*'elle se révèle progressivement par une lumière de plus en plus éclatante et juste sur le passé ; *parce qu*'elle se prouve irrésistiblement, en rectifiant des traditions ignorantes ou mensongères ; *parce qu*'à mesure que l'humanité vieillit, elle sait mieux son enfance. La conscience du passé, dans l'humanité, c'est la moitié de la science humaine, c'est la tradition ; l'autre moitié, c'est l'âme des générations futures, c'est la prophétie.

En conséquence, j'ai foi aussi que la conscience des actes accomplis par l'infiniment petit élément de vie humaine, qui est ma vie, que la conscience des actes accomplis par ce cent-millionième élément du système nerveux humain *est en moi*, et que c'est elle qui me donne les conseils de son expérience, de ses épreuves, de sa raison, qui sont devenues miennes; et je n'ai pas besoin, pour y croire, qu'elle me dise que j'assistais au siége de Troie.

## II

**Un grain de sable ne s'anéantit pas. — Tout ce qui *fut* EST. — Pratique de la vie passée dans la vie présente — Foi, dogme et culte des MORTS.**

Cessons de nous renfermer dans le système nerveux; à l'homme, rien de ce qui est humain ne doit être étranger, bien entendu avec le temps; j'aime à croire qu'en effet toute molécule humaine est, avec le temps, muscle, sang, nerf, chair, os, peau, etc. Quand elle a bien fait son service dans une fonction, elle passe à une autre supérieure; si elle fait faute, elle descend pour recommencer une épreuve.

Je ne me parque pas non plus à Paris, en France, en Europe, mais je limite, pour le moment, mon domaine à la terre. Malgré votre goût pour les astres et pour les cataclysmes (1), tenons-nous-en à l'humanité terrestre ou à la terre humaine ; c'est déjà bien gros et bien long pour de êtres qui n'ont pas deux mètres de haut ni un siè cle de vie, mais qui ont foi, il est vrai, dans l'im mensité et dans l'éternité.

Un grain de sable ne s'anéantit pas : nous ne croyons pas au néant ; donc une molécule humaine, pas plus qu'une pensée humaine, un acte humain, une vie humaine, ne s'anéantit. Qu'est devenu le grain de sable ? où est-il, quel rôle joue-t-il en ce moment dans le monde ? Je n'en sais rien, mais il y est ; il y poursuit sa destinée, selon les lois qui régissent les grains de sable.

Les vents, les eaux, la semelle des souliers d'un apôtre, l'ont porté d'Orient en Occident, du nord au midi ; il était sur le haut d'une montagne, il est au fond des mers ; il sera demain dans un verre de bouteille ; il se perpétue en changeant de lieu, de temps, de forme, en s'associant à un monde nouveau, développement d'un monde ancien.

(1) *Origine et fin des mondes*, t. XXXIV de la *Bibliothèque utile*.

Ne sommes-nous pas tous, aux yeux de Dieu, des grains de sable? Comme eux, nous avons une loi spéciale qui règle notre destinée; les grains humains ne sont pas non plus sortis du néant et n'y retournent pas; ils sont comme et parce que Dieu est; ils sont, participant de l'éternité et de l'immensité; ils sont, avec mission de se fondre dans le creuset du temps et d'y former le miroir de Dieu.

Chacune des vies qui ont précédé nos vies actuelles, chaque génération de nos ancêtres vit au milieu de nous, en nous. Si cela n'était pas, nous n'aurions aucun souvenir du passé.

Mais, direz-vous, nous n'avons pas *tous* les souvenirs de *tout* ce qui fut. Ai-je prétendu que nous fussions *tout*? Et d'ailleurs, de ce que nous n'avons pas tous ces souvenirs, est-ce à dire qu'ils n'existent pas? N'avez-vous pas oublié vous-même ce que vous avez dit, fait ou pensé il y a une heure? N'avez-vous pas même exécuté une foule d'actes involontaires, inaperçus par vous, dont vous n'avez nulle conscience, nul souvenir, et qui ont pu, néanmoins, à votre insu, entrer pour quelque chose dans l'ébranlement d'un monde?

Ce ne sont certainement pas ces actes qui constituent la vie personnelle à la perpétuation de laquelle vous tenez si fortement et avec tant de raison; ce que vous désirez, c'est la perpétuité des choses, des idées et des êtres auxquels vous

vous intéressez, qui font partie de votre vie, dont le souvenir, la réalité et l'avenir vous sont chers, auxquels vous vous sentez lié, non-seulement d'une façon indissoluble, mais par attraction progressive. Hélas! il en est que nous voudrions bien pouvoir oublier dans notre vie présente et qui nous poursuivent. Doux et glorieux souvenirs, cuisants regrets, poignants remords, vous vous perpétuez également ; vous êtes notre ciel, mais aussi notre enfer, notre récompense et notre peine.

Savez-vous auxquels des morts qui vous ont précédé vous devez en partie les joies, la santé, l'intelligence dont vous jouissez ; ou bien quels sont ceux de qui vous tenez les misères, les maladies, les vices dont vous souffrez dès votre naissance? Ce ne sont pas seulement votre père, votre mère, votre nourrice, remontez ! remontez ! Le mythe d'Adam et d'Ève n'est pas toute fable ; nous les portons en nous, nos premiers parents, en quelque nombre qu'ils soient apparus sur la terre ; ils jouissent en nous de leurs vertus, ils souffrent en nous de leurs fautes, et ils attendent que nous les délivrions du mal par nos propres mérites, et que nous augmentions leur gloire de toute la nôtre.

Voilà comment il faut aimer, comprendre et pratiquer la vie *passée* dans la vie présente ; tels sont la foi, le dogme et le culte des *morts*.

## III

**Tout ce qui *sera* EST. — Pratique de la vie future dans la vie présente. — Foi, dogme et culte des À NAÎTRE.**

N'entrevoyez-vous pas déjà comment il faut aimer, comprendre et pratiquer la vie *future* dans la vie présente ? Ne pressentez-vous pas la foi, le dogme et le culte des *à naître* ?

Mais je ne vous ai parlé jusqu'ici qu'un langage qui me glace le cœur. La faute en est à vous, qui m'avez forcé de me poser sur le terrain aride de la personnalité. Vivante ou perpétuée, la personnalité n'est jamais que cette face de la vie tournée vers l'égoïsme. Elle est sainte, sans doute, car Dieu veut que l'homme s'aime ; mais à condition d'aimer son prochain comme soi-même, et Lui, Dieu, par-dessus toutes choses.

J'ai donc dû vous parler des morts, ne fût-ce que pour calmer les aspirations de votre personnalité vers l'avenir, qui vous rendent presque indifférent pour la perpétuation des morts dans le présent. J'ai béni les cendres de nos pères avant d'oser poser mes mains sur la tête de nos enfants ; j'ai chanté un *Requiem ;* Dieu ! que je voudrais pouvoir dire un *Ave Maria !*

*Benedictus fructus ventris tui, mater dolorosa, mater gloriosa!*

Pauvre mère, ce n'est plus TA personnalité qui t'inquiète lorsque tu veilles ton enfant malade, lorsque tu t'exposes à tout pour l'arracher à un danger, lorsque tu t'épuises et te ruines pour effacer ses fautes, lorsque tu donnes pour lui ton bonheur, ton sang, ta vie ; et si, à ta dernière heure, tu aspires au ciel, c'est parce que tu crois y être plus près de Dieu, afin de l'implorer, non pour toi, mais pour ton enfant.

Ah ! il ne s'agit plus ici de l'égoïsme : place au dévouement ! Peu importe de conserver, de perpétuer *sa* vie ; elle est déjà, tout entière et sans réserve, donnée à ce qu'on aime. Toi, tu l'as vouée à ton enfant, un autre à sa patrie, un autre à la femme qu'il adore, celui-ci à l'humanité, le poëte à son œuvre, le premier prolétaire venu à l'enfant qui se noie, le soldat à son drapeau.

Dieu saura bien les retrouver et les faire revivre, ces héros ; c'est son affaire et non la leur.

Mais pourquoi donc sacrifierais-je ainsi ma vie pour autrui ? Serait-ce parce que j'aurais en moi une multitude de dévouements semblables qui me poussent et m'entraînent instinctivement, comme on dit, vers la mort des héros ?

Oui, sans doute, l'éducation, l'exemple, la vie du passé, qui est en nous, concourent à ces actes généreux ; mais cela ne suffit pas pour les

engendrer, car il a fallu qu'un jour ils commençassent sans précédents. C'est qu'ils sont essentiellement dans la nature humaine ; c'est que l'homme est doué de la faculté de sacrifier sa vie personnelle à sa vie collective, son moi à son non-moi aimé, lui-même à son prochain ; il est égoïste, mais il est aussi dévoué.

Laissons donc là pour un moment votre solennelle personnalité, et adorons cette vie maternelle qui enfante l'avenir, qui se donne, se multiplie, se répand, se perd, pourvu qu'*il* vive, qu'*il* grandisse, qu'*il* prospère, qu'*il* se rapproche de Dieu.

Oui, *il*, et non pas *moi ;* oui, mon enfant, ma création, mon amour, ma passion, pour qui j'ai tout souffert : la misère, l'injure, la mort.

Ne me parlez pas même de ce qui m'en reviendra un jour, de ce que j'y gagnerai ; je n'en veux pas ; je ne fais pas un calcul, un marché : j'aime.

Voici le sentiment générateur de la véritable vie *future*, comme je vous ai dit celui de la vie *passée ;* tous deux sont liés dans la vie PRÉSENTE ; tous deux animent et inspirent le vivant ; tous deux représentent, vivants dans chaque jour, la veille et le lendemain, la reconnaissance envers les anciens et l'espoir dans la jeunesse, l'amour filial et l'amour paternel, double fondement de l'amour de la famille, de la patrie, de l'humanité, de Dieu.

## IV

**Dualisme, dans la vie présente, de la vie passée et de la vie future, du moi et du non-moi, de l'égoïsme et de l'abnégation.**

Quand le passé nous transmet *sa* vie, nous sommes *passifs*; quand nous donnons *la nôtre* à l'avenir, nous sommes *actifs*; être créé est l'inverse de créer, comme apprendre est l'inverse d'enseigner ; de même, la vie passée qui est en nous est l'inverse de la vie future qui est aussi en nous; l'une préside à notre raison, à notre sagesse, à notre dignité; l'autre inspire nos désirs, nos espérances, notre dévouement, notre charité.

Oui, mon cher ami, Dieu veut que nous songions à nous, dans une moitié de notre vie, *presque* jusqu'à oublier le prochain et Lui-même ; car il nous a doués du sentiment de la conservation, de la perpétuation de notre individualité; mais il veut aussi que nous soyons capables de nous oublier, de nous sacrifier, de nous dévouer *presque* jusqu'au suicide, jusqu'à d'Assas, jusqu'à Jésus-Christ.

Nous pouvons être nobles par les cendres de nos *vrais* ancêtres qui vivent en nous : soyons-le aussi par les germes des *vrais* enfants que nous nous sentons la puissance de donner au monde.

Vous savez bien pourquoi je dis *vrais* ancêtres et *vrais* enfants, car vous vous sentez vous-même fils de Képler, de Descartes, de Newton, de Leibnitz, de Condorcet, de Fourier, de Saint-Simon, et vous avez placé mon portrait parmi ceux de vos ancêtres.

La coexistence en nous de ces deux vies inverses est ce qui constitue *notre vie* ; leur union fait notre croissance, leur lutte, notre déclin leur attraction est notre germe de vie, leur répulsion notre germe de mort. Vieillir, c'est avoir donné progressivement à ses enfants sa vie active ; mourir, c'est marcher avec ses pères, tous chargés seulement de la vie passive ou passée, tous manquant de vie active et future, mais poussés vers elle par Dieu lui-même, pour présider, comme un sénat, aux progrès de l'avenir.

Mais il ne suffit pas d'une croyance sur la naissance et sur la mort : entre ces deux termes extrêmes, il y a la vie.

Qu'est-ce donc que la vie présente au milieu des vivants ? Est-ce que nous n'avons pas là encore des pères et des enfants, ceux qui nous donnent et ceux à qui nous donnons, nos maîtres et nos élèves, ceux qui nous parlent et ceux qui

nous écoutent, ceux qui nous aiment et ceux que nous aimons? Ne sommes-nous pas passifs à l'égard des uns, actifs à l'égard des autres, personnels envers ceux-ci, dévoués envers ceux-là?

Direz-vous que nous n'avons qu'une seule vie? Eh bien! non, Dieu seul n'a qu'une vie, ou plutôt il est la vie absolue, infinie, éternelle, universelle; mais telle n'est pas la vie de l'homme, puisqu'il est défini, limité, imparfait; puisqu'il compte le temps et mesure l'espace. Notre vie est personnelle, elle est aussi impersonnelle.

O mère de Jésus! n'aviez-vous qu'une seule vie quand vous pressiez dans vos bras votre Fils mort sur la croix? Mère de saint Augustin, n'aviez-vous qu'une seule vie le jour où votre amour convertit votre cher fils à votre foi et l'enleva à la vie païenne pour le porter à votre Dieu?

J'affirme que je vis hors de moi aussi certainement qu'en moi; je le sens aussi bien à ce que j'aime qu'à ce que je déteste, à ce qui m'attire qu'à ce qui me repousse; je me sens vivre là où j'aime: je suis absent ou mort dans ce que je réprouve; ce que j'aime double ma vie; ce dont j'ai horreur me la prend, me la vole, me la souille.

Et j'affirme que tous les êtres avec lesquels je suis en rapport, qui me voient, me parlent, me touchent, vivent aussi en moi, comme moi en

eux ; que je suis le complément de leur vie comme eux de la mienne ; qu'ils ne pourraient me voir, m'entendre, me toucher, s'ils n'avaient pour cela que des yeux, des oreilles, un tact ; mais qu'il faut encore que j'aie en moi ce qui peut *être vu, être ouï, être touché* par eux, c'est-à-dire la moitié de leur vie, ou mieux encore leur vie *passive*, leur électricité négative, qui est hors d'eux quand la vie active ou l'électricité positive est en eux, et réciproquement.

## V

**Patrie, gloire, sacrifice de soi à tous, de sa vie personnelle à sa vie collective.**

Hélas ! mon cher ami, me voici encore involontairement retombé dans les glaces de l'actif et du passif, du positif et du négatif, et dans les rouages agaçants de la machine électrique. On voit bien que nous sommes les enfants d'une même mère, que nous avons sucé longuement le lait de cette chère nourrice, et qu'ensemble nous nous plaisons à revenir à son patois polytechnique.

Et cependant la devise de notre excellente mère était : *Pour la patrie, les sciences et la*

*gloire !* Sur ces trois mots, il y en a deux qui s'accordent peu avec les $x$ et les $y$, avec le calcul et les machines ; mais la chère femme avait été mariée au troisième, qui fut notre docte père ; heureusement pour nous, les deux autres étaient ses amants.

Patrie ! Que me fait la perpétuité prospère de ma petite vie toute personnelle? C'est le salut éternel, le bonheur grandiose de ce coin de terre qu'il me faut ; et je dis comme Horace :

Hic mihi præter omnes angulus ridet.

Gloire ! Que me fait de conserver éternellement l'égoïste souvenir, la vaniteuse conscience de mes prétendus mérites, de mes *moi-disant* vertus, si je ne les vois pas éclater sur le monde entier, pénétrer jusque dans l'oreille du sourd, dans l'œil de l'aveugle, dans le cœur, dans la vie de tous, des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants, de la postérité la plus reculée, dans l'univers entier, et jusqu'en Dieu même?

Ah ! vous croyez que nous aurions eu un Jésus sans cette puissance d'immolation de la personnalité au salut de sa patrie, le monde ! et à sa propre gloire dans l'humanité vivante, où il s'incarnait par sa mort même !

Nous n'aurions pas même un zouave, car Dieu sait si ceux-là songent beaucoup à la perpétuation de leur individualité, après qu'ils auront

passé l'arme à gauche; mais la France! mais le drapeau! mais l'honneur de l'uniforme! mais les amis! Écoutez-le! — « Ces Anglais, ces Russes qui prétendent être plus braves que nous! J'y mourrai; mais ils diront tous que j'étais un fier zouave, et on le saura au pays! »

Courbons la tête, profonds calculateurs; découvrons-nous, gardiens avares de notre personnalité; saluons l'apôtre de la patrie et de la gloire, communions avec lui; réchauffons notre âme en lui soutirant une étincelle de sa vie.

Des philosophes, qui ne sont pas sans gloire, ont prétendu que l'amour de la gloire était un sentiment égoïste, personnel, et qu'on travaillait pour la gloire, pour vivre dans la mémoire des hommes comme pour gagner de l'argent, c'est-à-dire, parce que l'on considérait la gloire comme un bien. C'est une déplorable confusion, source de logomachie; mais, je l'accorde, c'est de l'égoïsme, soit; pourvu qu'on m'accorde en retour que le glorieux est convaincu qu'il vivra dans la mémoire des hommes; c'est-à-dire que ses sentiments généreux, ses pensées sublimes, ses œuvres admirables, inspirent à ses contemporains et inspireront à la postérité des sentiments, des pensées, des œuvres qui seront l'expansion, la diffusion de sa propre vie, et qui en seront la plus désirable et la plus enivrante perpétuation.

Loin de moi la croyance que l'homme ne soit pas égoïste et qu'il ne compte pas sur la récompense de ses œuvres. Il ne lui suffit pas que *la* vertu soit récompensée, il faut que *la sienne* le soit ; or, pour qu'*elle* le soit par la postérité, il faut bien qu'*elle* (la sienne et non celle d'un autre), il faut qu'*elle* vive avec et dans la postérité. Mettez-la dans une étoile, ou même au pied du trône de Dieu, chantant des cantiques, le glorieux fera fi de la gloire et de la vertu, et il restera seulement égoïste, ce qui n'est pas assez pour être homme.

Celui-ci cherchera peut-être la gloire pour ce qu'elle rapporte argent comptant ; c'est celle qui mène le plus salement au mépris et le plus sûrement à l'oubli de la postérité ; c'est de la gloriole, ce n'est pas de la gloire. J'aime encore mieux Érostrate, qui aurait pu faire une grande chose avec le sentiment qui lui a fait commettre une pitoyable folie.

Ce malheureux Érostrate, je crois qu'il brûle toujours dans la mémoire des hommes ; car il y en a encore beaucoup qui brûleraient Saint-Pierre de Rome, et eux avec, pour s'illustrer. Or, Saint-Pierre vaut bien le temple d'Éphèse. Qui sait si Érostrate n'était pas un peu le Garibaldi de son temps ? Que ce héros me pardonne de l'accoupler ainsi, en passant, et qu'il attende : je vais lui faire amende honorable.

Je glorifie Érostrate, je le porte dans mon cœur, je vis de sa vie, *s'il a senti* que le temple d'Éphèse devait disparaître pour le bonheur du monde ; *s'il était convaincu* que ses prêtres sans foi et ses oracles menteurs perpétuaient l'ignorance et la servitude humaines. *Si tel était son mobile*, j'affirme que ce sont les prêtres d'Éphèse qui l'ont fait périr dans les flammes et qui ont falsifié son histoire, comme le P. Loriquet écrirait l'histoire de Garibaldi.

Est-ce qu'un homme, un maniaque, un fou, pouvait incendier le temple d'Éphèse sans qu'on s'en doutât ? Est-ce qu'un écervelé pourrait mettre le feu à Saint-Pierre avec une allumette chimique ?

Revenons à la gloire.

Vous le savez, je n'aime pas la bataille, et j'espère bien qu'un jour l'humanité sera délivrée de ces sanglants sacrifices, comme elle l'est déjà de l'anthropophagie ; toutefois je reconnais que la guerre a été souvent, et que, malheureusement, elle est quelquefois encore un instrument de progrès, indispensable pour vaincre des résistances rétrogrades, des passions de retardement, plus dangereuses que les impatiences les plus brutales ; en un mot, je supporte à regret, avec dégoût, avec horreur, cette nécessité funeste, qui témoigne de notre ignorance et de notre barbarie actuelles.

Mais dans cet horrible champ de mort, ce n'est pas l'habile sabreur d'hommes que j'admire; ce n'est pas le fanatique haineux, ayant soif du sang de son frère ennemi; ce n'est pas même le prétendu vengeur des colères divines ou humaines, le fléau de Dieu, le bourreau; car tous ceux-là pourraient verser le sang en ménageant le leur, ôter la vie à d'autres sans risquer la leur, être des assassins ou des empoisonneurs; ce qui me force à l'admiration, à l'amour, c'est le don, sans réserve, de son âme à sa foi, de soi à tous.

Et pourquoi éprouverions-nous cette admiration, ce respect, cet amour pour les *dévoués*, pour les véritables *dévots*, si nous ne l'étions pas nous-même; si nous n'avions pas la généreuse faculté de sacrifier notre personnalité au bonheur des *nôtres*, de nous oublier pour d'autres, d'aimer notre prochain jusqu'à ne plus songer à nous-même?

# VI

**Inconvénients qui résultent de la recherche ISOLÉE de la vie PASSÉE ou de la vie FUTURE ; avantages de leur recherche SIMULTANÉE dans la vie PRÉSENTE.**

Que Dieu laisse donc tomber un voile devant nos yeux, lorsque nous voulons absolument percer le mystère de la perpétuation de notre individualité ; le fleuve d'oubli des anciens n'était pas un vain conte ; nous y naviguons aussi bien après la mort que durant la vie ; nous y laissons éternellement une partie de nous-même ; aucun de nous ne porte dans son avenir tout le bagage dont il a été chargé dans son passé ; et pourtant, après sa mort, sa vie se perpétue, mais comme elle se perpétuait déjà, depuis le premier jour de sa naissance jusqu'à sa dernière heure, comme elle se perpétuait dans le sommeil et dans la veille, sans conscience et avec conscience, en soi et dans le monde.

Soyez certain, cher ami, que s'absorber dans la pensée de la perpétuation de l'individualité, après la mort, c'est s'exposer à ne songer qu'à soi durant sa vie. Sans doute, c'est une nécessité et un devoir pour l'homme de conserver sa per-

sonnalité ; dans certaines limites, c'est une vertu ; mais, comme de toutes les vertus, pas trop n'en faut, sous peine de les voir dégénérer en vices. Voilà pourquoi, sur cette question, Dieu nous a donné la foi, la certitude quant au fond ; mais il nous commande le doute, le mystère, l'espérance seulement quant à la forme.

C'est pour le même motif que je cherche toujours à ramener mes amis et moi-même, lorsque nous méditons sur la vie éternelle, à la vie présente, limitée entre la naissance et la mort, et à n'aborder la vie passée ou la vie future qu'après nous être fixés sur ce que nous entendons, eux et moi, par la vie dont nous jouissons au moment même.

Il est difficile et presque impossible, lorsqu'on songe au rôle qu'on a pu jouer dans la vie passée, ou qu'on pourra jouer dans la vie future, de sortir de son individualité, de chercher autre chose, dans cette vie prolongée à travers les siècles, que soi-même, toujours soi.

Au contraire, lorsqu'on se pose dans la vie présente, il est impossible de ne pas être sans cesse attiré et retenu par la considération des êtres, des idées ou des choses qu'on aime. Alors la vie hors de soi intéresse autant que la vie en soi ; on sent que l'une est le reflet, ou, mieux encore, le complément, le conjoint de l'autre ; que c'est leur association, leur conjugaison, leur

accouplement qui engendre, conserve et développe la vie de chacun et de tous, la vie individuelle et commune ; et que cette double vie, personnelle et impersonnelle, égoïste et dévouée, est vraiment la vie.

Alors nous nous inquiétons peut-être moins de la façon dont notre individualité traverse glorieusement les *siècles* ; mais nous sommes plus frappés de son humble course dans l'espace, dont elle n'est qu'un point, et qui, pourtant, vit avec elle, pour elle et par elle. Alors, ce ne sont plus seulement nos réflexions, nos calculs, nos intérêts qui nous inspirent et nous guident ; ce sont surtout nos sensations, nos instincts et nos devoirs qui nous éclairent et nous entraînent.

Dans la vie présente, ce qui nous frappe pardessus tout, c'est ce perpétuel échange de l'individu avec le milieu qui l'environne, échange qui constitue réellement la vie. Le sentiment d'extension, de développement, de perpétuation qu'on y puise ne peut donc pas se dégager de l'un des deux termes de l'échange ; ce n'est pas *moi* seulement ou *lui* seulement, c'est NOUS qui est l'expression essentielle du mystère de la vie. L'homme ne peut plus rêver la vie uniquement en lui, uniquement hors de lui ; il faut qu'il la cherche dans cette communion incessante et universelle de deux êtres dont les deux existen-

ces ne sont séparables que par abstraction de la pensée, et non dans la réalité vivante.

Telle est la base de la moralité, de la religiosité des méditations sur la vie éternelle. Quittez cette base, et vous tombez dans les rêveries personnelles de l'égoïsme, ou dans les illusions impersonnelles d'un panthéisme confus, qui absorbe toute individualité.

Plus tard, lorsqu'on revient sur la vie passée ou qu'on se lance dans la vie future, on y porte ce double sentiment puisé dans la contemplation de la vie présente ; mais alors il n'y a plus danger de *se* perdre à travers les morts, ou de ne voir que *soi* parmi les germes de l'avenir. Revenons donc à la vie présente.

## VII

**Vie PRÉSENTE, RÉSUMÉ de la vie passée et GERME de la vie future. — Enfance, jeunesse, âge mûr, vieillesse, caducité. — Et d'abord enfance et caducité.**

Laissons entièrement de côté toute recherche de ce qu'a pu être notre personnalité avant le jour de notre naissance, et de ce qu'elle pourra être après notre dernier souffle. C'est, d'ailleurs, entre ces deux termes extrêmes qu'est ren-

fermé ce qu'on appelle généralement la vie ; examinons-la dans ses conditions normales d'enfance, d'âge mûr, de vieillesse, de caducité ; c'est-à-dire de jeunesse, de croissance, d'équilibre, de déclin.

Ces phases de notre existence sont très dissemblables : à tel point qu'elles paraissent appartenir à des individualités différentes ; et, néanmoins, elles sont étroitement et mystérieusement fondues dans notre individualité, distincte de toute autre existence.

L'œuf qui devient chenille, ensuite chrysalide, ensuite papillon, et qui meurt en donnant la vie à des œufs nouveaux, n'est guère plus dissemblable que nous dans les diverses phases de sa vie ; comme nous, il est un, et comme nous il multiplie.

Qui ressemble moins que le gland au chêne? Évidemment un pommier lui ressemble davantage ; mais le pommier ne deviendra jamais chêne et le gland le devient ; il est lui-même

Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Il a fallu, durant quelques années, allaiter, porter, laver ces géants qui se sont appelés César, Mahomet, Napoléon ; les peintres nous montrent Jésus à la mamelle ; vous figurez-vous ce que doit être un grand homme, un héros ac-

cablé par l'âge, par le poids de ses lauriers, et ne mourant pas.... tombant en enfance !

Est-ce toujours *lui ?*

Est-ce encore ce petit enfant qui tétait sa mère ?

Eh bien ! serait-ce cette personnalité d'enfant qui s'ignorait ou du vieillard qui s'est oublié, perdu, extravasé, qui n'est déjà plus dans ce cadavre ! serait-ce ce néant que vous voudriez absolument conserver, perpétuer, retrouver dans votre vie future ? Certainement non ; mais aussi ce n'est pas là une vie humaine, c'est presque de la végétation.

Chez l'enfant, la vie n'est pas encore *en lui ;* il la pompe, il la prend, il la reçoit de toutes parts ; chez le vieillard, il en a tant donné, on lui en a tant pris, qu'il n'en a plus : elle est toute *hors de lui.*

Où était donc celle qui est venue dans l'enfant? ou bien, si vous voulez, celle qui a développé, complété le germe informe d'homme qu'il était ? Et chez le vieillard, qu'est devenue cette puissante vie dont il ne lui reste plus rien ? à qui l'a-t-il donnée ? Elle n'est plus en lui, mais elle n'est pas perdue ; il n'est plus un germe humain, lui, il est un résidu, un reliquat de décantation ; il est de la chaux, de l'azote, du carbone, etc., etc., plus un dernier souffle humain, infiniment petit.

Ah ! sans doute, jusqu'à sa dernière heure, et au delà, il est vénéré, respecté par tous ceux qui l'ont aimé, qui chérissent ce pauvre être usé, épuisé, fini, et qui le bénissent dans ses infirmités, dans ses maladies, comme ils bénissent déjà d'avance son impérissable mémoire. Mais, qu'est-ce à dire? Ne serait-ce pas dans ceux-ci que, goutte à goutte, il a versé paternellement sa vie ? C'est par lui-même qu'ils ont grandi ; c'est sa propre substance qui a été leur nourriture ; ils ont ses sentiments, ses idées ; ils continuent ses œuvres ; ils sont la chair de sa chair, l'esprit de son esprit, l'âme de son âme.

Je sens en moi Saint-Simon se réjouir de ce que je vous dis ici ; et je ne demande pas pour moi d'autre vie, quand j'aurai, à mon tour, *donné* toute celle que j'ai *reçue*.

Non, mon cher ami, on ne se donne pas la vie, on la reçoit ; et on ne la perd pas, on la donne ; voilà ce qui s'appelle naître et mourir.

Or, on naît et on meurt à chaque moment et dans chaque point de l'être. Si l'on a plus reçu que donné, cela s'appelle croître ; plus donné que reçu, cela s'appelle décliner. Voilà pourquoi le mot vivre implique toujours ce mariage ou ce duel de deux existences absolument inséparables et tellement liées, que la personnalité

de chacune d'elles existe autant dans celle-ci que dans l'autre.

Quand nous ne sentons plus notre personnalité *en nous*, cherchons-la *dans les autres;* elle y est ; c'est le saint viatique, l'onction suprême et extrême, c'est la base de la morale, de la religion.

Si, au contraire, nous poursuivons, dans le passé ou dans l'avenir, le rêve d'une personnalité que nous ne possédons pas, dont nous n'avons jamais joui, qui n'est qu'une abstraction, et, j'ose dire, une aberration, une divagation et non la réalité, nous marchons vers l'absurdité de l'égoïsme quand nous croyons avoir trouvé, ou vers le néant de l'athéisme quand nous ne trouvons rien.

C'est ce qu'a fait jusqu'ici l'humanité, soit dans ses moments de foi, soit dans ses moments d'incrédulité. Toutes ses croyances de vie perpétuée ont été égoïstes; toutes ses défaillances de foi à cet égard l'ont précipitée dans l'athéisme.

Folie ou désespoir, c'est toujours la fin des chercheurs de la quadrature du cercle.

## VIII

**Virilité. — Transformation et régénération de ma vie par ma conversion au Saint-Simonisme.**

Puisque l'humanité est perfectible, Dieu nous a dit de donner plus que nous ne recevons ; voilà pourquoi nous mourons après avoir rendu tout ce qui nous a été donné, plus l'usage que nous en avons fait. Et cela est vrai, même pour l'enfant qui meurt au moment de sa naissance, car il a élevé ceux qui l'ont engendré au rang sacré de père et de mère.

Je viens de vous parler beaucoup de l'enfance et de la vieillesse, abordons la virilité, cette époque où la vie est dans toute sa puissance, où la dette et la créance, la recette et la dépense, l'actif et le passif, se font sensiblement équilibre.

Voilà sans doute la vie que vous voudriez perpétuer ; il vous siérait de demeurer éternellement jeune et fort, intelligent et reconnu pour tel, bien placé au spectacle du monde pour voir et être vu. Mais d'abord, comment tout cela pourrait-il se perpétuer, si vous ne conserviez pas, en même temps, vos vagissements d'enfance et vos abêtissements de vieillesse ? Prenez

garde ! si vous faites deux ou trois ou un plus grand nombre de parts de votre personnalité, pour en conserver une et laisser là toutes les autres, j'en conclurai que ce n'est pas votre personnalité, ou du moins ce qu'on appelle ainsi, que vous voulez sauver et conserver, mais que ce pourrait bien être ce que je veux moi-même conserver à tout jamais, dans le passé comme dans l'avenir, ce qui est essentiellement ma vie ; c'est-à-dire : *moi*, UNI DE PLUS EN PLUS *à ce que j'aime*.

C'est cette union progressive qui est ma vie, c'est elle dont je veux et dont je crois éternellement jouir ; c'est en elle que j'attends la récompense de mes mérites et la peine de mes fautes, comme c'est déjà en elle que je trouve mes joies et mes douleurs dans le présent ; comme c'est par elle que je ressens en moi la joie ou la douleur de tous ceux dont je continue glorieusement ou indignement la vie, et qui sont présents, quoique morts, ainsi que Latour-d'Auvergne dans son régiment et dans le cœur de tous les braves.

Reprenons encore cette séduisante virilité. J'étais viril quand je me suis approché de Saint-Simon, et, certes, à cette époque, Moïse, Socrate, Platon, saint Augustin, Tertullien, saint Cyprien, Grégoire VII, Charlemagne, Mahomet, Luther, Leibnitz, Lessing, Kant, que dis-je ? Jésus-Christ lui-même ne vivaient pas en moi : je ne les con-

naissais point et je n'étais probablement pas connu d'eux. Mais dès que Saint-Simon, par sa mort, fut entré dans ma vie, ce fut ce cortége merveilleux qu'il me força d'y introduire avec lui. Jusque-là, j'avais vécu des économistes et des philosophes du dix-huitième siècle, qui se livrèrent en moi, avec les nouveaux venus, à des combats formidables. Ils furent même vaincus, je dois le confesser, et je ne suis pas bien sûr que, mécontents de moi, ils ne m'aient pas quitté pour aller féconder la vie de quelque membre de l'Académie des sciences morales et politiques, dont naturellement je ne suis pas digne de faire partie.

Suis-je le même homme que j'étais avant d'avoir mêlé à ma vie la vie de Saint-Simon? Oui, sous certains rapports, direz-vous; mais non, sous d'autres, répondrai-je. Or, si ma vie était une, comme une personnalité, j'affirmerais que je suis une autre personne.

Mais voici ce qui est aussi fort : dès que j'ai possédé en moi la vie de Saint-Simon, je me suis empressé de la donner à d'autres, vêtue, il est vrai, d'un habit de ma façon : ceux-ci l'ont accueillie, acceptée, l'ont mêlée à la leur et se sont empressés également de la transmettre à d'autres; si bien qu'aujourd'hui Saint-Simon jouit *en nous tous* des progrès de sa propre vie, lui qui, avant sa mort, n'en jouissait qu'*en lui* et dans le cœur de deux ou trois disciples.

## IX

**Communion chrétienne. — Généralisation de ce symbole.**

Je sais parfaitement qu'en me lisant, vous allez dire : « Mon excellent ami me donne là des figures de rhétorique qu'il prend à la lettre : parce qu'il a étudié, lu, vu, entendu, touché, admiré, aimé Saint-Simon, et qu'*il s'en souvient comme si Saint-Simon était encore là*, il dit, il professe que Saint-Simon vit en lui ! »

D'abord vous ne me prouverez pas le contraire, c'est déjà quelque chose ; ensuite, examinez si ce n'est pas vous-même qui vous payez de mots, en disant : *se souvenir de quelqu'un comme s'il était là.* S'il était là, je ne me souviendrais pas de lui ; je le verrais, le toucherais, l'écouterais, etc., ce qui est tout autre chose que se souvenir d'*avoir* vu, d'*avoir* touché, d'*avoir* écouté, etc. Certainement la sensation du souvenir est fort différente de celle de la réalité ; cela ne l'empêche pas d'être une sensation très réelle, qui peut être pour moi la cause déterminante d'actes très positifs, pour lesquels je n'ai pas même besoin qu'on mette

dans ma bouche cette merveilleuse hostie qui fait sentir au chrétien que son Dieu *vit en lui*.

« Mangez, ceci est ma chair ; buvez, ceci est mon sang ! » Quelle admirable révélation de la communion de la vie universelle ! Pourquoi jusqu'ici n'a-t-elle pas été comprise ? Parce qu'elle a été enseignée comme un fait exceptionnel, extraordinaire, divin, et comme le symbole de la communion de l'homme avec Dieu, abstraction faite de sa communion avec ses frères, avec la nature entière, avec le pain et le vin universels. On ne l'a pas comprise, précisément parce qu'on en a fait la pâture de la personnalité ; parce que, par elle, on a enfermé l'homme seul à seul avec Dieu, tandis qu'il ne peut s'élever vers Lui, se rapprocher de Lui (sans jamais L'atteindre) que par sa communion avec cette autre moitié de lui-même, sans laquelle il est privé de vie : le PROCHAIN.

Non, ce n'était pas un symbole unique, c'était le fait universel de vie ; c'était le type général, commun de tout être ; c'était la formule révélatrice du mystère de toute existence ; c'était l'enseignement de l'amour du prochain *comme* de soi-même, passion qui seule conduit à l'amour de Dieu ; car l'amour de Dieu sans l'amour du prochain n'est que l'idolâtrie de soi-même.

« Mangez, ceci est ma chair ; buvez, ceci est mon sang ! » Pendant dix-huit siècles, des mil-

liards d'hommes l'ont cru, des peuples entiers le croient encore ; ils ont cru, ils croient que, par le sacrement de l'Eucharistie, sous les espèces du pain et du vin, Jésus-Christ entre en eux, vit en eux ! Et, en effet, leur vie en est modifiée ; ils se croient, ils se sentent, ils sont réellement plus remplis de craintes ou d'espérances dans la justice divine, plus amants de Dieu, plus fidèles observateurs de sa volonté.

Est-ce que cette croyance génératrice est autre ou plus facile à accepter que celle que je professe et que je vous expose ? Du petit au grand, si je la comprends, si je la sens pour Jésus-Christ dans la vie du chrétien, je la sens aussi pour les saints invoqués, pour la vierge priée, pour le prêtre qui bénit le mariage et remet les péchés, ou délivre au mourant le viatique, en lui faisant baiser Jésus sur sa croix.

Bien plus, je la vois dans le musulman seul, au désert, sous le simoun, proférant pour dernier soupir : *Ou Mohammed Rassoul Allah !* Je la vois dans le soldat amputé, criant : « Vive l'Empereur ! » dans le héros mourant pour son pays en criant : « Vive la France ! » dans le poëte s'épuisant, donnant toute sa vie à son œuvre ; dans la mère qui voit souffrir son enfant.

Est-ce que nous n'avons pas tous bu le lait de nos mères et dévoré le fruit des labeurs de nos pères, le pain arrosé de leurs sueurs et souvent

de leurs larmes? Ceci est la chair, ceci est le sang qu'ils nous ont donnés, par qui ils sont entrés en nous, dont ils ont fait notre vie. C'est cela que Jésus voulait enseigner au monde, et qu'à cette époque le monde *n'était pas en état de porter ;* aussi ne lui donna-t-il, comme à un enfant, qu'une figure mystérieuse et symbolique de la réalité.

## X

**Génération de l'être, des idées et des corps. — Digression sur le dix-huitième siècle. — Différence entre l'esprit RÉVOLUTIONNAIRE et l'esprit ÉVOLUTIONNAIRE.**

Mon cher ami, puisqu'il s'agit entre nous de la vie, il ne nous suffit pas de parler de l'enfance et de la vieillesse et même de la virilité. Abordons-en religieusement le fait suprême, la génération, symbole sacré de la communion des êtres, dans le sein de l'être éternel et universel.

Je veux parler non-seulement de la génération de l'être, mais aussi de la génération des idées et des corps, qui manifestent son existence, qui le personnifient, le limitent, et qui le distinguent du milieu avec lequel *il est*, et avec qui, sans cesse et par tous les points, il COMMUNIE.

Qu'est-ce que la genèse universelle, dans le temps et dans l'espace, dans le monde des idées et dans celui des corps, si ce n'est le fruit de la communion d'amour, d'affinité, d'attraction, entre deux êtres, deux idées, deux corps, *de sexe différent*, qui s'embrassent, se pénètrent, s'électrisent, et dégagent de leur double vie l'étincelle de vie nouvelle qui apparaît pour donner à son tour la vie ?

Tous les êtres, toutes les idées, tous les corps ne sont pas autre chose : ils sont les fruits de deux êtres, de deux idées, de deux corps *de même espèce*, et ils ont eux-mêmes puissance de s'associer, de s'unir, et d'engendrer *dans leur espèce*.

Vous sentez que je n'ai pas la prétention de dévoiler un mystère, de dire le pourquoi, le comment, la cause de la génération ; je constate le fait, je décris le phénomène, je dis ce que chacun peut vérifier ; mais je demande qu'on en tire les conséquences, et qu'on ne raisonne et n'agisse pas, quant à la vie, comme peut faire l'enfant qui croit être né sous un chou.

Mange *ma* chair et bois *mon* sang, disent à son enfant les entrailles et le sein de la mère. Et cela est vrai, comme la divine et humaine parole de Jésus. L'enfant qui ne le croit pas, qui ne le sent pas, ne sait pas ce que c'est que la vie, quand bien même il viendrait de communier avec foi

et d'une façon tout orthodoxe à la sainte table du christianisme.

« Ils ont mangé ma chair, ils ont bu mon sang, et depuis quinze jours je n'ai mangé que du pain, je n'ai bu que de l'eau, » s'écriait Saint-Simon sur sa croix, retournant dans son âme brisée la douloureuse parole de Jésus et soupirant : « Mes enfants, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Tous deux, un moment, se sont crus isolés, Jésus du passé, Saint-Simon de l'avenir. Or, Dieu se retire de l'homme isolé : *Væ soli !* Tous deux ont donc, un moment, failli dans leur foi, pour nous enseigner à ne pas y faillir, à sentir constamment notre vie liée au passé et à l'avenir, par notre reconnaissance dévouée envers nos pères, et par nos espérances confiantes dans nos enfants.

Ils trouvent quelquefois, ces chers petits enfants, que je suis trop indulgent envers l'Église ; que je suis bien patient à l'égard de César, de son épée et de ses bâillons ; que je transige bonassement avec la caducité du vieux monde. Je jure que ce n'est pas seulement par prudence pour moi-même, par réserve pour ma personne, quoique la prudence et la réserve conviennent à mon tempérament et à mon âge ; je jure que c'est *surtout* parce que j'ai foi qu'on doit ensevelir noblement son père, si on est noble ; qu'on doit lui faire d'illustres funérailles, si on se prétend

illustre ; car on n'est réellement quelque chose que parce qu'on est son fils ; mais si on veut l'accabler sous le mépris et sous l'*infamie*, on ne parvient pas à l'*écraser*, fût-on Voltaire, parce que Dieu a horreur du parricide.

Or, je le répète encore : je ne suis plus le fils de Voltaire et des philosophes du dix-huitième siècle ; ils ont fait place en moi à ce cortége puissant des grands générateurs de tous les siècles ; je ne suis pas un démolisseur, un destructeur, un tueur ; je chercherais plutôt la vie dans la mort, l'or dans le fumier, le bien dans le mal, la vertu dans le vice, que je n'accomplirais le métier contraire. Tout ce que je peux faire, c'est comprendre la fièvre, la folie, la rage, dans certaines situations maladives de l'humanité ; mais ma mission est de chercher à guérir sa peste, non pas à me l'inoculer, si ce n'est, comme je l'ai fait, pour m'en préserver moi-même à tout jamais.

Et ne dites pas qu'à mon tour je renie mon père, que je couvre de mépris et d'injures le dix-huitième siècle ; ne vous ai-je pas dit que mon métier est de chercher l'or dans le fumier[illegible]
Eh bien ! il n'y a que les myopes qui appelle[illegible] le dix-huitième siècle le siècle de Voltaire, puis[illegible] qu'il a donné naissance à Saint-Simon, à Fo[illegible]rier, à Cuvier, à Napoléon, à Fulton, à Wa[illegible] moi-même, et à cette immense génération

mants de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, triple couronne posée sur la tête de la France par tous les siècles antérieurs de prédication chrétienne.

Le dix-huitième siècle n'est pas même le siècle de Rousseau ; jugez-en par le commencement du dix-neuvième : sciences physiques et mathémathiques, intérêts matériels, commerce, navigation, crédit ; la politique anglaise transplantée en France (ce qui est dû plutôt à Montesquieu), la littérature et la philosophie anglaises, allemandes, orientales, envahissant la France, malgré les plaisanteries de Voltaire sur Shakespeare, sur les Welches, sur la Bible et le Talmud, sur Mahomet l'imposteur, malgré l'ignorance de Rousseau sur toutes ces choses ; Chateaubriand, de Maistre, Bonald, traitant sous jambe le *Dictionnaire philosophique* et la *Profession de foi du vicaire savoyard*, enfin, depuis vingt ans au moins, qui est-ce qui lit Voltaire et Rousseau ? Quelques curés et quelques Veuillot, pour se divertir.

Certes, ces deux grands écrivains ont été de puissants propagateurs d'idées progressives qui vivaient dans l'air de leur siècle, qu'ils condensaient et qu'ils lançaient et éparpillaient sur le monde ; mais, comme le dit de Maistre de la bibliothèque de Voltaire, *où ne se trouvait aucun des grands livres de l'humanité*, leur cœur n'était pas

un Panthéon des grands hommes; dans le passé, comme dans le présent, tout demi-dieu, tout dieu était un cuistre. Voltaire appelait ainsi Rousseau ; je l'ai vu écrit de sa main sur la marge de la superbe lettre au cardinal de Beaumont, avec bien d'autres injures (1). Rousseau rendait parfaitement ses injures à Voltaire, aussi bien qu'à tous les hommes, qu'il considérait comme ses ennemis. En un mot, je ne les aime pas, et je ne me sens le fils que de ce que j'aime.

## XI

**Donner aux hommes l'exemple du bien, c'est le seul moyen de les délivrer du mal. — Le bien les convertit au bien, le mal les pervertit en mal.**

Vous croyez sans doute que, par cette digression sur le dix-huitième siècle, sur Voltaire et Rousseau, sur le sentiment du démolisseur, du destructeur, je m'éloigne beaucoup de mon sujet ; vous allez voir que non.

Jusqu'ici, je ne vous ai montré la vie que par son côté d'attraction ; j'ai mon mot à dire sur la

(1) A la Bibliothèque de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg.

répulsion ; j'ai dit le bien, je veux dire aussi le mal ; j'ai cherché les vertus de l'avenir jusque dans le passé, je tiens à réprouver, à repousser les vices du passé, surtout dans l'avenir.

L'humanité porte en elle sa brutalité originelle, mais elle s'en purifie et s'en délivre progressivement ; de génération en génération, elle étend le domaine du bien et rétrécit celui du mal. L'homme fait comme elle. En quoi consiste cette œuvre ? Guérit-on de la brutalité par la brutalité ? Non, c'est un cercle vicieux ; s'y enfermer, c'est prouver qu'on n'est pas encore homme et qu'on est toujours brutal ; c'est prouver qu'on ne croit pas à l'affinité de l'homme pour le bien, qu'on ne connaît pas le bien et qu'on est impuissant à en donner l'exemple.

Donner aux hommes l'exemple du bien, c'est le seul moyen de les délivrer du mal.

Le bien les convertit au bien, le mal les pervertit en mal.

Voilà pourquoi, à la suite des grandes perversions humaines, par réaction contre ces enfantements désordonnés d'immoralité, d'irréligion, de barbarie, paraissent des Christ de bonté, de charité, de tendresse, de maternité, qui ramènent l'humanité dans la voie de sa destinée.

C'est cette *crise effroyable* de dissolution, dans laquelle Saint-Simon voyait l'humanité engagée, qui lui fit prendre la parole ; mais gardons-nous

de croire que c'était d'elle qu'il tenait la vie! Autant vaudrait dire que Jésus a été engendré par la pourriture de l'empire romain et dans les immondices orientales. Pensez-vous que pour parler de Dieu au Pape, de la paix et de l'industrie à Napoléon, du système du monde et de la science de l'homme à l'Institut, du crédit et de l'avénement des travailleurs dans la politique à Laffitte, à Ternaux, à Périer, croyez-vous qu'il ait eu besoin de s'inspirer de Voltaire et de Rousseau, et peut-être même de Robespierre?

Sa vie ne s'alimentait pas à pareilles sources, et pourtant il était bien de son siècle et de bonne race; et il osait dire aux Rois: « Princes, écoutez la voix de Dieu, *qui vous parle par ma bouche!* » Mais, tranchons le mot, il n'était pas plus que moi révolutionnaire. Ainsi que je l'ai déclaré souvent, nous étions et nous sommes *évolutionnaires*, parce que c'est en réalité la doctrine Saint-Simonienne; c'est la vraie croyance dans l'humanité progressive et non rétrograde ou circulaire; c'est la ferme confiance que l'homme est attiré naturellement vers le Bon, le Vrai, le Beau, et qu'il repousse naturellement aussi le mal, le faux, le laid; c'est la foi dans le Bon-Dieu et non dans le diable, dans la bonne nature et non dans l'éternelle vallée de larmes; c'est la passion du *bon homme*; et vous ne me direz pas que Voltaire et Rousseau l'étaient, ni Robespierre non plus.

Vous le voyez, je ne quitte pas ce terrain ; je tiens à vous faire comprendre ce que j'entends par la santé et la maladie dans l'humanité, afin que vous ne confondiez pas le lait avec le pus, le *Nouveau christianisme* avec la *Pucelle* ou *Candide*, moi avec tel grand démolisseur, pervertisseur, empoisonneur qui ne serait qu'un monstre.

Ah! je ne me fais pas fort d'être très tendre envers le mal ; j'ai des répugnances instinctives et réagissantes à l'égard des êtres venimeux ; toutefois, je suis bien sûr qu'ils perdront leur venin avec le temps ; qu'ils useront eux-mêmes leurs dents sur la lime du Bon-Dieu et du bon homme ; qu'ils se convertiront, non par la prison, l'injure ou l'échafaud, mais par l'influence persistante et irrésistible de la révélation éternelle de bonté, d'humanité.

Si le méchant n'était que méchant ; s'il était, comme le croient encore les bigots, un diable, il faudrait tout bonnement le condamner au feu éternel ; ce serait logique, et plus logique encore de procéder immédiatement à l'*auto-da-fé ;* mais le méchant est un homme comme vous et moi, et de plus un homme malade, souffrant, rongé d'envie, de haine, de vengeance ; il faut donc s'efforcer de le guérir, de l'amener à la santé, c'est-à-dire à la bonté ; il faut en un mot l'*exorciser*.

## XII

### Le Bien et le Mal.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Qu'est-ce que le mal, et comment nous en délivrer ?

La connaissance du bien et du mal est le fruit de l'arbre de la science ; mais entendons-nous bien, elle est le fruit de la science *humaine*, finie, limitée, incomplète, imparfaite. Dieu est la perfection : devant sa sagesse suprême, notre sagesse bornée ne peut être qu'erreur ; mais elle est perfectible, et elle est toujours sainte quand elle nous inspire l'attrait pour ce que nous sentons nous élever vers Dieu, et la répulsion pour ce qui nous en *éloigne*, l'attrait pour le *bien* qui cherche le parfait, la répulsion pour le *mal* qui le fuit.

Le mal n'a pas plus d'existence *absolue* que le bien ; il n'y a qu'un être absolu : Dieu, le parfait, l'infini, l'être. Le bien et le mal existent, comme existent tous les êtres finis, limités, imparfaits, et parce qu'ils existent. Mais puisque ceux-ci existent dans le sein de Dieu, et qu'ils participent ainsi de la vie universelle et parfaite,

cette participation se manifeste en eux par le sentiment du PROGRÈS VERS LA PERFECTION, c'est-à-dire par le double besoin de se revêtir de plus en plus du bien, et de se dépouiller de plus en plus du mal.

Et qu'on ne me fasse pas dire que, selon moi, le bien et le mal n'existent pas, que je ne crois qu'à un Dieu parfait, infini, indifférent à ces deux néants de bien et de mal ; car je viens d'affirmer que si le bien et le mal n'ont pas plus d'existence *absolue* que l'homme et que tout être fini, limité, imparfait, ils existent néanmoins, par la même raison qui fait que des êtres finis existent ; mais je ne veux pas confondre le fini avec l'infini, quoique je croie fermement à l'un et à l'autre, et même à l'existence simultanée de l'un dans et par l'autre.

Ce que je n'admets pas, c'est que l'homme ait en lui ou hors de lui de petits êtres malfaisants, représentants et délégués de Satan, qui contrarient la volonté de Dieu, quand même on conviendrait que Satan n'est pas coéternel avec Dieu, n'est pas Dieu; car ce serait toujours un vrai dieu païen, dont l'humanité ne veut plus.

Pour tout être imparfait, tendre vers le parfait, c'est, d'une part, rejeter autant que possible dans son passé tout ce qui peut éloigner de Dieu, et acquérir pour son avenir tout ce qui peut en rapprocher ; pour l'homme, aussi bien

que pour l'humanité, c'est se dépouiller de sa brutalité originelle et se revêtir de sociabilité; c'est marier de plus en plus sa vie individuelle à sa vie collective ; c'est passer de l'état sauvage d'*égoïsme* à l'état civilisé d'*association*.

Et, à ce propos, je demande aux plus ardents conservateurs de la personnalité dans la vie future, s'ils tiennent absolument à y perpétuer leur sauvagerie, et à ce que tous les hommes y perpétuent la leur. Alors, la vie future serait mille fois pire que la vie présente.

Grand Dieu ! je vous rends grâces de m'avoir donné une vie imparfaite, une science bornée qui me laisse ignorer où *est* et où *sera* cette barbarie qui *fut* ; elle est sans doute et elle sera, puisqu'elle a été ; mais si vous la laissez vivre vaguement *dans la mémoire* des hommes, c'est seulement pour que, *dans la réalité*, ils n'y retombent plus et s'en éloignent avec horreur.

Tel est, en effet, le développement de la vie de l'imparfait vers le parfait, de l'homme vers Dieu. Donc, pour la perpétuation de sa vie, ce qu'il désire et peut espérer, c'est l'abandon au passé de toute aspiration rétrograde, et l'acquisition par l'avenir de toute aspiration progressive. En d'autres termes, l'homme doit révoquer les vices du passé et évoquer les vertus de l'avenir, s'il prétend à la vie éternelle.

Comment ne craint-on pas de tromper, dès

sa naissance, l'orgueil de l'homme, en lui disant de faire acte de renonciation à Satan ? Il s'agit bien de Satan, vraiment ; c'est à une partie de soi-même qu'il faut volontairement renoncer ; ce sont des habitudes, des goûts, des idées, des passions qui nous retiennent dans la barbarie et qui s'opposent à notre marche vers la cité de Dieu ; ce sont des péchés originels que nous tenons de nos ancêtres ou du milieu qui nous a donné la vie, et que nous ne devons léguer à l'avenir que marqués d'un stygmate de réprobation ou tout au moins d'oubli.

Soyons juges loyaux, impartiaux, de cette part de notre individualité que chacun de nous aurait honte de conserver et surtout de transmettre à d'autres. Combien sera petite celle que nous jugerons digne d'être perpétuée et léguée à nos enfants ! Eh bien ! j'ai tellement foi dans la bonté parfaite de Dieu à l'égard des êtres imparfaits, que je crois de tout mon cœur qu'il leur tient également compte de ce double jugement de leur conscience, c'est-à-dire de leur réprobation du mal et de leur approbation du bien, et que sa justice éternelle nous donne progressivement le pardon du mal jusqu'à l'oubli, et la récompense du bien jusqu'au souvenir éternel.

Et pour cela, je n'ai besoin de croire ni à Satan ni à l'enfer païen ou chrétien.

## XIII

**Le remords. — Oreste. — Louis XI. — La bonne conscience.**

Eh bien! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

J'en demande pardon aux poëtes, aux peintres, à tous les mythologues passés et présents, et à leurs imitateurs chrétiens; je ne crois pas plus aux filles d'enfer, aux Euménides coiffées de serpents, qu'aux anges, aux séraphins, aux archanges, aux trônes, aux dominations et aux diables cornus.

Je crois au remords comme je crois aux joies de la bonne conscience. Mais qu'est-ce que le remords? qu'est-ce que la bonne conscience? Il ne suffit pas de prononcer ces mots, il faut être d'accord sur ce qu'ils signifient. Entre païens, le remords était une furie qui vous poursuivait avec des serpents; entre chrétiens, c'est un diable qui vous fustige, ou bien votre bon ange que vous avez affligé, qui pleure sur vous et dont les larmes vous brûlent le cœur. Quant à la bonne conscience, les païens en avaient si peu, qu'ils n'y songeaient guère et la confondaient presq

avec la bonne renommée, ce qui est pourtant tout autre chose ; c'était une donnée philosophique plutôt que religieuse. Chez les chrétiens, la bonne conscience n'est vue que de Dieu, des anges et des saints qui s'en réjouissent, ce qui cause la joie du chrétien.

Tout cela ne me suffit pas ; c'est une perpétuelle ontologie, création d'êtres nominaux en dehors de l'homme, placés on ne sait où, vivant on ne sait comment ; création très spirituelle, mais purement spirituelle, qui ne me relie pas, ou qui ne me relie que très indirectement et par intermédiaires, avec mes semblables, avec l'objet de ma conscience troublée ou satisfaite.

Dans tous les cas, constatons que dans son enfance et sa jeunesse, l'humanité a cru à tous ces jeux très compliqués de l'imagination et de la poésie orientales.

« J'ai tué ma mère, » dit Oreste, « les Euménides m'en font souffrir beaucoup ! » Mais, malheureux ! ce ne sont pas les Euménides, c'est ta mère elle-même qui t'en fait souffrir ; elle ne te poursuit pas, elle n'a pas de serpents sur sa tête ; *elle est en toi* ; ce n'est pas une ombre, un spectre, tu la verrais hors de toi ; *elle est en toi*, te dis-je ; *son* sang est *ton* sang, *sa* chair *ta* chair, et c'est elle qui tourne ta main incestueuse et parricide contre toi-même.

O Apollon ! si je faisais des vers, comme je

traduirais Racine et Corneille, Sophocle et Euripide ! mais je laisserais, je crois, Aristophane et Voltaire à Proudhon.

Un bon chrétien, Louis XI, par exemple, commet une scélératesse ; il se confesse et reçoit l'absolution, cela ne lui suffit pas ; il est tourmenté, il baise son scapulaire et implore la sainte Vierge : le remords persiste ; il prie Dieu, le remords l'agite encore ; dans ses songes et durant ses veilles, il voit des potences, des bûchers, du sang, des villes en flammes livrées au pillage, au viol, à la boucherie ! Est-ce que tout cela est devant ses yeux, hors de lui ? Non. Les potences sont détruites, les bûchers éteints, les villes pacifiées, relevées, soumises ! Où donc est ce passé terrible qui lui rend son présent si sombre, si triste, si lugubre ? Vous dites qu'il est *dans son imagination ;* mais qu'est-ce donc que son imagination, si ce n'est lui-même ? Tout cela est *en lui*, vous dis-je ; il n'a pas donné à Tristan un seul ordre d'assassinat que cet ordre ne se soit gravé et exécuté dans son cœur même ; son sang en a été vicié et sa chair corrompue ; après le crime, il était lui plus que le crime ; et, au moment de sa mort, il savait bien qu'il paraîtrait, *portant en lui* tous ses forfaits, devant la justice de Dieu.

Peu m'importe d'examiner s'il avait des circonstances atténuantes et si Dieu lui a pardonné ;

car moi-même je lui pardonne, et je crois que ses crimes furent expiés du jour où la France comprit qu'elle lui devait son unité, et qu'il avait porté le premier coup de hache dans le tronc et dans les racines de l'arbre de la féodalité. De ce jour, Louis XI est entré, par le côté progressif de sa vie, dans la vie des héros d'avant-garde du progrès humain; tandis que le côté régressif, négatif, barbare et faux de cette même vie est resté à l'arrière-garde, dans la vie des traînards du passé.

Le point sur lequel j'ai voulu simplement appeler votre attention, c'est que le remords n'est pas une furie, un démon sur terre, au ciel ou dans les enfers; que ce n'est pas un trope, une figure de rhétorique, un mot, un être de raison hors de nous; mais que c'est une réalité vivante en nous, née de la monstrueuse, incestueuse relation des deux moitiés de notre vie, nous et nos frères.

Voyez, au contraire, les joies de notre conscience satisfaite : elles sont les fruits de l'union amoureuse, légitime, fécondante de ces deux moitiés de notre vie, l'union de nous avec nos frères : notre sang en est rafraîchi, il circule avec plus de régularité et de calme, notre chair en est plus saine, notre esprit plus lumineux; nous sommes meilleurs que nous n'étions avant que cette jeune vie fût ajoutée à la nôtre; nous

sommes devenus pères d'une nouvelle et pure partie de nous-mêmes ; nous nous sommes revivifiés, ravivés et presque ressuscités dans cette généreuse et génératrice communion de bonté avec nos semblables.

Oui, certes, les saints et les anges s'en réjouissent, mais où sont les saints et les anges? EN NOUS. Et Dieu lui-même n'est-il pas EN NOUS ?

## XIV

**Dieu est en nous. — Mémoire et imagination. — Métaphysique et art. — Tradition et prophétie.**

Je vous répète sans cesse cette formule : *il est en nous*, parce que, faussés comme nous le sommes par notre éducation chrétienne et païenne, nous sommes toujours disposés à voir des dieux, des ombres, des âmes, des êtres fantastiques, imaginaires, hors de *ce qui est*, et non pas l'être réel, vivant, qui contient en résumé *ce qui fut* et en germe *ce qui sera*.

Et je répète que cette dernière croyance, non-seulement est plus facile à admettre par la raison, et j'ose dire par l'évidence, par le fait, mais qu'elle est plus satisfaisante pour le sentiment

qui RELIE l'être aux êtres qui furent, sont et seront, c'est-à-dire pour la RELIGION.

Depuis que l'humanité ne croit plus aux Muses, aux Grâces, aux Satyres, à Vulcain, à Vénus, à Jupiter et à tout l'Olympe, et, à plus forte raison, aux oignons, au lotus, à Typhon et à toutes sortes de fétiches ; mais aussi, à mesure qu'elle cesse de croire au paradis, à l'enfer, au purgatoire, aux anges, au diable, à la sainte ampoule, elle n'en est pas moins religieuse ; au contraire, elle l'est davantage ; mais elle se paye encore de mots devenus vides de sens, depuis qu'elle a perdu les vieilles croyances qui leur en donnaient un précis.

Les artistes païens pouvaient peindre le Temps, la Mémoire, l'Amour, leur propre Muse, et les Fleuves, la Mer, les Vents, etc., etc., sous des formes convenues, admises, qui disaient clairement leur pensée, dans une langue comprise de tous, comme expression de ce que tous croyaient être la réalité.

Aujourd'hui, pour tous, ce sont des fables.

Les métaphysiciens chrétiens ont fait la même chose : ils ont imaginé un monde de l'esprit, qu'ils ont peuplé d'êtres isolés, séparés, distincts de la vie réelle : Anges, Démons, Vertus, Vices, Ames, Essences, jouant un rôle en dehors du monde vivant, exerçant néanmoins sur lui une influence mystérieuse, occulte, mais positive,

effective. Ces êtres fantastiques, dispensés de toute condition de temps et de lieu, prenaient toutefois, dans les créations de l'art, des figures convenues. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit, les Chérubins, les Séraphins, les Anges, les Ames même revêtaient une forme reçue, comprise de tous.

Aujourd'hui, pour presque tous, ce sont d'ingénieuses et poétiques fictions, des allégories.

Et cependant, lorsque je parle de Dieu, qui donc ne croit pas que je dis un être en dehors de tous les êtres, un créateur en dehors de la création, la vie moins toutes vies?

Et lorsque je parle de ma propre vie, de sa perpétuation à travers le temps, de son expansion, de sa diffusion dans l'espace, qui donc ne se figure pas que je parle d'un génie éthéré, d'une âme vaporeuse, d'un souffle impalpable et impalpant, en dehors du temps et de l'espace, distinct de moi, de tous, du monde entier, vivant d'une vie extra-humaine, extra-mondaine, disons le mot, extravagante?

Et si je célèbre mes *souvenirs* du passé, on me dit : Vous avez bonne *mémoire*, vous *savez l'histoire*; si je chante mes *espérances* d'avenir, on me dit : Vous avez de l'*imagination*, vous êtes *poëte*, *voyant*, *prophète*.

Mais qu'est-ce donc que l'homme de la tradition, si ce n'est le tombeau vivant de ce qui fut?

Qu'est-ce que le prophète, si ce n'est le berceau vivant de l'avenir qui va naître, et qui vit déjà en lui, qui le meut et l'inspire? Saint-Simon n'avait-il pas tout le passé en lui, quand il proclamait la loi du développement progressif de l'humanité ? Saint Augustin ne vivait-il pas de l'avenir, quand il bâtissait sa Cité pacifique de Dieu, en présence d'un monde encore barbare ?

## XV

**Le Poëte. — Souvenirs et espérances. — Vie PASSÉE et vie FUTURE dans la vie PRÉSENTE.**

Et le poëte, qu'est-il ?

> S'il n'a reçu du *Ciel* l'influence secrète,
> Si son *astre* en naissant ne l'a formé poëte.

Trouvez-vous rien de plus creux, de plus vide que ce *ciel* et cet *astre ?* Mais, malheureux castrat, le poëte n'est poëte que parce qu'il est générateur du bon, du beau, du vrai, qui sont en lui, et dont il répand la semence ; et cette semence est l'avenir du monde.

D'ailleurs, qui l'a créé poëte ? Pour qui voulez-vous qu'il ait reconnaissance, affection, dévotion filiale ? Pour les nuages du ciel, pour son

astre ? Non ! mille fois non ! Rappelons au poëte, si ce malheureux l'oubliait, qu'il a été créé par une mère, par un père, par sa sœur, son frère, son ami, sa maîtresse adorée, par ses maîtres qui l'ont formé, par la société où il s'est développé, par sa patrie, sa langue, ses mœurs, par l'humanité, prodigieuse matrice de vie, par la terre entière et l'immensité des mondes, qui le grandissent en se mêlant à sa propre vie ; par tous les siècles qui ont précédé son heure et par tous ceux qui doivent la suivre.

Délivrez-nous du poëte qui cherche son origine dans les étoiles, à moins que ce ne soit pour y lire, comme Képler, l'hymne universelle de l'harmonie des mondes.

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur.

Je le crois bien ! c'est aussi en vain qu'il invoquera son astre et le ciel, son génie et sa muse, comme ce serait en vain qu'il évoquerait des *souvenirs du passé* ou des *espoirs d'avenir*, s'il ne les avait pas *présents, vivants en lui*, dans sa propre vie, faisant partie de lui, aussi bien que telle ou telle molécule de son être.

Serait-ce donc, grand dieu ! cette molécule qui, selon ma croyance, serait ce souvenir, résumé du passé, ou cette espérance, germe de l'avenir ? Je n'en sais rien, et ne tiens pas à le savoir ;

mais il n'y a là rien d'impossible ; ce ne serait pas même aussi merveilleux que la molécule qui féconde un germe, lequel devient un éléphant ou un ciron ; pas plus merveilleux que la semence voyageuse du palmier ou du cryptogame le plus microscopique ; pas plus merveilleux que les batailles d'infusoires sous une lentille solaire ; infiniment moins merveilleux que la gravitation universelle. L'homme n'est-il pas un monde ?

Quelles semences ai-je attirées en moi, quand je suis vu, quand j'entends, quand on me touche, quand j'aspire? Quels germes déposé-je en d'autres quand je les regarde, je leur parle, je les touche, quand je respire ? Vous n'en savez rien, ni moi non plus ; mais vous êtes certain, comme moi, qu'il y a, dans tous ces phénomènes, échange, entretien et génération de vie.

Nous ne savons pas davantage ce que nous donnons et recevons de vie dans l'air qui nous environne, dans les vêtements qui nous couvrent, nous réchauffent, nous électrisent de toutes parts, et qui modifient en même temps l'électricité de notre contact moins direct, moins immédiat avec l'air, la pluie, le froid, le soleil : mais nous savons que tout cela est source, moyen, cause de vies, de naissances et de morts, de santé et de maladies ; que tout cela produit des transformations qui ne se bornent pas à ce petit être habillé que nous examinons en ce moment,

mais qui rayonnent de ce petit monde dans le grand monde, et du grand monde vers lui, jusqu'à des distances inimaginables, indéfinies. Sans doute, nous n'avons pas conscience de toutes ces transformations, mais elles *sont*, chacune d'elle *est* selon les lois de son espèce, et c'est l'innombrable légion de ces transformations vitales qui constitue notre vie.

Comment voulez-vous que je sois embarrassé de croire que le passé et l'avenir de ma vie soient en moi et constituent ma vie présente, quand j'y sens déjà si facilement et si positivement des myriades indéfinies d'êtres qui constituent cette infiniment petite vie ? D'autres myriades indéfinies de plus, la belle affaire !

Mais ce n'est pas seulement parce que cela est possible que je le crois ; c'est, avant tout, parce qu'il est bon et bien de le croire ; c'est parce que de cette croyance résulte un lien de solidarité, de communion entre les êtres vivants, et aussi entre eux et leurs ancêtres, et aussi entre eux et leurs enfants. Or, ceci est la loi divine.

## XVI

**La civilisation marche ! Que signifient ces mots ? — Présence réelle et continue des Pères de l'humanité.**

Qu'entendent ceux qui disent : la civilisation marche ; elle se répand, elle s'étend, elle pénètre, comme la lumière, d'une nation éclairée dans une nation obscure ? Pour eux, c'est toujours du polythéisme, c'est une déesse qui s'avance : *incessu patuit dea.*

Le moindre marchand, le plus ignare épicier est pourtant déjà plus avancé ; j'ose dire qu'il est plus religieux et plus poëte ; il sait bien que l'humanité est transformée, qu'elle n'a plus les mêmes sentiments, les mêmes idées, les mêmes allures, le jour où elle est habillée au lieu d'être nue ; le jour où elle connaît le thé, le café, le cacao, le vin, l'eau-de-vie, le tabac ; le jour où elle apprend une langue étrangère, une science nouvelle, un art nouveau ; le jour où ON lui apporte un fruit, une plante, un arbre, un animal, un insecte qui lui étaient inconnus. Déjà, pour ce poëte du poivre, du coton, de la pomme de terre, de la machine à vapeur, de la locomotive, ON n'est plus une déesse ; ON, c'est un homme

comme lui-même : ce sont Poivre, Jumel, Parmentier, Papin, Watt, Stephenson ; ce sont des Français, des Anglais, des Hollandais, des Vénitiens, des Génois, et même des conquérants comme Alexandre, César ou Napoléon.

La civilisation marche ! cela signifie que la vie de tel peuple d'avant-garde s'unit à la vie de tel autre peuple du centre, et qu'il en résulte, non-seulement une modification dans la vie de chacun d'eux, mais la création d'une vie mixte, métisse, croisée, sang-mêlé, comme sont actuellement tous les peuples de la terre, et comme ils le seront de plus en plus, à mesure que se répandra la *religion de l'humanité.*

Telle est la vraie consolation, la seule justification des peuples qui ont chanté :

> Qu'un sang impur abreuve nos sillons !

ou qui sont allés convertir à la foi du Dieu de paix, d'amour et de fraternité, avec le fer ou avec la flamme des bûchers.

Telle est et sera éternellement la glorification, la béatification, la sanctification des apôtres générateurs de la vie HUMAINE, des véritables pères de l'humanité.

Or, ces pères continuent leur mission génératrice au moment même où je vous écris, comme ils l'ont accomplie durant tout le cours des siècles et sur tous les points du globe. Leur

personnalité vit en nous ; elle nous inspire et nous anime. Quelle que soit la forme de leur action en nous, cette action vivante, présente, est indubitable. Pour la perpétuation de ma propre personnalité, la certitude d'un avenir semblable à celui dont je suis certain que leur personnalité passée jouit dans le présent, me suffirait ; et néanmoins mon espoir s'élève plus haut que ma certitude : je suis *certain* qu'ils vivent, comme je suis *certain* que je vivrai ; mais, de plus, je CROIS qu'ils ont déjà *conscience* de l'union de leur vie passée avec leur vie actuelle, qu'ils ignoraient de leur vivant ; et je CROIS que j'aurai un jour *conscience* de l'union de ma vie actuelle avec ma vie future, quoique j'ignore actuellement ce que sera et où se passera ma vie future. Je crois qu'ils ont acquis et que j'acquerrai, par la mort, cette révélation certaine et consciente de la communion avec nos pères et avec nos enfants, c'est-à-dire du grand mystère d'amour que renferment pour le vivant ces mots : souvenir et espérance.

# XVII

**Universalité infinitésimale de la vie. — Le cadavre. — Culte des morts dans les vivants.**

Mais revenons à la vie présente.

Je prends une gouttelette de pus dans le bouton du pis d'une vache : j'égratigne un enfant, je dépose sur l'égratignure la centième partie de la gouttelette, et voici l'enfant légèrement indisposé ; un trouble universel, une modification profonde s'opèrent dans tout son individu, et, par cette rénovation de son être, il se trouve à l'abri d'une horrible maladie, qui, sans cela, l'aurait probablement tué ou pour le moins défiguré.

A Alexandrie, je touche un bout d'étoffe arrivant des bords du Gange, je prends la peste ; en un mois, la population est décimée.

Sur un bœuf, je laisse tomber une goutte d'acide prussique : il est foudroyé.

N'a-t-on pas découvert qu'un insecte né dans un animal, le cochon, par exemple, absorbé par l'homme qui mange la chair de ce porc, se transforme dans l'homme en un autre insecte, développement du premier?

Les expériences récentes sur les germes, si

elles n'ont pas absolument prouvé la génération spontanée, n'ont-elles pas reculé jusqu'à des limites indéfinies la démonstration de l'universalité infinitésimale de la vie ?

Ne me prenez pas pour un homœopathe : ce n'est pas la puissance de la dose infinitésimale qui m'intéresse, c'est sa qualité de composante vitale d'une existence multiple ; c'est le rôle élémentaire que des myriades d'êtres jouent dans la vie d'un être, dans la constitution de ses organes, de ses tissus, dans le jeu de ses mille fonctions.

Respirez un air pur ou des miasmes empestés : vous êtes bien avancé quand on vous dit que c'est de l'oxygène et de l'hydrogène, ou de l'azote, de l'acide carbonique et autres drogues. Dans le premier cas, il s'est fait, entre l'aspiré et l'aspirant un mariage tout différent de celui qui s'est opéré dans le second ; une génération d'êtres tout différents a eu lieu ; vous le voyez à la couleur, à l'épaisseur, à la rapidité du sang, à l'élasticité ou à la langueur des muscles, à l'appétit, au sommeil, à tout ; car, au bout de la double expérience, vous êtes bien vivant ou cadavre, vous êtes un homme ou des vers et de la poussière.

Respirer, c'est décomposer le sang ; par conséquent, c'est décomposer tout ; c'est transformer des milliards d'existences en milliards d'exis-

tences nouvelles. Dans le cas de l'air pur, ces existences nouvelles sont humaines; dans le second cas, au contraire, elles sont minérales, terreuses, fangeuses, mais pas du tout humaines; elles sont antihumaines, de sorte qu'à la mort, tout ce qui constituait l'homme n'est plus réellement dans le cadavre.

Ces réflexions doivent vous faire comprendre que si je suis très religieusement voué au culte des morts, je ne le suis pas au culte du cadavre. Je ne crains pas même d'affirmer que ce culte ignorant, grossier, païen, est un des obstacles les plus puissants aux progrès que l'humanité doit faire dans le culte véritable et fécond des morts chéris, regrettés, adorés.

Le corps du Christ n'a pas été trouvé dans son tombeau; songez que ceci se passait à Jérusalem, en Orient, non loin des superbes tombeaux des Égyptiens, des Babyloniens, des Assyriens. Quelle leçon! Et pourtant le catholicisme s'est élevé sur les reliques de ses saints et de ses martyrs, parce que les peuples qu'il avait convertis et ceux qu'il voulait convertir étaient encore pleins, ainsi que lui-même, de paganisme, d'idoles, de fétiches et de momies. Mais gloire à lui! pour avoir donné au monde la suprême relique, sous les formes vivantes du pain et du vin déposés au pied de la croix du plus grand de tous les morts!

Oui, le vrai culte des morts est dans les vivants, dans les êtres, les idées et les œuvres que le mort aima, auxquels il consacra sa vie ; il est là et non dans les vers et les cendres du tombeau des cimetières, ou dans les vautours, les chacals, les hyènes qui ont dévoré l'Arabe au désert, ou dans les phoques, les requins, les poissons qui ont déchiqueté le corps du pauvre marin au fond des mers.

## XVIII

**Culte des morts : croyance sacrée du peuple. — Tombe de ma mère.**

Cher et bon peuple, qui as un culte si profond et si tendre pour la tombe de ton enfant et pour celle de ton père, pardonne-moi de blesser ainsi ta croyance, et ne m'appelle pas impie, ne me nomme pas *sans-cœur*. Ma pauvre vieille Barrué, toi qui m'apportes chaque semaine un petit bouquet des fleurs que tu cultives sur le tombeau de ma mère, et des feuilles du lierre dont nous avons enveloppé la tombe de Talabot, dis-moi si tu n'as pas senti que je rendais aussi un culte à ma mère et à l'un de mes plus chers fils, dans mon affection pour toi, pour ton cher homme si

regretté, pour ton brave fils, pour tous tes enfants et tes petits-enfants? Chers amis, ce n'est pas pour ma mère, que vous connaissiez à peine, c'est pour son fils, que vous aimez, qu'il vous est doux d'honorer la mémoire de ma mère. Eh bien! moi, c'est à elle que je rends un culte filial dans mon affection pour vous, dans ma reconnaissance pour les soins pieux que vous rendez à sa tombe, dans ma haute estime de vos solides et délicats sentiments de famille; c'est elle qui, morte, me lie à vous, comme elle vous aurait liés à moi, si, durant sa vie, vous l'aviez connue et aimée, et si vous aviez aimé le fils par amour our la mère.

Oh! non, ne m'appelez pas sans-cœur, parce que je vous révèle le culte des morts sous une autre forme que celle qui est consacrée dans vos cœurs par les siècles, par l'usage, par une religion qui se contredit elle-même en rendant un culte au corps, à la chair, à tout ce qui, même vivant, n'est à ses yeux que l'enveloppe putride et mortelle de l'âme immortelle.

Finissons-en avec cette vallée de Josaphat et toutes les résurrections musulmanes ou païennes, qui font réapparaître *simultanément*, au jugement dernier, tous les corps, tous les os, tous les cheveux qui ont *successivement* vécu: finissons-en avec toutes ces momeries menteuses qui détournent les survivants du culte du Dieu vivant et les

ramènent à celui des dieux morts. Nous ne sommes plus aux temps d'Orphée, de Virgile ou du Dante : ne fondons plus notre foi sur des fables.

Ressuscitons les vivants eux-mêmes à la vie, eux qui croient que ce qui *fut* n'EST plus, et que ce qui *sera* n'EST pas encore ; eux qui vivent entre deux néants, tandis que la vie réelle est l'union de ces deux grands mystères de la vie *passée* et de la vie *future*, dans le mystère suprême de la vie *présente*.

Pauvre saint Antoine, ce n'étaient pas des diables et des diablesses qui te tentaient, c'étaient bien réellement des vivants et des vivantes, que tu savais parfaitement exister, en chair et en os, à la ville, et que tu fuyais au désert. Ils ne t'y poursuivaient point comme ils le faisaient à la ville, tu étais seul; mais tu les portais en toi, loin d'eux-mêmes, et tu t'efforçais de les chasser de toi, de les faire mourir en toi, par l'énergie de tes jeûnes et de tes macérations, et surtout en aspirant une autre vie, celle du Christ, par tes contemplations et tes prières, seul à seul avec Dieu, dans la double immensité du ciel et du désert !

Puissantes méditations de la solitude, chassez les *démons* de saint Antoine, de saint Jérôme ! Merveilleuses inspirations de la multitude, vous évoquez des *anges* dans saint Paul et dans saint Pierre ! Le solitaire est le tombeau du mal, l'A-

pôtre le berceau du bien ; l'un enterre au désert ce que l'humanité doit répudier du passé ; l'autre répand dans le monde les germes désirés de l'avenir. Mais ces démons et ces anges ne sont pas des fantômes ou des ombres, ils vivent parmi les hommes; ce sont ceux que les vices du passé dévorent, et ceux que les vertus de l'avenir enflamment.

## XIX

**Culte des morts. — Cimetières. — Incinération. — Mausole et Arthémise.**

Vices et vertus! avons-nous besoin de nous les représenter aujourd'hui par des êtres fantastiques au pied fourchu, armés d'un poignard, portant un masque, ou bien ayant une auréole, une flamme sur la tête, un miroir à la main, des ailes, etc.? Toutes ces figures sont des poupées d'enfant, dont les arts ont bien de la peine à se débarrasser, mais qui n'en sont pas moins surannées et seront bientôt ridicules, comme tout ce que l'art crée sans foi.

Le culte actuel des morts en est là ; la vogue des projets d'incinération en est une preuve. L'effroi causé par la sépulture dans l'intérieur

des villes, les craintes que soulève l'extension considérable des terrains consacrés aux cimetières, l'effrayant progrès de la fosse commune et des concessions à temps, l'abandon des concessions à perpétuité après deux ou trois générations, l'avidité des pompes funèbres et de la sacristie, l'absence de grandeur et de foi dans les cérémonies, tout, jusqu'à l'embaumement vaniteux de quelques personnages de qualité, jaloux d'être pris dans l'avenir pour des momies égyptiennes, tout annonce la fin ou plutôt la transformation prochaine de ce culte. Pour s'en convaincre, il suffit d'ailleurs d'observer qu'en France l'immense majorité des cimetières ne remonte pas au delà d'un siècle ; il suffit de jeter les yeux sur ces horribles, dégoûtants et impies ossuaires des villages de Bretagne, et même sur nos catacombes de Paris ; il suffit de songer qu'en dix années tous ces corps sont poussière, et qu'en une révolution les cendres de nos Pharaons eux-mêmes volent aux vents, ou servent à M. Thiers pour une jonglerie manquée d'étroite et aveugle politique.

Mais le peuple, le brave peuple croit encore à ce culte, et Dieu garde qu'on le prive de cette suprême expression de l'amour de la famille, qu'on la profane, avant de lui avoir fait sentir qu'on a autant et plus que lui le profond et respectueux amour de ceux qu'on a chéris, de qui on a reçu ou à qui on a donné la vie !

Évidemment l'incinération ne serait qu'une solution transitoire, économique au point de vue du terrain, artistique au point de vue des sens des survivants, démocratique sous ce rapport, qu'elle est la même opération chimique pour tous. C'est, j'ose le dire, une sorte de juste milieu entre tout ou rien ; mais cela maintient le sentiment de la perpétuation du mort, sans transformer ce sentiment lui-même ; c'est une urne au lieu d'un tombeau, de la cendre immédiate au lieu d'une poussière prochaine. C'est toujours un lien d'affection entre le survivant et une chose qui n'a rien de vivant, et qui renferme encore moins l'être chéri qu'on pleure, que ne le contient la maison qu'il a bâtie, le champ qu'il a planté, la femme qu'il a aimée , l'enfant qui lui succède.

Je vais faire une hypothèse qu'il m'est pénible de prendre pour argument, mais qui a l'avantage de rendre clairement ma pensée. Je suppose que Mausole ait transmis à Arthémise une maladie de peau incurable : évidemment Arthémise n'aurait pas besoin d'un tombeau pour se rappeler son époux ; elle-même serait bien plus positivement son tombeau ; et il lui serait, en outre, impossible de voir son époux dans les cendres de Mausole, autant qu'elle le verrait et le sentirait vivant en elle-même.

A plus forte raison, si Mausole ne lui a donné que du bonheur, de la gloire, de la santé, de la

vie ; s'il ne lui a transmis que des enfants charmants, un empire florissant, des richesses immenses. Comment ! elle perdrait son temps, sa jeunesse, sa puissance, à causer avec l'urne de son époux, à chercher ce pauvre homme dans un tombeau vide, à consacrer le travail de son peuple et ses richesses à la construction de cette ruineuse fantaisie, au lieu d'honorer et de glorifier son époux, toujours vivant, dans ses enfants, dans le cœur de ses peuples, et dans ses entrailles mêmes !

Ah ! que de bons et nobles sentiments égarés, perdus, dans ce culte du cadavre, du tombeau, de la mort, en dehors de la vie ! C'est une mort anticipée que le vivant se donne à lui-même; c'est une paralysie du cœur qu'il s'inflige ; car il dénoue, il coupe ses liens avec ses autres frères, tandis qu'il devrait chercher à les resserrer, à les étendre d'autant plus que l'un des plus chers vient d'être brisé par la mort.

S'il était enseigné dès l'enfance que la loi de Dieu est, ainsi que le dit l'Evangile, de *laisser aux morts le soin d'enterrer les morts ;* que son culte, comme il est dit encore, est le culte du *Dieu vivant*, le culte de *la vie qui est en lui, qui est lui ;* que tout homme n'est pas plus, mais n'est pas moins qu'un Christ, du sang et de la chair de qui se nourrit l'humanité ; que nous sommes tous enfants du Dieu de vie, et que

celui qui cherche son frère aimé ailleurs que dans la vie est un idolâtre de la mort : alors serait fondé sur les vivants eux-mêmes le culte sacré des morts.

## XX

### Culte des Morts. — Tombe de mon frère.

Mais, hélas ! nous avons une éducation bien différente, et je frémis en songeant combien je blesse une tendre et sainte croyance. Mon pauvre frère, empoisonné par les miasmes de Pæstum, et dont la poussière est à Naples, ils diront que je l'ai oublié, que je ne suis pas allé LE visiter dans son tombeau ; ils croient qu'IL est là, les idolâtres ! Eh bien ! je l'ai mille fois entendu, depuis, dans la voix de Félicien David, et n'est-ce pas pour cela que cet enfant m'est si cher ? Mon bon vieux Ciceri, que j'embrasse avec tant d'émotion, et qui ne me voit pas lui-même sans penser que c'est lui qui a emmené mon frère Auguste à Naples, j'en appelle à cet excellent cœur ! Est-ce que Ciceri ne sent pas, quand je lui prends la main, quand je dirige mes yeux humides sur les bons yeux de ce vieil ami de ma

famille, ne sent-il pas, comme moi, que mon frère, mon père, ma mère sont là ?

Est-ce qu'ils croient que j'aimerais Mozart, Haydn, Beethoven, Rossini, Weber, comme je les aime, si Auguste ne vivait pas en moi ? Je n'ai jamais été musicien, *moi ;* mais *il* savait par cœur tous ces grands maîtres qui vivaient en lui, il les chantait comme leur digne enfant... Il les chante en moi, je l'entends encore !

Pourquoi Coignet, Hébert, Cabanel, Gleyre, Mme O'Connell, Pérignon, Appian, Roubaud, m'écoutent-ils, quand je leur parle peinture ou sculpture ? Est-ce que je suis artiste, est-ce que j'ai jamais dessiné autrement qu'au compas, à la règle et au tire-ligne ? Ah ! voilà le mystère ! ils croient que JE leur parle, tandis que je sens AUGUSTE vivant en moi, *qui leur parle par ma bouche.* Merci, frère, c'est par TOI que JE les comprends et que JE les aime.

Comment ! ce culte-là ne vaudrait pas mille fois mieux que celui des corbillards, du deuil et des pleureuses ? que celui des cimetières, du tombeau et de la bière, des ex-voto et des couronnes d'immortelles ? que celui du *Dies iræ*, du *De profundis* et du *Requiescat in pace ?*

Est-ce à dire que, par réaction folle, je prétende qu'il faille profaner ce cadavre, jeter au vent cette poussière, ne pas pleurer un mort, faire de son dernier jour un jour de naissance et

de joie? Tout cela serait conséquences légitimes de l'orthodoxie catholique; car, selon l'Église, la chair est le péché, le corps est pourriture; quitter la vie terrestre, c'est sortir de la vallée de larmes, c'est naître à la vie de l'âme et monter au ciel. Mais telle n'est pas ma croyance.

Si la fille du Tintoret avait été défigurée par la maladie; si, monstrueusement décomposé avant le dernier soupir, le corps de cette belle vierge mourante avait été ce que certainement il fut un an, deux ans, dix ans plus tard, horrible, repoussant, dégoûtant, non-seulement le malheureux père n'aurait pas pu le peindre, mais il ne l'aurait pas voulu, par respect pour la mémoire de sa fille.

Pourquoi ne permet-on pas le séjour prolongé du cadavre dans la maison mortuaire? Par intérêt pour la santé des survivants, et encore par respect pour la mémoire du mort. Aussi, rien ne me paraît devoir être plus grave, plus solennel, plus paternel, plus religieux, que le respect de la mémoire du mort; c'est ce sentiment qui doit inspirer tous les actes des vivants à l'égard du cadavre. Je suis donc bien loin de vouloir dépoétiser cette dépouille sacrée. Ce que je désire, c'est délivrer l'humanité de la recherche vaine et impie de la personnalité du mort dans son tombeau.

# XXI

**Culte des morts dans les vivants. — Leur présence réelle. — Communion dans la mort : égalité, fraternité.**

Combien de bonnes âmes gémissent de l'*infamie* de la fosse commune ! et cependant, si je ne me trompe, Lamennais a tenu à honneur d'y faire déposer son corps, au milieu des corps des pauvres.

A certaines conditions de culte respectable, j'accepterais cette communion des morts, non pas parce qu'elle est aujourd'hui celle des pauvres, mais parce qu'elle devrait être et sera un jour celle de tout le monde ; parce que, devant elle, tous les vivants communieront dans le sentiment de l'égalité humaine ; parce que là ne doit lus être cherchée la personnalité, l'individualité du mort, qui est ailleurs, dans les vivants eux-mêmes ; parce que le spectacle de la mort doit éteindre dans les vivants toute vanité ou toute honte qui ne serait qu'héréditaire ; parce que cette vanité et cette honte sont ennemies de toute légitime noblesse, celle-ci se fondant uniquement sur le mérite personnel.

Portons notre noble père vivant en nous, si

nous prétendons être nobles. Que nous sert de blasonner son tombeau, si nos frères voient sa noblesse sur notre face, son sang dans notre sang, son âme dans notre âme; lui-même est glorifié en nous par nos frères, non dans la tombe, par les vers de la terre.

Oui, la sépulture *commune pour tous*, mais à condition de la rendre aussi grandiose, aussi respectable, aussi sacrée que possible. Communions dans la mort si nous voulons communier dans la vie : plus de tombes isolées, égoïstes, privilégiées, marquées de ce menteur CI-GÎT ! Que personne n'aille chercher là son frère, il n'y GÎT pas ; mais que chacun vienne s'y inspirer du sentiment de fraternité qui doit unir *tous les membres de la famille humaine*.

Quelqu'un a proposé de résoudre ce grand problème de la manière suivante : déposer chaque corps au pied d'un arbre. Cette solution me paraît aussi déplorable que répugnante. L'utilisation du corps humain comme engrais, c'est le comble du régime utilitaire le plus grossier, le plus brutal, le plus antihumain; c'est donc, sous ce rapport, une réaction complète contre l'opinion qui considère et respecte le cadavre presque à l'égal et quelquefois plus que n'a été respecté le vivant. Cependant, par une inconséquence merveilleuse, cette folle solution conserve plus que jamais l'individualité du mort ; d

sorte que chaque survivant peut aller visiter son mort ou son arbre, voir s'ils prospèrent et végètent de compagnie, prier pour qu'ils soient l'un à l'autre favorables ; et comme l'arbre finira par consommer le fumier, le pieux visiteur sentira périr et disparaître son mort, à mesure que l'arbre grossira et grandira.

Je ne parlerais pas de ce projet burlesque, s'il n'avait pas le mérite de faire plus clairement comprendre l'inconvénient et le danger de conserver parmi les morts l'individualisation de chacun d'eux.

Certainement un chêne magnifique peut être bien plus artistique et aussi plus productif que le tombeau de Casimir Périer ; or, je suppose que sa magnificence soit due à l'excellent engrais fourni par le corps d'un assassin, d'un bandit, comme le tombeau du banquier-ministre est dû au ciseau d'un artiste habile ; dans la forêt-cimetière, ce sera la nature qui se chargera d'illustrer les morts, selon leur mérite d'engrais ; au Père-Lachaise, c'est la bourse du mort qui fait la splendeur de la tombe ; écus ou fumier, cela ne prouve pas grand'chose, hélas ! en faveur du défunt. Sur ce sujet, la tombe est muette ; mais dans la forêt, le fumier parle en faveur du cadavre ; quelle glorieuse épitaphe, quelle touchante oraison funèbre !

## XXII

**Germe de l'avenir dans les vivants; leur présence réelle.**

Mon cher ami, tout en examinant la vie présente, je me suis arrêté bien longtemps avec vous dans les tombeaux, pour constater que c'était en vain qu'on y cherchait la continuation, la perpétuation de la vie passée, et qu'alors on s'en éloignait, au contraire, tout aussi bien que lorsqu'on la rêve dans un ciel fabuleux, dans un monde fantastique, imaginaire, extra-humain. On ne peut, en effet, retrouver ou découvrir la vie, aussi bien la vie passée que la vie future, que dans la vie elle-même, dans *ce qui est* , dans ce *qui vit.* C'est là que *gît* ce qui fut et ce qui sera; c'est la demeure de nos pères que nous ne voyons plus, comme celle de nos enfants que nous ne voyons pas encore ; et ce sont eux-mêmes qui constituent nos souvenirs et nos espérances, dont nous serions certainement privés, si ces *passés* ou *trépassés* et ces *avenirs* ou *à venir* ne vivaient pas encore ou déjà EN NOUS.

Quittons la poussière du passé, cherchons les germes de l'avenir.

Où seraient-ils ces chers enfants de notre intelligence, de notre amour, de notre chair, s'ils n'étaient pas en nous? Où vivraient les idées, les passions, les mœurs, les préjugés, les sciences, les arts de la génération future, s'ils n'existaient pas déjà en germe dans la génération qui va les engendrer? Tout cela ne sortira pas du néant. Watt n'est pas tombé du ciel, il est né de Papin ou autre physicien, comme Saint-Just de Rousseau, comme saint Augustin de sainte Monique, comme moi de Saint-Simon, comme vous-même de vos susdits ancêtres.

Jusqu'ici l'humanité a cru, non-seulement qu'elle ne donnait pas la vie, semblable à la sienne, prolongement, développement, continuation de la sienne; mais les puristes de la croyance à Dieu créateur de tout ce qui est, à Dieu en dehors de tout ce qui est, ont affirmé que la vache ne donnait pas la vie au veau, la poule au poussin, le papillon à la chenille, ni même le froment au froment, le gland au chêne. Ils ont imaginé qu'il y avait quelque part un réservoir de vie, universel, d'où sortaient des âmes humaines, des esprits animaux et végétaux, qui venaient animer des corps, et sans lesquels rien ne naîtrait à nouveau.

D'un autre côté, les philosophes athées n'ont vu là qu'une question de chimie végétale, animale, humaine; et, en vérité, le premier point

de vue ne me semble guère plus moral et religieux que le second. En effet, de ces deux manières de voir, il ne résulte aucun lien entre les êtres, si ce n'est qu'ils se succèdent, que l'un prend la place de l'autre, qu'ils sont tout au plus entre eux ce que l'eau est à l'oxygène et à l'hydrogène qui la composent.

Vous vous rappelez la chanson de l'école :

> Voulez-vous faire de l'hydrogène,
> Prenez un tube de porcelaine,
> Etc., etc.

Le coq et la poule n'auront qu'à en faire autant, ils auront un poussin, *pourvu que Dieu lui prête vie*, car ils ne sauraient la lui donner. Quel attrait pour la maternité, pour la paternité, pour l'amour des époux, pour la piété filiale ! Tous ces êtres-là pourront aimer beaucoup leur dieu créateur et son ciel imaginaire, mais ils n'auront vraiment aucun motif pour s'aimer entre eux.

Passe encore pour les animaux et les végétaux; je ne sais pas ce qu'ils en pensent ; je crois cependant que presque tous les animaux se figurent avoir donné la vie à leurs petits ; car ils les aiment, les nourrissent, les défendent, les élèvent ; mais, pour la femme, je suis convaincu que, malgré les dogmes que ses prêtres ou ses philosophes lui ont fabriqués jusqu'ici, elle est certaine d'avoir donné la vie, c'est-à-dire une

partie de sa propre vie, à son enfant; aussi, comme elle l'aime, l'égoïste ! Elle se mettrait au feu pour sauver cette chère petite part de sa vie.

L'humanité s'imagine, je le sais bien, qu'elle croit ce que ses docteurs lui ont enseigné sur le grand réservoir de vie qui coule toujours ; mais ce n'est pas vrai, elle n'y croit pas ; elle sait parfaitement qu'elle est elle-même source de vie, qu'elle l'a reçue de *ses pères*, la possède *en elle* et la donne à *ses enfants;* voilà pourquoi elle aime *filialement* ce qui fut, *amoureusement* ce qui est, et *maternellement* ce qui sera.

Et ainsi elle aime Dieu, le vrai Dieu, celui qui fut, est et sera de toute éternité, de toute immensité ; vie infinie et universelle, de qui nous participons, que nous manifestons. Or, les manifestations présentes de Dieu résument ses manifestations passées et engendrent ses manifestations futures.

## XXIII

**Je suis la Vigne et le Vigneron, la Créature et le Créateur.**

Assez d'idolâtrie pour un créateur en dehors des créatures; pour un être sans feu ni lieu, perdu dans l'incréé, dans le néant, dans la mort;

pour ce grand solitaire des mondes qui n'est pas le monde universel, qui n'est pas la vie, qui n'est pas le lien de tous les mondes, *avec lui* et *entre eux* ; pour cette prétendue éternité hors du temps et immensité hors de l'espace ; pour cette abstraction d'un infini sans nombre et sans étendue, d'une perfection en dehors de tout mal et par conséquent de tout bien, de toute souffrance, donc de toute joie, de toute peine, donc de toute récompense ; pour cet absolu, extatique invention de la métaphysique et des mathématiques, qui ne contient pas en lui le *relatif*, et qui est ainsi fatalement privé de toute *relation* des êtres entre eux et avec lui-même ; pour ce Vivant hors de toute vie, ce Père hors de sa race, ce Roi hors de son peuple ; pour cette justice suprême qui ne sent pas, vivant, palpitant en elle, l'innocent, mais aussi le coupable,

Les chrétiens n'ont pas encore compris pourquoi ni comment Jésus était venu rectifier et compléter la croyance génésiaque de Moïse. Jéhovah était seul Dieu, créateur ou du moins ordonnateur du chaos, en dehors de toute créature : Jésus a montré Dieu sous sa forme multiple, et le créateur dans la créature : le Père dans le Fils, le Fils dans l'homme. Tel est l'Esprit-Saint de l'Evangile, Esprit-Saint qui est aussi en Dieu, qui est le LIEN du Père et du Fils, Dieu lui-même.

Jésus-Christ a affirmé et a témoigné que le créateur était incarné dans la créature, par l'opération du Saint-Esprit. Tous les chrétiens (je ne parle pas des hérésies et des sectes) ont reconnu et professé que leur Dieu *infini* était un en trois personnes, *un* et *multiple* à la fois ; tous ont reconnu et professé que la nature divine et la nature humaine s'étaient manifestées unies, fondues vivantes, en Jésus-Christ ; tous ont proclamé, et Jésus lui-même plus haut que tous, que le Fils de Dieu, le juste des justes, le saint des saints était le frère de tous les hommes, Fils d'un même Père, incarné en eux par leur communion d'amour des uns pour les autres.

Mangez, ceci est *ma* chair ; buvez, ceci est *mon* sang ! *Ma* chair, *mon* sang ! J'en appelle à l'Eglise entière, j'en appelle aux plus bigots, aux plus idolâtres des catholiques, comme aux plus sceptiques des sectes protestantes : était-ce de la chair et du sang *de sa personne humaine* que Jésus entendait parler, en donnant le pain et le vin ? Non : il faisait participer ses frères, comme lui-même, de la personnalité divine, sentie, manifestée en LUI, et révélée pour la première fois au monde par LUI.

Donc, Dieu vit en tout ce qui est, il est lui-même tout ce qui vit ; il est la vigne et le vigneron. Le créateur est la création vivante ; rien n'existe avant ou après elle, rien à côté et en dehors d'elle.

Dieu est un et multiple, quoique infini ; il est toute relation, quoique absolu; il est toute durée, quoique éternel, et tout espace quoique universel; il est tout progrès, quoique parfait ; toute vie, quoiqu'il soit la vie elle-même.

Mais Dieu n'est le non-moi de personne, comme il n'a pour non-moi personne ; car il est la communion vivante de tout moi avec son non-moi, de tout être fini avec la nature indéfinie qui l'environne ; plaire à Dieu, obéir à Dieu, prier Dieu, aimer Dieu, c'est donc, pour chacun, communier de plus en plus avec ce milieu ; c'est aimer de mieux en mieux son prochain comme soi-même ; et la récompense ou la peine de cette communion bonne ou mauvaise, c'est-à-dire de la vie saine ou malsaine de chacun, ce n'est ni la conscience du moi, ni la justice du non-moi, qui souverainement la décerne ou l'inflige, c'est Dieu seul; car il possède en lui les deux plateaux de la balance : il est toute justice, comme il est toute vie.

# XXIV

**Extension et généralisation de la croyance eucharistique.**
**Omnes homines Christos.**

Je viens de dire la foi du Christ universalisée. Les chrétiens ont concentré l'incarnation divine en lui seul, ils l'ont limitée à lui, ils l'ont considérée comme un symbole, tandis qu'elle est la réalité pour tous : *Ecce Deus*, *ecce homo !*

Est-ce que cette croyance écrase la liberté, la personnalité humaine ? J'affirme que c'est le seul dogme religieux qui la respecte, la conserve et l'exalte. Toutes les religions posent l'homme en dehors de dieux grandioses ou vulgaires, qui tous, même quand la foi leur prête, comme dans le paganisme, des origines et des passions humaines, vivent, comme dieux, en dehors de l'humanité, de la terre, des astres, du monde. Apol-l'on n'est pas même le soleil, Neptune la mer, Cybèle la terre. La liberté humaine pourrait se garantir des rayons du soleil, des flots de la mer, des rigueurs de la terre ; mais aux traits d'Apollon, au trident de Neptune, aux rigueurs de Cybèle et de Cérès, nul ne peut échapper, à

moins que, pour protéger l'homme, quelques-uns de ces dieux ne se fassent la guerre ; mais alors encore la liberté humaine se courbe devant le *Destin.*

Ce fut un grand progrès, sans doute, par rapport au fétichisme, puisque, alors, la personnalité s'abrutissait devant la volonté d'une plante, d'une pierre, d'un animal.

Mais avec le dogme de Dieu créateur, tirant le monde du néant, ne le trouvant pas en lui-même, et lui donnant une vie qui ne participe pas de sa propre vie ; avec la croyance au diable, rival du Créateur et lui disputant les créatures ; avec la foi dans une loi écrite de toute éternité, où tout ce qui sera est inscrit d'avance, la liberté humaine aurait été entièrement perdue dans les profondeurs d'une désolante et impénétrable *fatalité*, si, par contradiction avec ce dogme antique, que reprit intégralement plus tard l'islamisme, l'homme n'avait pas été mis, par exception unique et suprême, il est vrai, en participation de la vie divine, en et par Jésus-Christ, et dans la Cène eucharistique.

C'est cette introduction de la Providence dans le fatalisme des croyances antérieures qui a, en réalité, donné naissance à la liberté humaine ; et encore, combien d'efforts n'a-t-il pas fallu que fissent les plus illustres Pères de la doctrine chrétienne pour chercher à concilier ces deux

croyances contradictoires de la fatalité et de la Providence, de la grâce et du libre arbitre !

C'est que la révélation de la vie du Créateur dans une créature exceptionnelle, unique, et, en quelque sorte, extra-humaine, ne suffit pas pour concilier cette antinomie, à moins que, dans l'exception, l'humanité ne reconnaisse l'universalité de la règle, et qu'elle ne l'applique à elle-même et au monde.

Depuis dix-huit siècles, on discute sur la grâce et le libre arbitre, sur la volonté de Dieu et la volonté de l'homme, sur le devoir d'obéissance aveugle et sur le droit d'examen libre ; en deux mots, sur l'autorité et la liberté.

Or, ces débats dans la théologie, dans la morale, comme dans la politique, tiennent à une seule cause : les hommes ne sentent pas, ne comprennent pas, ne pratiquent pas cette sublime révélation chrétienne : nous sommes tous frères, tous enfants de Dieu, vivant de sa vie ; *omnes homines christos !*

Dans tous ces dualismes antagonistes, si les définitions des deux termes impliquent que Dieu est dans l'un et non dans l'autre, celui-ci est logiquement vaincu d'avance ; heureux si on ne voit pas en lui le diable en personne. Mais si les deux termes sont au contraire comme les frères, les prochains l'un de l'autre, comme les compléments, les conjoints d'une même vie, comme des

manifestations dissemblables mais égales d'un même être, indispensables l'une à l'autre pour le développement de cette vie commune ; enfin, si Dieu se manifeste avec autant de clarté dans chacun des deux termes du dualisme, le duel cesse, la conciliation s'effectue, la communion se réalise ; et au lieu de s'écrier, comme saint Augustin : *Credo quia absurdum !* on dit : Je crois, parce que cela EST ! Je crois à la grâce qui est *hors de moi* et qui m'inspire, parce qu'elle est de Dieu, en Dieu, mais non pas Dieu ; je crois aussi au libre arbitre, qui est *en moi* et qui m'anime, parce que je suis moi-même en Dieu, de Dieu, mais non pas Dieu ; et j'aime la grâce divine comme ma liberté également divine, mais Dieu par-dessus toute choses, parce qu'il est l'union de toute grâce et de toute liberté.

Si tous les hommes sont des Christs, il n'y aura plus de monde sacré où Dieu se trouve, et de monde profane d'où il est absent ; comme il n'y aura plus d'élus pour lui et de réprouvés pour Satan ; comme il n'y aura plus de maîtres et d'esclaves ; comme il n'y aura plus de rois par la grâce de Dieu et de peuples sous le bon plaisir des rois ; comme il n'y aura plus d'infaillibilité papale et de bûchers pour les incrédules ; et enfin, comme il n'y aura plus de guerre ni de peine de mort.

## XXV

**Conséquences de cette croyance humaine et divine : sans elle, pas d'humanité ; par elle, liberté et fraternité.**

Hélas ! vous allez dire qu'il y aura encore, dans cet Eldorado fraternel, des vols, des assassinats, des empoisonnements, etc., etc.; je le sais bien, mon Dieu ! et je ne rêve pas la perfection ; mais je serais fort étonné s'il ne résultait pas d'assez notables progrès, dans le cas où l'on prêcherait, pendant dix-huit siècles, que Dieu non-seulement s'est incarné dans Jésus, mais qu'il est incarné dans tous les hommes et que nous sommes tous des Christs.

Croyez-vous à la divinité du Christ ? disait-on à un de mes amis. — Dieu ! si j'y crois ? répondit-il, comme à la mienne !

Si je crois que Dieu vit en moi, quel homme oserait prétendre que son amour de la liberté, que son respect de sa propre personnalité, que le soin de sa dignité, soient fondés en lui d'une façon aussi inébranlable qu'en moi?

Si je crois que Dieu vit hors de moi, comme il vit en moi, est-ce à dire que je me soumettrai

aveuglément, bassement, à l'autorité, au despotisme, à l'autocratie de ce non-moi divin? Non certes, car je suis divin comme lui ; Dieu vit en nous et aussi entre nous ; il nous jugera ; je ne suis pas un serf, et mon prétendu maître n'est pas plus Dieu que moi ; Dieu seul est Dieu.

Quand donc l'Eglise chrétienne reconnaîtra-t-elle et professera-t-elle que Dieu n'est pas seulement en elle, mais qu'il vit dans les fidèles et même dans les infidèles ?

Se figure-t-on les heureux changements que cette simple croyance produirait, non-seulement dans le sein du christianisme et dans les relations de ses nombreuses sectes entre elles, mais dans ses rapports avec les musulmans, les Indiens, les Chinois, les nègres? Franchement, nous ne les traitons pas même comme des êtres faits à l'image de Dieu ; nous en rougirions pour Jéhovah ; or, c'est bien autre chose que son image, surtout telle que nos peintres d'église nous la présentent, calquée sur Jupiter ; c'est lui-même qui vit en eux comme il vit en nous.

Sans cette croyance, pas d'humanité ! Il y a des hommes et des brutes, des bergers et des troupeaux. Souvent même les brutes ne sont pas ceux qu'on pense ; souvent les peuples honorés par privilége de la présence de Dieu sont plus

brutes que ces troupeaux chez lesquels ils prétendent que Dieu n'a pas encore daigné paraître. Blasphème! Dieu est là!

## XXVI

### Le Roi est mort, vive le Roi!.....

Avec cette foi religieuse, humaine, bienfaisante, revenons maintenant sur *la vie présente*, que j'ai délaissée depuis bien longtemps, et cherchons-y surtout nos enfants, c'est-à-dire *la vie à venir*.

Ils y sont déjà, nos enfants; ils vivent avec nous dans la vie présente; ils sont dans les entrailles de leur mère ou suspendus à leur sein, ou dans les ateliers, aux champs, dans les écoles, se nourrissant des exemples et des leçons de leurs pères; ils grandissent à mesure que nous vieillissons; ils deviennent jeunes hommes à mesure que nous devenons vieux enfants; ils revêtent notre vie à mesure que nous nous en dépouillons.

C'est bien notre vie qui les anime, dès l'instant de la sainte, merveilleuse, divine conception; de même que la vie d'un homme passait

dans un autre homme, à ce cri régénérateur : Le roi est mort, vive le roi !.....

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

## XXVII

**Aimer, enseigner, travailler. — Transformations du moi et du non-moi. — Union, association, génération.**

L'homme n'a pas tous les jours un roi à proclamer, un empereur à élire ; mais, à chaque instant, il aime, il enseigne ou il travaille. Nous disons tous qu'il consacre, qu'il donne sa vie à l'amour, à la science, à son œuvre ; mais quelle idée nous formons nous de cette donation de vie? Nous figurons-nous qu'elle accroît la vie de l'aimé, de l'enseigné, de l'œuvre? Pas du tout ; nous croyons que l'aimé, l'enseigné et l'œuvre ont leur vie propre, qui, en effet, se développe *au contact de la nôtre ;* mais que celle-ci se perd et va s'enfoncer par la mort dans la nuit éternelle des athées ou dans le ciel également éternel des croyants, avec des houris, selon Mahomet, avec toutes les âmes, selon la doctrine chrétienne.

Cette individualisation absolue d'un être dont la destinée est essentiellement collective, établit

entre les êtres un déliement, une désassociation, une désaffection et par conséquent un égoïsme radical, absolu, contre lequel se révoltent toutes les facultés de mon âme.

En effet, j'ai dit que l'homme aimait, enseignait, travaillait ; à ces titres, je veux sentir ma vie pénétrer dans la vie de ceux que j'aime, que j'enseigne, aussi bien que dans cette œuvre que j'écris en ce moment, et à laquelle je désire une vie éternelle. Mais ce n'est qu'un côté de la question : je me crois aimé ; j'ai été et je suis sans cesse enseigné ; je suis moi-même l'œuvre d'autrui, travaillé, cultivé, nourri, façonné par les mains amies de mes frères et de la nature entière : je ne veux pas répudier toutes ces sources de ma vie, croire qu'elles se retirent et m'abandonnent *après m'avoir touché*, ne pas sentir leurs eaux mêlées aux miennes, leur vie dans ma vie ; je ne veux pas les supposer enfuies au ciel pour abreuver des houris ou des âmes.

Hypothèse pour hypothèse, quelle est la plus probable, la plus facile à admettre ? C'est, certes, la plus bienfaisante, la plus favorable à la moralité humaine, la plus capable de déterminer parmi les hommes des sentiments, des pensées et des actes d'union, d'association, de religion.

Or, toute formule de croyance à la vie, toute définition de la vie n'a jamais été et ne sera jamais qu'une hypothèse, qu'une croyance, puis-

que c'est l'axiome initial, indéfinissable, comme tout principe, comme toute cause première, comme Dieu lui-même. Mais toutes les hypothèses que les hommes ont successivement conçues touchant la vie ont toujours tendu de plus en plus à les unir entre eux et avec la nature, c'est-à-dire à relier la vie individuelle à la vie collective ; à faire jouer dans la vie présente un rôle de plus en plus grand, d'abord à la vie passée, ensuite à la vie future ; enfin, à faire participer tout vivant à la vie universelle, à la vie divine. Je prétends que mon hypothèse remplit toutes ces conditions, sinon au suprême degré, du moins à un degré infiniment supérieur à celui des croyances antérieures, y compris la dernière, qui, déjà bien vieille, embrouille encore les esprits, mais n'agit presque plus sur les âmes.

Sur ce point capital, cependant, l'humanité ne saurait se passer longtemps d'une croyance générale, ferme et active ; sans une telle croyance, la morale n'a pas de base rationnelle ; tous les actes sont machinalement instinctifs ou bêtement empruntés à une morale répudiée depuis longtemps. Ainsi, combien d'hommes traitent encore leur frère selon la morale des deux natures, libre et esclave, comme Aristote ou Caton pouvaient religieusement, légalement, consciencieusement le faire ! Combien d'hommes font le mal, croyant faire le bien ! Combien, au contraire, accélèrent

le progrès de l'humanité, en voulant ou croyant la faire rétrograder ! Combien se croient dévots, qui, loin d'être dévoués, ne songent qu'à eux et à leur salut !

## XXVIII

**La croyance à la perpétuation de la vie HORS DE CE QUI EST, est antisociale, inhumaine, impie.**

Je dis que la croyance à la perpétuation de la vie *hors de ce qui est*, à la conservation de la personnalité *en dehors de la collectivité*, à laquelle elle est indissolublement et providentiellement unie, n'est pas une base satisfaisante pour la morale de l'individu envers la société et de la société envers l'individu. Je dis qu'elle altère et détruit la reconnaissance envers ce qui fut et la confiance dans ce qui sera.

Vous en serez convaincu si vous examinez, après dix-huit siècles de prédication de cette croyance, où en est le respect des fils pour leurs pères, des nouveaux pour les anciens, de la jeunesse pour la vieillesse, et surtout le rôle déplorable de la vieille fille et de la vieille femme. Vous en serez convaincu encore si vous songez

aux procédés de défiance, de police, de surveillance, de contrainte, que l'éducation publique et même privée emploie à l'égard des enfants, et que la famille exerce généralement, soit pour le choix de la carrière du fils, soit pour le mariage de la fille.

En politique, vous éprouverez la même conviction si vous observez, dans chaque nation, la conduite du pouvoir régnant, soit à l'égard de celui qu'il a remplacé, soit à l'égard de celui qui lui succédera.

Dans les arts, vous savez comment les jeunes artistes considèrent les vieux, et les sentiments d'estime et d'espoir que ceux-ci leur rendent.

En religion, il suffit de voir un catholique entre un juif et un protestant ; il préférerait deux cannibales.

J'ose à peine le dire, mais c'est presque la position de bien des hommes entre leur père et leurs fils, *espérant* (c'est le mot) l'héritage de l'un, et se défiant d'une semblable appétence chez l'autre.

Si l'on prétend que tout cela tient à ce qu'on ne croit plus à Dieu, ni à sa justice, ni aux peines que l'on subira pour avoir failli à son commandement d'amour du prochain, je n'en disconviens pas; mais pourquoi ne croit-on plus? Par la même raison qui fit, jadis, qu'on cessa de croire à Jupiter et à Pluton ; c'est-à-dire parce

que la croyance aux âmes détachées des corps, de l'espace, du temps, de tout ce qui est, et enlevées dans un ciel au-dessus de tout, ou plongées dans un enfer au-dessous de tout, ne paraît bonne, à tout bourgeois soi-disant éclairé et comme il faut, que pour effrayer et contenir sa femme, ses enfants et ses domestiques.

Et c'est surtout parce que cette croyance délie effectivement le croyant de son prochain et ne le relie qu'à son Dieu. Celui-ci commande, il est vrai, d'aimer le prochain, mais il se garde bien de dire que, dans le ciel ou dans l'enfer, on l'aimera encore. Non ! Ce Dieu jaloux veut qu'après la mort on n'aime, on ne connaisse, on ne pratique que lui. Même à une mère, il ne promet pas qu'elle retrouvera son enfant au paradis ; ils pourront y être tous deux, mais ils ne s'y verront même pas ; ils ne verront que Dieu !

L'humanité repousse cette croyance désolante; mais puisqu'elle a pu l'admettre et la conserver durant tant de siècles, c'est un motif pour espérer que Dieu lui en révélera et qu'elle en accueillera une meilleure, plus sociable, plus religieuse.

## XXIX

**La formule athée : POST MORTEM NIHIL, est égalem**
**antisociale.— Ce qui FUT est perpétué dans ce qui ES**
**comme ce qui EST sera perpétué dans ce qui SERA.**

Hélas ! avec quelle peine l'homme qui se cr
le plus dégagé des anciennes croyances sur Di
et sur la vie parvient-il à faire dans son espr
sur ces questions suprêmes, table rase ! On ne pe
pas prononcer devant lui ces deux mots : Dieu,
vie, sans provoquer le sourire voltairien qu'il e
habitué à leur prodiguer. J'ai beau dire que Di
n'est pas pour moi en dehors de ce qui est, et qu
est, au contraire, tout ce qui est; j'ai beau répét
que la vie, pour moi, n'est pas seulement indiv
duelle, mais qu'elle est aussi collective, et que
qui vit a vécu et vivra, celui qui m'écoute n'e
tend que les mots Dieu et vie, et n'entend pas
signification nouvelle que je leur donne ; s'il e
croyant, je blasphème ; s'il est incrédule, il r
croit illuminé, insensé ; il me traite comme Fe
tus, païen instruit et distingué, traitait saint Pa
qui lui parlait de Dieu et de la vie.

Croyants ou athées, tous s'imaginent que le
vie commence à leur naissance et finit à le

mort ; qu'elle est tout entière et uniquement dans les cinquante ou cent kilogrammes de chair et d'os qui la renferment et qu'elle anime. Les premiers pensent qu'au moment où elle n'est presque plus rien et où elle *finit*, elle va se retrouver tout entière dans un lieu qui n'en est pas un, sous une forme qui n'en est pas une, voyant sans yeux un être invisible. Les autres chantent :

Quand on est mort, c'est pour longtemps

*Post mortem nihil !*

Comment pourraient-ils me comprendre ou ne pas rire, quand je leur dis que j'existais avant cette naissance *originelle* selon eux ? que je vis dans mes cent kilogrammes, mais aussi dans le monde entier, et que je ne vivrais pas même sans lui, sans me transporter constamment de moi en lui et de lui en moi, non-seulement par la pensée, mais par mes kilogrammes de chair et d'os, qui s'échangent à chaque instant avec les siens devenant miens, tandis que les miens deviennent siens ? Comment pourraient-ils ne pas me croire fou quand je leur dis qu'à ma mort ma vie (que l'un suppose finie, que l'autre suppose envolée vers son Dieu ou vers son diable), ma vie *personnelle* sera déjà donnée tout entière et goutte à goutte, depuis ma naissance, à ma vie *collective* ? que c'est ce don complet qui s'appelle ma mort ? que JE n'en suis pas moins toujours vivant dans

mon NON-MOI, continuant personnellement à ME nourrir de SA VIE et à LE nourrir de LA MIENNE ?

Et cependant, tous ces phénomènes que j'expose, leur propre vie y est soumise ; ils les sentent ; mais ils ne s'en rendent pas compte et ne les comprennent pas. Quel est celui d'entre eux qui ne sent pas que pour renouveler les forces émises *hors de lui*, il faut qu'il les remplace par d'autres, prises dans sa propre réserve, *hors de lui*, et que cet échange entre ces deux faces de sa vie est ce qu'il appelle lui-même sa vie, laquelle n'existe pas dans l'une quelconque de ces deux faces, abstraite de l'autre, pas plus dans le moi isolé, que dans le non-moi isolé ?

Ne sentons-nous pas tous qu'il y a dans le milieu qui enveloppe notre personnalité une part de notre vie, sans laquelle l'autre part ne vivrait pas plus que nous ne vivons sous la machine pneumatique ? C'est évident au point de vue qui s'appelle *physique* ; cela ne l'est pas moins sous le rapport *intellectuel;* ce l'est mille fois plus s'il s'agit de MORALE, dont le nom seul implique l'union de ces deux moitiés de la vie, union indispensable à la conservation, à la perpétuation des individus, des espèces et de tous les êtres de la nature.

## XXX

**L'androgynéité est le mystère de la vie, en Dieu, dans la nature, dans l'humanité; pour les êtres, les idées et les corps.**

L'androgynéité, tel est le mystère de la vie; l'existence est une génération permanente de sentiments, d'idées, de corps, qui s'opère par l'union des deux termes du dualisme perpétuel du moi et du non-moi, union qui constitue la vie. Donc, chercher la perpétuation de la personnalité, sans chercher en même temps le milieu qui complète la vie, qui lui est indispensable pour être et pour se perpétuer, c'est un rêve, c'est une question mal posée, insoluble, un non-sens. C'est de plus un rêve funeste, puisqu'il tend à dénouer tous les liens réels de la vie. Chercher ainsi la perpétuation de l'individualité sans son milieu, c'est chercher un enfant qui n'ait pas eu de père ou pas de mère; c'est rêver le mouvement perpétuel, sans tenir compte du frottement et de l'usure.

Si, au contraire, nous nous pénétrons bien de ce que c'est que la vie présente; si nous constatons qu'elle est, à chaque instant et en tous

points, le résultat de la communion de la personnalité avec ce qui n'est pas elle, avec le milieu qui l'enveloppe ; si nous reconnaissons qu'il n'y a pas de vie sans cette communion, et qu'elle seule constitue la vie, nous comprendrons alors ce qu'a dû être la vie passée et ce que devra être la vie future, à savoir : l'union de cette personnalité avec son milieu, mais non pas cette personnalité abstraite, qui ne saurait vivre isolée, ni dans le passé ni dans l'avenir, puisqu'elle ne vit pas ainsi dans le présent.

Nous ne pouvons nous rendre compte de ce qu'a pu être la vie passée, et nous figurer ce que pourra être la vie future, qu'en observant ce qu'elle EST ; or, nulle part nous n'avons vu un être vivre sans son milieu, ni un corps exister sans l'espace qui l'entoure. L'arbre ne vit pas seulement parce qu'il a des racines, un tronc, des branches et des feuilles, qui constituent et manifestent son individualité ; sa vie est aussi dans la terre, où plongent et se nourrissent ses racines ; dans l'air, dans la lumière, dans la pluie qu'aspirent hors de terre ses rameaux et sa tige ; sa personnalité en est bien distincte abstraitement, mais elle ne saurait l'être comme réalité vivante. Et quand i meurt, c'est qu'il a donné toute sa vie personnelle dans ses fruits et dans sa semence, en qui se perpétue sa vie. Négligez cette observation, vous n'avez plus devant les yeux un

arbre, vous avez du bois mort, que la terre pourrit et que l'air use et consume.

Je ne veux donc jamais considérer ma personnalité comme isolée, abstraite de ce qui nourrit mon cœur, mon esprit, mon corps ; comme en dehors de tout ce qui, par son union avec elle, constitue MA vie. Je ne veux pas, comme le matérialiste athée, que ma personnalité finisse en bois mort, en cadavre ; je veux, comme le spiritualiste croyant, qu'elle se perpétue, mais non dans des conditions incompatibles, contradictoires avec la vie elle-même, et qui la priveraient de tout ce qu'elle aime, pense et fait, en ce jour même où elle se sent vivre. En un mot, plus ambitieux, plus logique, et j'ose dire plus moral que tous les croyants à la vie future, je la veux telle qu'elle EST, et non telle qu'on la rêve contrairement à ce qu'elle est ; je la veux me reliant de plus en plus indissolublement avec mes semblables, avec la terre, avec l'univers entier ; je la veux progressant et faisant progresser tout ce qui n'est pas elle, grandissant sans cesse en souvenirs, en espérances, mais aussi en réalités vivantes ; je la veux perfectible et non parfaite, parce que je suis homme et non pas Dieu ; je la veux aimante et aimée, parce que c'est la seule voie qui rapproche l'homme de Dieu, qu'il n'atteindra pourtant jamais, et qu'heureusement il ne verra jamais face à face, parce qu'il serait

alors lui-même un Dieu, et qu'il y en aurait deux, ce qui est absurde.

Or, si ma vie future doit être aimante et aimée, il faut que ma personnalité *présente* et son milieu *présent* se perpétuent, car il faut être deux pour aimer et deux aussi pour être aimé ; nous devenons donc nous-mêmes l'avenir, nous continuons donc à y vivre, à nous y développer, à y marcher vers Dieu, comme nous le faisions dans le passé, par l'union progressive de notre personnalité et du monde.

Mais quoi ! cette personnalité aura dans l'avenir une autre forme, d'autres pensées, d'autres sentiments que ceux qui la caractérisaient, qui la manifestaient à une autre époque? — Sans doute : est-ce qu'elle se manifeste aujourd'hui par les mêmes sentiments, les mêmes pensées, les mêmes formes qui la caractérisaient quand j'étais enfant ? Et ces changements détruisent-ils la perpétuation de son identité vivante?

Encore une objection : Où sera cette personnalité ? — Je réponds : Vous croyez qu'elle ne sera plus rien, ou vous croyez qu'elle sera hors de l'univers ; moi, je crois qu'elle vivra, et, *par conséquent*, qu'elle sera dans l'univers.

Mais encore, dans quelle partie de l'univers ? — Chrétien ! me diras-tu dans quelle partie de ton ciel ou de ton enfer sera la tienne ? Eh bien! moi, je te réponds que la mienne sera tout en-

tière, comme elle y est déjà en partie, dans ce que j'aime ; tandis que toi, tu crois que la mort te séparera de ceux qui t'aiment et te conduira solitaire devant ton Dieu, pour n'aimer et ne glorifier que lui, et surtout TOI-MÊME.

## XXXI

. . . . . . . . . . . . . . .

## XXXII

**Besoin de s'abstraire, par une vie future extramondaine, de la société et de la terre, tant que la société est barbare et la terre une vallée de larmes.**

Dans tout ce travail, je me suis plutôt occupé de la manière dont chacun peut imaginer et désirer la perpétuation de *sa propre individualité*, que de la manière dont chacun peut concevoir et espérer la perpétuation de *la personnalité d'autrui*, ce qui est un point de vue très différent, qui doit néanmoins concorder avec l'autre.

S'il m'importe de croire que je vivrai, je pour-

rais, à la rigueur, être indifférent à la pensée que les autres vivront, et m'inquiéter fort peu du lieu où ils vivront et de la manière dont ils vivront. En effet, c'est presque ce qui arrive dans la croyance chrétienne ; car cette croyance n'implique aucun lien, aucun rapport dans la vie future avec les morts qui nous ont précédés ou avec ceux qui nous suivront, puisque nos seules relations seront alors avec Dieu.

Il est évident que, tant que la terre a été, pour l'immense majorité des hommes, une véritable vallée de larmes ; tant que les sociétés humaines ont été, pour presque tous les vivants, un enfer, où l'on était volé, battu, trompé, vendu, martyrisé par des démons couronnés, mitrés, crossés, blasonnés, comme les représentaient encore le Dante et aussi l'Evangile dans ses *princes du monde*, on devait avoir hâte de quitter au plus vite et de laisser au plus loin cette terre maudite et cette société diabolique.

Il fallait même que la résistance à la mort fût un instinct bien puissant, pour que les malheureux humains résistassent au suicide ; et il fallait aussi que les dieux ou les diables régnants employassent des procédés bien trompeurs et bien féroces, pour empêcher la révolte des très nombreux martyrs contre leurs peu nombreux bourreaux.

Mais, maintenant que nous avons à peu près purgé la terre et la société, au moins en principe et en espoir, de leurs monstres et de leurs diables les plus malfaisants, l'homme tient non-seulement à conserver la vie, mais à la sentir prolongée dans des conditions analogues à celles qui causent son bonheur en ce monde. Ce qu'il veut, c'est être progressivement, mais non immédiatement et absolument délivré du mal et doté du bien. Cette misérable terre lui plaît de plus en plus, à mesure qu'elle lui appartient davantage et devient *son* bien au lieu d'être celui de *son* seigneur, dont lui-même était aussi le bien, la propriété.

Cette société *diabolique* commence à lui plaire, à mesure que disparaissent la géhenne de l'esclavage et du servage, les tortures de la misère, l'iniquité des priviléges de castes et de races, fondés autrement que sur le mérite, et les jongleries de la science exploitant l'ignorance.

Le goût qu'il prend de plus en plus à cultiver cette terre, à la rendre moins malfaisante et plus bienfaisante pour l'homme ; l'ardeur croissante avec laquelle il s'incarne en elle pour l'associer mieux à sa vie ; le soin qu'il prend de l'embellir et d'en faire un jardin, un Eden, non pas pour lui seulement, mais pour ses enfants, pour sa postérité : tout cela lui fait déjà croire qu'on se trompe ou qu'on le trompe en lui promettant,

comme une récompense divine de ses mérites, l'abandon à perpétuité de ces mérites eux-mêmes, c'est-à-dire des efforts heureux qu'il a faits pour améliorer la terre et la société humaine qui l'habite.

## XXXIII

**Là où vivra la foi à la liberté et au progrès, l'homme voudra être associé au développement continu de l'humanité, de la terre et de tous les mondes.**

C'est une illusion inconcevable de croire que la vie future qui pouvait plaire il y a dix-huit siècles, et dans laquelle devaient avoir foi des esclaves, des serfs, des paysans, des ouvriers et même des bourgeois, en un mot, le peuple, puisse répondre aujourd'hui aux aspirations, aux espérances, à la foi religieuse de ce peuple, à sa croyance dans la bonté et la justice de Dieu.

Aujourd'hui, chacun sent que la mission morale de l'homme est d'améliorer la société humaine et son domaine ; chacun se sent agent et actionnaire de cette société, propriétaire d'une part de l'actif social, participant à son administration, à ses profits et à ses pertes. A la vérité, ce sentiment est nouveau ; il n'est même en-

core consacré que par la philosophie, la science, la littérature, et, dans quelques nations avancées, par la politique. La religion le combat comme une inspiration du démon, et elle continue à prêcher contre la société des hommes et contre la terre, en faveur du ciel et de l'enfer, où il n'y aura plus ni terre ni société.

Je ne prétends donc pas que mes idées sur la vie aient chance d'être admises et comprises par les nègres des provinces du Sud des Etats-Unis, et d'être professées par leurs maîtres ; il ne me semble pas même que la Russie soit prête à donner l'exemple, l'Autriche non plus, et encore moins la Turquie ; mais je soutiens que, dans tous les pays où l'homme se sent homme et non esclave, ou serf ou simplement sujet ; que chez tous les peuples où, soit par la politique, soit par la religion, le sentiment de la liberté humaine et la foi au progrès sont entrés dans les institutions, dans les esprits et dans les cœurs ; je soutiens, dis-je, que dans ces nations, avant-garde de l'humanité et, par conséquent, surtout en France, il n'y a de solution admissible, pour la prolongation de la vie, que celle qui associe l'homme au progrès continu de la société et de lui-même, sur la terre, associée elle-même au progrès et à la vie de tous les mondes.

# XXXIV

**La femme a accepté pour la vie future une croyance de célibataire, de solitaire, de vierge toujours vierge ; elle révèlera sa foi de mère, d'épouse, de fille.**

Cette révolution morale et religieuse serait déjà faite si ce que je viens de constater sur l'état des esprits et des cœurs, dans les pays où l'homme s'est élevé à la dignité de citoyen, était également vrai pour la femme. Malheureusement, nous n'en sommes pas là, même en France ; mais, d'un autre côté, heureusement, la femme s'élève vers les hautes pensées par d'autres motifs et d'autres procédés que l'homme.

Ce n'est pas elle qui cultive, améliore et féconde la terre et qui en fait un Eden ; mais c'est elle qui défriche nos cœurs et les rend sociables humains, religieux.

Ne croyez donc pas que je fonde grande espérance sur la facilité de la propagande de mes idées touchant la vie, tant que cette propagande sera faite par moi ou par tout autre apôtre à face d'homme.

Tout homme d'ailleurs, sauf de rares exceptions, est toujours, à l'égard des idées d'un

autre homme, un mâle très personnel, qui veut ne devoir qu'à lui-même, qui se vante d'être son propre père, mais qui ne craint jamais qu'on le croie disciple d'une femme, tant la chose paraît à lui-même impossible et burlesque, quoiqu'elle soit, en morale très fréquente et même générale.

Comme, dans la société, la femme est encore légalement et civilement dans une sorte de demi-servitude à l'égard de l'homme, peut-être en résulte-t-il une aspiration d'affranchissement, au moins dans la vie future, si ce n'est dans ce monde ; peut-être se soumet-elle de grand cœur à y être séparée de son mari, à n'avoir aucune relation avec lui ; en un mot, à ce qu'il n'en soit plus question, ce monsieur n'ayant plus affaire qu'à Dieu. A voir comment sont bâclés les mariages aujourd'hui, il n'y a là rien d'impossible ni d'exagéré.

Mais, je le répète encore, la femme ne veut pas être séparée de son enfant, et c'est dans ce sentiment révélateur de vérité et de vie que j'espère.

Non-seulement elle veut la vie future pour elle, et la vie future pour son enfant, mais je soutiens que le jour où elle demandera à un prêtre : Pourrai-je le voir, lui parler, l'entendre, l'embrasser ? et que le prêtre lui répondra loyalement, selon sa foi : Ne songez donc pas à ces

bagatelles, songez à Dieu ! elle ne croira plus à la vie future, à son prêtre, à son Dieu ; mais elle sera déjà, par sa question même, dans la voie de la vérité sur la vie et sur Dieu, dont elle aura été elle-même le prêtre et l'apôtre.

C'est la femme qui nous dira comment elle veut que soit perpétuée la personnalité *des autres*; l'homme lui a enseigné comment *la sienne* serait perpétuée ; elle l'a cru, elle y croit encore, parce qu'elle a pensé pouvoir et devoir s'en rapporter sur ce point à la parole de son seigneur et maître, qui avait dit par saint Paul : Mariez-vous, vous ferez bien ; ne vous mariez pas, vous ferez mieux ; elle a donc accepté une croyance de célibataire, une croyance de cénobite, d'anachorète, de mystique, de moine, de prêtre ; une croyance à la Vierge toujours vierge ; mais elle nous enseignera à son tour sa croyance de mère, d'épouse et de fille, dont nous pouvons pressentir philosophiquement l fond, mais dont il n'appartient pas à nos cœurs d'hommes de préciser la forme

# XXXV

**La femme osera dire la vie future qu'elle désire pour son enfant, pour son amant et pour son père, et repoussera toute solution qui la priverait des baisers de son enfant.**

Savons-nous comment une femme sent vivre son fils, son mari, son père, et quelle est la vie future qu'elle désirerait, qu'elle rêverait pour eux, en même temps que pour elle ?

A-t-elle jamais osé croire qu'elle en savait sur ce point plus que tous les hommes du monde, même les plus aimants, les meilleurs et les moins célibataires ? A-t-elle pu avoir l'audace de penser que Dieu pourrait bien lui avoir donné mission, à elle, privée de bonnet carré et de barbe, de révéler au monde ce triple mystère d'amour, qui appartient pourtant à elle, à elle seule, et qui est presque toute sa vie ?

Hélas ! pas encore ; mais cela vient. Les barbes et les bonnets carrés commencent à être assez poliment priés de ne plus tant envahir le domaine qui n'est pas le leur. Il en est même qui se fâchent et prétendent que ce sont ces dames qui, à leur tour, envahissent le nôtre, et que le beau sexe

empiète sur le vilain. Cette réaction est possible et même légitime : les femmes peuvent ne pas respecter des frontières que nous avons si longtemps méconnues, violées et foulées aux pieds.

Quand on est resté, pendant des siècles, bâillonné, il est difficile de parler et même de penser; les premiers mots peuvent bien être des cris, les premières pensées des sentiments de vengeance et de révolte. On conçoit pourquoi Mme Sand peint les hommes si bêtes et les femmes si mâles. Mais patience, le calme se fera par l'usage de la liberté ; par la conquête, au sein de la vie présente, de cette précieuse *personnalité* dont la femme n'a jamais joui, et que, par conséquent, elle n'a pu rêver pour sa vie future qu'en dehors du monde qui la lui refusait.

Aujourd'hui, la femme est habituée à ce qu'on ne la consulte pas sur l'éducation que les hommes veulent bien donner ou vendre à ses enfants, même à ses filles ; il lui est donc impossible de s'imaginer qu'elle sache mieux que ces professeurs mâles comment ces chers enfants sont unis à elle, dans la vie éternelle, passée, présente et future ? Loin de là, elle laisse enseigner à ces petits êtres chéris, qui sont la moitié de sa vie : pour la vie passée, rien du tout ; pour la vie présente, une mesure d'hygiène : *afin que vives longuement* ; pour la vie future, une existence toute personnelle, sans le moindre rap-

port avec les morts ni avec les vivants, pas même avec leur mère.

Certainement, le jour où une mère s'étonnerait hautement de cette éducation impie, ce serait tout autre chose que si elle prenait corps à corps la question du pouvoir temporel et l'administration du cardinal Antonelli, ou l'institution des Jésuites et des Rédemptoristes, ou le chanoine Mallet et autres Archanges ; mais je prétends que ce serait beaucoup plus grave, et qu'il n'est même pas possible d'en finir avec le pouvoir temporel, avec les envahissements politiques et financiers des ordres religieux, et avec les saletés de célibataires enragés, sans un coup de Jarnac de ce ce genre, sans cette botte qui porte au cœur.

## XXXVI

**Plébiscite des femmes sur cette capitale question de morale, de politique, de philosophie et de religion : La mort sépare-t-elle à tout jamais la mère de son enfant?**

Ils sont vraiment bien simples ceux qui ne voient point que pour modifier, corriger une religion, ou même la détruire, il faut modifier, corri-

ger ou remplacer la foi dans la vie. C'est ce qu'a fait le christianisme à l'égard des Juifs et des Gentils; c'est ce qu'a fait l'islamisme par rapport au christianisme, et même le protestantisme et l'Eglise grecque à l'égard du catholicisme. Tout culte correspond à un dogme, et le dogme n'est pas autre chose que la croyance à la vie, en Dieu, dans la nature et dans l'homme; et c'est sur cette croyance que le culte se fonde.

Or, ce n'est pas seulement parce que la situation des sociétés humaines s'est améliorée très sensiblement depuis dix-huit siècles, que les croyances sur la vie de l'homme et du monde sont essentiellement modifiées; c'est surtout, parce que, grâce au christianisme lui-même, la femme a considérablement grandi en dignité, en personnalité, et qu'elle commence à revendiquer le droit de faire intervenir ses sentiments dans l'expression des croyances générales qu'elle subissait passivement autrefois, quand bien même elles étaient contraires à sa nature.

Je suis très loin de croire que toute femme comprendrait à première audition la doctrine que je vous expose sur la vie, et l'accepterait de suite avec ardeur; mais, d'un autre côté, si j'étais repoussé, bafoué par tous les hommes, je ne me regarderais pas comme battu, si les femmes n'avaient pas été consultées sur ce sujet, qui les intéresse au moins autant que nous.

et qu'elles sentent certainement à leur manière, non pas à la nôtre.

J'ai déjà dit que l'androgynéité était le caractère suprême du mystère de la vie, et que *tout ce qui est*, Dieu, la nature aussi bien que l'humanité, était marqué de ce double signe : je serais donc inconséquent et en contradiction avec moi-même, si je croyais, comme tous les hommes l'ont prétendu jusqu'ici, que nous n'avons pas à consulter sur la croyance à la vie éternelle et sur ses trois phases, passée, présente et future, le sentiment de la femme. J'aimerais bien mieux que les constitutions leur reconnussent ce droit que tous autres droits politiques et civils, car ceux-ci découleraient naturellement de la solution qui serait admise sur la vie.

Supposons que, de même que les hommes ont été appelés à déclarer en France s'ils voulaient Napoléon pour Empereur, ou en Italie Victor-Emmanuel pour Roi, les femmes soient consultées pour dire si elles croient que la mort, ainsi que l'affirment certains hommes, sépare à tout jamais la mère de son enfant, l'amante de son amant, la fille de son père : il me semble qu'à une demande aussi nettement posée, la réponse serait : non! et que le plébiscite féminin serait salué par un très grand nombre de suffrages.

Il faudrait bien alors que les hommes recti fiassent ce qu'ils se permettent d'enseigner sur les joies du paradis, qui ne seraient plus que des douleurs infernales, si on n'y retrouvait pas son enfant, son époux et son père. Il me semble même que, par illumination subite, tout homme s'écrierait : moi aussi, je veux retrouver ma fille, ma femme et ma mère, mais encore mon pays, le champ que j'ai cultivé, l'œuvre que j'ai créée, la terre que j'ai habitée, parcourue, améliorée, le ciel et les astres que j'ai étudiés, admirés, et dont j'ai dévoilé quelques-uns des mystères ; en un mot, je veux me sentir vivre dans et avec *ce monde* où Dieu m'a donné mission d'aimer, de connaître et de pratiquer sa volonté de progrès indéfini pour tous les êtres.

Alors, nous en aurions fini avec cet *autre monde*, en dehors de tous les mondes, comme nous en aurions fini aussi avec le culte désolant du cadavre, et aussi avec la croyance plus désolante encore de l'athéisme : *post mortem nihil !* Alors, tous les liens d'amour qui rattachent les hommes entre eux et avec la nature seraient ravivés par la foi dans la perpétuation et la solidarité de vie pour tous les êtres ; alors, personne ne chercherait plus son salut que dans l'accomplissement progressif de sa mission de vie, au sein de l'humanité et du monde ; alors, chacun se sentirait en Dieu et sentirait Dieu en

lui, et tous communieraient ainsi dans la foi à LA VIE ETERNELLE ET UNIVERSELLE QUI EST DIEU !

## XXXVII

**Dieu est la vie éternelle, universelle. — Credo.**

Je répète avec intention cette formule : Dieu est la vie éternelle et universelle, parce que rien de ce que je dis sur la vie d'un être quelconque, homme, plante ou grain de sable, ne peut être compris tant qu'on se figure que Dieu est en dehors de toute vie, de tout être, et qu'il est le vigneron mais non pas la vigne, le créateur et non la création même, la vie mais non pas l'universalité des êtres. Cette séparation absolue de l'homme et de Dieu fait rêver à l'homme lui-même la possibilité d'une séparation également absolue, non-seulement de lui par rapport à Dieu, mais de sa propre personnalité par rapport à toutes les autres personnalités. De là sont nées les croyances aux âmes, aux anges, aux démons, au paradis, à l'enfer et au purgatoire.

Néanmoins, cette dernière croyance est éminemment en progrès ; non-seulement parce qu'elle est née depuis les deux autres et qu'elle

est l'expression de la foi au progrès, et non à la perfection absolue des anges et à l'éternité également absolue des peines de l'enfer, mais surtout parce qu'elle se prêterait facilement à l'interprétation suivante, à savoir : que cette vie d'épreuves, d'amendement et de progrès doit nécessairement se passer dans des conditions analogues à celles de la vie réelle, et qu'elle pourrait bien être, en définitive, la simple perpétuation de l'individu, au sein de son espèce, dans le but de lui faire accomplir le progrès de son individualité et de son espèce.

Il est évident que si l'enseignement de l'Eglise reconnaissait et proclamait que ce lieu intermédiaire entre le ciel et l'enfer, que cette vie entre la béatitude infinie et les peines éternelles est tout bonnement la vie humaine et terrestre, imparfaite mais progressive, partant d'une barbarie infernale, mais marchant vers la civilisation d'une Jérusalem céleste ; il est évident, dis-je, qu'il n'y aurait presque plus d'obstacles pour que toutes les idées exposées ici fussent au moins comprises, sinon accueillies avec joie.

Mais, pour qu'il en soit ainsi, voici, avant tout, ce qu'il faut croire :

Dieu est la vie éternelle et universelle, dans l'infini du temps et dans l'infini de l'espace, dans tous les siècles comme dans chaque instant, dans *tous* les mondes comme dans chaque atome.

Il est tout ce qui est ; donc nul autre que Lui n'est Dieu : il n'a pas de rival ; il n'y a de Dieu que Dieu : il n'y a qu'un Dieu.

Tout est en LUI ; donc rien n'est hors de Lui ; donc, pour tout être, l'enfer, le purgatoire, le paradis, c'est la vie mauvaise, progressive, bonne ; c'est le développement de la destinée de chaque être dans l'être éternel et universel : c'est la triple phase de peine, d'éducation et de récompense que parcourt toute existence, à travers les siècles et les mondes, dans le sein de Dieu.

IL est la vie éternelle et universelle ; donc toute existence est une manifestation de la sienne, et ne sort pas plus du néant par la naissance qu'elle n'y retourne par la mort ; car elle participe de l'éternité et de l'universalité, QUI EST DIEU.

---

# APPENDICE

## SUR LES PEINES ET LES RÉCOMPENSES ET SUR LA PRIÈRE.

---

## XXXVIII

**Ces croyances et leurs formes sont des conséquences de la foi dans la nature de la personnalité divine et de la personnalité humaine,**

Mon cher Ami,

Je croyais avoir terminé, lorsque, après lecture, quelques amis, ainsi que vous, avez pensé que, sur deux points importants, de nouveaux développements étaient nécessaires.

Il s'agit des PEINES et des RÉCOMPENSES et de la PRIÈRE.

Vous avez raison, ces deux croyances sont tel-

lement dépendantes de la foi dans la nature de la personnalité divine et de la personnalité humaine, qu'elles se modifient nécessairement selon les modifications que subissent ces prémisses sur Dieu et sur l'homme,

J'ai donc à exprimer aussi clairement que possible les différences qui résultent, sous ces deux rapports, entre les croyances passées et les croyances futures de l'humanité, puisque mon *credo* sur la nature de Dieu et sur la nature de l'homme diffère essentiellement de celui d'où découlent les théories qui ont été consacrées par toutes les religions. En effet, Dieu n'a jamais cessé d'être considéré, d'une part, comme en dehors de l'homme, et, d'autre part, comme soumis lui-même à des sentiments, à des vertus, à des passions de l'ordre fini, de l'ordre humain.

C'est d'après ce sentiment sur Dieu que se sont établies les croyances dans sa *justice* et dans sa *puissance*, sur lesquelles se fondent la théorie des peines et des récompenses et celle de la prière.

Et ce que je dis ici, pour la justice et la puissance de Dieu, je le dis également pour sa bonté, pour son intelligence pour sa beauté ; je le dis pour son existence entière et pour tous les mots par lesquels la langue humaine essaye en vain de définir l'infini.

Pour moi, qui ne crois pas à cette limitation de Dieu, pour moi qui ai le sentiment bien net, bien pur de l'infini, toutes ces qualités attribuées jusqu'ici à Dieu changent de nature. Ainsi, pour moi, Dieu n'est pas seulement juste, puissant, bon, intelligent, beau, fort, vivant ; il est la justice, la puissance, la perfection, l'intelligence, la beauté, la force, la vie.

S'il n'était que juste, puissant, bon, etc., par cela seul il serait injuste, faible, méchant, etc., il serait un ÊTRE et non pas l'ETRE.

Telle est la personnalité divine ; examinons maintenant la personnalité humaine.

Tout être vit dans le sein de l'ÊTRE, chacun participe de SA vie ; tous aspirent à la justice quoique injustes, à la puissance quoique faibles, à la perfection quoique imparfaits, tous se sentent et sont *progressifs*, parce qu'ils sont finis, mais aussi parce qu'ils sont dans l'infini, vivants en lui et par lui ; parce qu'ils sont des manifestations limitées, déterminées de celui qui est tout ce qui est, sans limite dans l'espace, sans terme dans le temps, sans erreur dans la justice, sans faiblesse dans la puissance.

C'est cette faculté d'être *progressif*, dans le sein de la perfection, qui est, j'ose le dire, la base de la religion de l'avenir. L'humanité en a reçu si récemment la révélation, qu'elle n'a p s encore révisé et rectifié ses croyances anté-

rieures sur Dieu et sur la destinée humaine, en les soumettant à ce critérium nouveau.

Ce n'est pas seulement parce que la justice est un attribut de Dieu que l'homme veut la justice ; c'est parce que lui-même, étant une manifestation de Dieu, manifeste progressivement en lui-même et par lui-même, dans l'ordre fini, la justice infinie.

Et ce ne serait pas seulement parce que Dieu serait la puissance, que l'homme le prierait (mais alors comme un esclave prierait son maître) ; c'est parce que lui-même, sentant qu'il est une manifestation de cette puissance, la grandit et l'élève *en lui*, chaque fois qu'il la retrempe, par la contemplation de l'infini, dans la puissance de Dieu même ; et alors il prie en homme libre, non en esclave. Je le répète, la foi au PROGRÈS est la base de la religion de l'avenir ; c'est dire que ce dogme nouveau ne saurait avoir les mêmes conséquences que celui de la CHUTE.

L'homme est progressif, parce qu'il est l'imparfait manifestant la perfection, l'injuste manifestant la justice, l'impuissant manifestant la TOUTE-PUISSANCE. Ne craignons pas d'élever l'homme devant Dieu, en lui reconnaissant cette participation à la vie divine ; car c'est la sauvegarde de sa dignité, de sa liberté, et ce ne saurait être un aliment pour son orgueil, ni vis-à-vis de Dieu, ni vis-à-vis de ses frères.

Qu'est-ce donc que la faute, le péché ? —C'est l'oubli de cette participation progressive de la vie finie à la vie infinie ; c'est l'acte contraire à cette destinée de manifestation imparfaite mais progressive de la perfection ? c'est l'homme se dépouillant de son caractère divin.

Et quelle sera la peine ? —la perte d'un grade dans la hiérarchie des êtres ; c'est-à-dire l'inverse du progrès, et par conséquent la douleur morale, intellectuelle, physique selon la nature de la faute ! jusqu'à correction, repentir, expiation, dans cette vie et dans d'autres vies, selon l'importance de la faute.

Quant à la prière, que peut-elle être ?

Lorsque l'homme conçoit Dieu comme un être en dehors de lui, qui l'a créé, non de sa propre substance, mais de rien ; qui le regarde, l'observe, le juge ainsi qu'un ouvrier agit à l'égard de son œuvre, il en résulte que plus la foi grandit l'ouvrier, plus l'œuvre semble de nature infime et de misérable substance ; à mesure que Dieu paraît tout-puissant, l'homme, l'humanité, la nature, la terre, le monde entier, semblent des infiniment petits négligeables, de véritables *riens* sans valeur propre, sans individualité efficace. L'expression la plus parfaite de cette croyance, c'est saint Siméon Stylite, ou le faquir de l'Inde contemplant la lumière increéée.

Heureusement, cette croyance est une erreur

qui est suffisamment démontrée par l'impuissance où saint Siméon et les faquirs seraient de se maintenir en extase, si d'autres hommes, qui ne pratiquent pas la même folie, ne leur apportaient pas à boire et à manger.

Dans tous les cas, la croyance à Dieu *hors de soi* n'établit entre l'homme et son Dieu que des rapports semblables à ceux qui peuvent exister entre une individualité très faible et une individualité excessivement puissante, distinctes l'une de l'autre, différentes de nature, de substance, d'être.

Si, au contraire, l'homme est conçu comme une manifestation finie de la substance infinie, de la vie universelle ; si telle est l'expression véritable des rapports de l'homme avec Dieu, jamais la contemplation la plus extatique de Dieu par l'homme ne pourra et ne devra abstraire l'homme de la personnalité divine, puisqu'il est lui-même partie intégrante de cette personnalité.

Le chrétien peut dogmatiquement agir selon la foi que lui, l'humanité, la terre, tous les astres, l'univers entier, sont *en face* de Dieu, lequel est *dans un autre monde*, de toute autre nature et substance que cet univers-ci, et d'où il gouverne, juge et administre celui-ci ; par conséquent, la prière du chrétien s'adresse à un être qui ne renferme en lui, dans son propre être, dans sa personnalité, *rien de ce qui est*, ni l'homme, ni

l'humanité, ni la terre, ni les astres, ni l'univers entier.

Si, au contraire, Dieu est *tout ce qui est*, la prière ne signifiera plus ce qu'elle signifie pour le chrétien : ce ne sera plus une demande adressée à un être *distinct de tout ce qui est*, vivant en dehors de ce qui est, ayant une autre nature, une autre substance, gouvernant son domaine comme un berger son troupeau, c'est-à-dire n'étant pas lui-même de la race du troupeau.

## XXXIX

**L'incarnation de Dieu dans l'HOMME a changé le caractère de la prière, qui changera encore par son incarnation dans TOUT CE QUI EST.**

Mais enfin, que sera la prière ? Patience ! nous y arriverons tout à l'heure ; je veux faire remarquer encore une fois combien il est heureux que l'incarnation de Dieu dans l'homme soit venue atténuer l'absolutisme de la croyance à Dieu créateur, séparé, isolé, abstrait de la créature.

On a été bien des siècles avant de prier Dieu comme on le prie aujourd'hui ; et pourtant, dans le paganisme et chez les peuples idolâtres, aussi

bien que dans toutes les sectes chrétiennes et dans l'islamisme, on a invoqué des puissances reconnues comme supérieures à la puissance humaine, afin d'obtenir d'elles ce que l'homme, ce que les peuples entiers se sentaient impuissants à conquérir par leurs propres forces, mais qu'ils espéraient obtenir de la divinité, comme faveur, comme grâce ou comme récompense.

Il en sera éternellement ainsi ; néanmoins, il importe d'apprécier les différences qu'il y a entre prier un arbre qui rend des oracles, une statue qui parle, un prétendu maître de tel ou tel élément, ou bien un Dieu *créateur de tout ce qui est*, ou bien enfin un Dieu *qui est lui-même tout ce qui est*.

Pourquoi les peuples éclairés défendent-ils aujourd'hui, comme des superstitions ignorantes et impies, comme des pratiques dangereuses, le culte des idoles, des fétiches, des forces de la nature ou de l'homme divinisées ? Pourquoi le protestantisme a-t-il repoussé le culte des saints, de la Vierge, et quelques sectes celui même de Jésus-Christ ? Parce qu'en effet, la prière ne saurait être efficace et féconde en bonnes œuvres, que selon la croyance dans la nature de l'être prié.

Un chrétien qui invoquerait le diable serait naturellement condamné, par tout vrai chrétien, au feu éternel.

Donc, je suis convaincu qu'on demandera toujours au fidèle qui voudra prier Dieu, de commencer par son *Credo*. S'il dit : Je crois que Dieu est hors de moi, que je ne vis pas en lui, qu'il n'est rien de tout ce qui est, etc.; s'il répond ainsi, j'aime à croire que, dans l'avenir, on dira à ce *prieur*, comme on dit aujourd'hui à l'idolâtre : « Puisque tel est votre *Credo*, puisque c'est ainsi que vous comprenez Dieu et vous-même, vous feriez mieux de ne pas prier votre Dieu, et de faire comme tant de peuples qui ont élevé et agrandi la croyance qu'ils se faisaient de Dieu, et qui ont ainsi modifié l'esprit et la forme de leur prière. »

Ainsi, le missionnaire qui arrive dans une peuplade sauvage et qui voit un indigène prier ses fétiches, commence par lui faire comprendre qu'il n'y a qu'un seul fétiche ; ensuite, il lui dit que ce fétiche a créé le ciel, la terre, tout ce qui est, et, par conséquent, tous les fétiches eux-mêmes, et que c'est lui, lui seul qu'il faut prier, Et il s'écrie : Notre Père !

Remarquez bien qu'il n'y a qu'un chrétien qui puisse dire à Dieu : Notre Père ! non pas seulement parce qu'il croit Dieu créateur de tout ce qui est, mais parce qu'il croit que le Fils de Dieu s'est incarné dans l'homme, et a dit à tous les hommes : « Vous êtes mes frères ! » Aussi, est-ce Jésus-Christ lui-même qui a enseigné à

prier de cette façon, et les païens et les juifs le croyaient fou, et ses disciples eux-mêmes ne le comprenaient pas toujours quand il parlait de SON PÈRE.

Remarquez aussi qu'il résulte de ces croyances magiques sur Dieu et sur l'homme, que le missionnaire, avant d'engager son sauvage à prier, le nomme lui-même : Mon frère! ce que ne dit sans doute pas un prêtre de l'Inde parlant à un paria.

Donc les rapports de l'homme avec Dieu et de l'homme avec les hommes et même avec la nature entière, ne sont que des reflets, des conséquences, des traductions de la foi dans la personnalité de Dieu, dans celle de l'homme et dans celle du monde entier qui est hors de nous et avec qui nous vivons.

Si la personnalité de Dieu est infinie, elle n'a pas de personnalités en dehors d'elle ; elle contient la mienne et toutes celles qui existent dans le monde. Chacune de celles-ci, en s'adressant à Dieu, sent qu'elle prie l'être dont elle-même fait partie ; et si elle le prie pour elle-même ou pour toute autre personnalité aimée, elle se sent et elle la sent en Dieu, vivant de sa vie infinie ; elle est un point de l'être universel ; et quelque infime que soit ce point, il est de Dieu, il est en Dieu, il participe de la justice éternelle.

A genoux! à genoux! vont s'écrier les chré-

tiens. Eh bien ! non ! je ne prie pas à genoux : je respecte trop Dieu en moi et moi en Dieu. Et si je ne me prosterne pas, même devant Lui, soyez sûr qu'à plus forte raison je ne m'abaisserai, je ne m'humilierai, je ne m'abrutirai devant aucun homme, devant aucune puissance du monde.

Je vous le dis encore, je ne suis pas né du néant et je n'y veux pas mourir ; je ne suis pas poussière et ne retournerai pas à la poussière ; et je dis comme saint Paul : *Vivo autem, jam non ego,* VIVIT VERO IN ME CHRISTUS (1).

Oui, Dieu vit en moi, en nous tous; voici pourquoi nous devons tous le prier, l'invoquer, l'implorer ; mais voici aussi pourquoi nous devons lui parler le front haut, comme des êtres qui portent en eux Dieu lui-même et qui se sentent vivre en lui.

Un prédicateur, fulminant un jour contre l'état des âmes, prétendait que cette situation tenait à ce que l'homme ne voyait plus Dieu dans le prêtre. Il avait raison et tort. Sans doute, il faudrait que l'homme vît Dieu dans le prêtre et le prêtre en Dieu ; mais il ne s'y refuse aujourd'hui que par une raison bien simple, bien naturelle, bien légitime : cette raison, la voici : le prêtre, s'il veut que l'homme voie Dieu dans

(1) Ad Galatas, 11 20.

sa personne sacrée, devrait commencer par déclarer, par enseigner, par proclamer qu'elle n'est sacrée que parce que lui-même voit Dieu dans l'homme, dans la nature, dans tout ce qui est. En effet, alors le sacerdoce serait composé des hommes qui voient *le mieux* Dieu dans leurs frères, ce qui est toute autre chose que de le voir seulement dans le prêtre ou dans l'Eglise ou dans l'hostie.

Certainement l'humanité a déjà accompli, à son insu, un immense progrès, lorsqu'en abandonnant le polythéisme des grands et des petits dieux, pour croire à un seul Dieu, elle a néanmoins admis que ce Dieu unique se manifestait dans des créatures privilégiées, dans une institution supérieure également privilégiée, et même dans des symboles, des signes, des pratiques du culte, des gestes, des paroles qui étaient la quintessence, et, en quelque sorte, la divinisation de la pensée et de la vie humaines. Mais ce progrès n'est tout entier lui-même qu'un symbole, un signe de ce que sera la religion de l'avenir. Dieu unique aurait bien pu être considéré comme étant *nulle part*; le catholicisme l'a mis *quelque part*, l'avenir le sentira en tout, *partout*, dans le fidèle comme dans le prêtre, dans la nature comme dans l'humanité; que dis-je? dans le mal comme dans le bien, car il est la perfection,

dans la faute et la peine, comme dans le mérite et la récompense, puisqu'il est la justice.

## XL

**Prière d'Israël pour la venue du Messie. — Oraison dominicale.**

Maintenant, je crois vous avoir fait comprendre ce que peut être la justice de Dieu, comme ce que peut être sa puissance ; ayez toujours en vue la perfection comparée au bien et au mal, l'éternité comparée aux accroissements et aux décroissements du temps, l'universalité comparée à l'extension et au resserrement de l'espace, l'infini comparé à la grandeur et à la petitesse des nombres, et n'oubliez pas que le nombre, l'espace, le temps, l'homme, tendent et progressent vers Dieu, en qui ils SONT.

Nous aspirons donc à la justice, c'est-à-dire à la punition du mal et à la récompense du bien, et nous y aspirons parce que nous sommes de Dieu et en Dieu, qui est la justice même, c'est-à-dire qui veut que tout ce qui est en lui participe de sa vie, selon la mesure des forces de chaque manifestation définie de sa vie infinie.

Prions donc Dieu de nous punir de nos fautes et de nous récompenser de nos mérites, et notre prière sera toujours efficace, quand nous lui aurons confessé, avec une égale vérité, le bien et le mal que nous aurons faits ; car, par là, nous fuirons le mal et nous marcherons au bien. Dieu nous entendra et nous exaucera ; car non-seulement nous sommes en lui, mais il possède aussi *en lui* tout ce qui, *hors de nous*, peut nous exciter à bien ou mal faire.

Arrière donc ces philosophes de glace qui prétendent que si Dieu est parfait, il est insensible au bien et au mal et ne les connaît point. Il est parfait, mais l'être imparfait *existe* ; Dieu est infini, mais tous les êtres finis vivent de sa vie ; bons ou méchants, nous sommes tous en lui, et lui-même vit de toutes ces innombrables vies. Nous ne sommes pas en présence d'un seul mystère : Dieu, le parfait, l'éternel, l'universel ; nous sommes forcés d'en confesser et reconnaître un autre aussi inévitable, aussi certain que le premier, c'est-à-dire l'homme, l'être imparfait, fini, limité, vivant au sein de l'être infini. Cet infiniment grand ne serait même pas l'infini, s'il n'était pas en même temps le lieu de tous les infiniment petits possibles. Cette suprême justice ne serait pas la justice si elle n'était pas le sanctuaire de toutes les fautes et de tous les mérites imaginables, si elle ne souffrait pas des uns et ne

jouissait pas des autres ; en un mot, si elle ne *vivait* pas dans tous les points de son être.

Oui, je fais souffrir Dieu en moi-même quand je le méconnais; je le réjouis quand je le fais reconnaître par mes frères. Il me punit en m'éloignant de lui, et me récompense en m'élevant vers lui ; car m'éloigner ou me rapprocher de lui, c'est, en vérité, m'éloigner ou me rapprocher de mes frères.

Mais demanderons-nous à Dieu, comme Josué, d'arrêter le cours du soleil ou plutôt la marche de la terre ? Le prierons-nous, comme un enfant, de nous donner la lune ? L'implorerons-nous afin qu'il ressuscite un mort, ou pour qu'il fasse naître du grain de blé un cèdre ? L'évoquerons nous afin qu'il se fasse voir et toucher par nous, comme un personnage fini, limité, orné d'une barbe ou armé d'un tonnerre ? — Finissons-en avec toutes ces idolâtries ignares et sacriléges.

Quoi ! une mère, sentant mourir son enfant, ne pourra pas demander à Dieu de lui sauver la vie? — Qui donc a dit cette infamie? Certes, ce n'est pas moi. Mon Dieu ! à quoi pourraient me servir tous les mérites que je m'efforce d'avoir à vos yeux, s'ils ne me donnaient pas la foi certaine que j'acquiers ainsi des titres pour obtenir de vous la révélation des moyens et l'inspiration de la force nécessaires pour sauver ceux que j'aime?

Et ce peuple entier qui prie, qui demande à Dieu de le sauver d'une peste ou d'une famine menaçante, ou qui l'implore pour conserver les jours d'un héros, d'un grand homme, d'un père de la patrie, qu'espère-t-il ? Que Dieu changera en sa faveur les lois de la vie universelle ? Alors c'est un peuple idolâtre, ignorant, enfant. Dans l'avenir, il priera encore, mais avec une autre foi et une autre espérance : il priera Dieu de se manifester à lui, en lui révélant les conditions de son salut, en inspirant son sauveur.

C'est ainsi que le Messie, appelé depuis des siècles en Judée, est venu, alors que les provinces de l'Empire romain étaient dévorées, décimées, ruinées par les pestes, les guerres et les famines ; alors que, malgré les prières des prêtres de Jupiter et de tous les peuples païens, Dieu laissait périr, impitoyablement et en toute justice, par le fer, le poison et la débauche, les pères de la patrie, des empereurs, des demi-dieux.

Pourquoi la prière d'Israël a-t-elle été exaucée et non pas celles adressées à Jupiter pour tous les Césars ? Parce que la prière d'Israël préparait elle-même la conception, l'engendrement, l'incarnation divine du Sauveur ; tandis que les prières pour les Césars n'engendraient rien que la pourriture de leur idolâtrie, dont ils mouraient eux-mêmes.

Pourquoi encore la prière d'Israël fut-elle efficace? Parce qu'elle demandait à Dieu d'agi comme il agit, comme il *peut* agir parmi les hommes, c'est-à-dire en se révélant manifestement à eux par un hérault de sa volonté.

Je viens de dire exprès : Comme il *peut* agir. — Quoi ! le Tout-Puissant ne peut-il pas tout? — Il peut tout ce qu'il veut; or, cela ne signifie pas qu'il veuille toutes les sottises qui peuvent passer par la tête très peu puissante de l'homme. Un fou peut demander à Dieu l'impossible, l'infaisable, ce qui est contraire à la volonté de Dieu, et par conséquent ce qui n'est pas dans sa puissance. Et cette demande est même une faute, que Dieu pardonne sans doute à la folie, mais qu'il condamne et punit quand elle est commise par l'être qui possède la raison et qui l'emploie si mal.

Il ne suffit donc pas de croire que l'homme peut et doit prier, il faut affirmer que jamais la prière ne saurait être contraire à ce que l'homme croit être la volonté de Dieu.

Ainsi, des voleurs romains, napolitains, ou des *vengeurs* corses, ou des pêcheurs d'épaves, ou des filles espagnoles invoquent un saint, la Madone, Dieu lui-même, pour faire tomber le voyageur, leur ennemi, les naufragés, les innocents dans leurs embûches. C'est une abominable profanation, c'est le culte de Satan.

Et pourtant, ce n'est que peccadille, en regard d'une invocation solennelle au Dieu des armées, à l'entrée d'une campagne où périront cent mille hommes, où vingt provinces seront ravagées et cent villes pillées. Evidemment ce n'est pas là le culte et le règne d'un Dieu qui ordonne d'aimer le prochain comme soi-même, et qui a enseigné aux hommes qu'ils étaient frères. Ce n'est pas encore son règne, c'est la fin de celui de Moloch.

Non, ce n'est pas encore son règne ; mais il y a une prière plus efficace que celle d'Israël, qui se répète depuis dix-huit siècles, et où il est dit : « Notre Père, qui êtes aux cieux, que VOTRE RÈGNE ARRIVE, que votre volonté soit faite *sur la terre* comme au ciel ! » Elle sera exaucée cette divine prière ; chaque siècle nous rapproche de son accomplissement ; Dieu n'est plus seulement dans les cieux, comme dit le *Pater* ; ce n'est pas seulement son esprit qui flotte sur les eaux, comme disait la Genèse ; il est venu lui-même *sur la terre et dans l'humanité*, par celui qui a dit : *Maintenant*, mon royaume n'est pas de ce monde, et qui a dit aussi : Je vaincrai le monde.

Voyez encore ici l'efficacité de la prière : cette terre était indigne de Dieu, alors qu'il nous disait être relégué dans les cieux ; ce monde ne pouvait pas encore être son royaume, alors qu'il

était le domaine de César, c'est-à-dire un champ de guerre ; mais l'humanité a tant prié : *que votre règne arrive!* que la terre, le monde, l'humanité se sont, en effet, peu à peu éloignés de la guerre et rapprochés de la paix, et qu'ils sont devenus *maintenant* dignes de réaliser le règne de Dieu, *sur la terre* comme dans le ciel, *parmi les hommes* aussi bien que parmi les anges, dans la *réalité vivante* comme dans l'imagination des grands saints qui l'ont annoncé, enseigné et préparé, en priant Dieu de prendre possession du monde : Que votre règne arrive.

Jugeons donc ce que doit être la prière, par ce qu'a été la plus grande de toutes les prières, adressée à Dieu par le plus divin des hommes.

## XLI

**Prière COMMUNE à tous et prière INDIVIDUELLE. — Superstition dans la prière. — Miracle.**

Combien d'enfants d'Israël n'ont pas reconnu le Messie! Combien de chrétiens ne sentent pas que Dieu est *maintenant* de ce monde, et que son règne s'y préparait sur tous les points de la terre?

L'Oraison dominicale est essentiellement une prière commune à tous, ayant un caractère collectif, social, en quelque sorte politique et même universel ; or, ce n'est pas cette forme de

la demande à Dieu qui intéresse le plus les partisans de la prière ; ils la comprennent, avant tout, comme une demande personnelle, pour des circonstances spéciales, relatives uniquement à l'individu qui prie, ces circonstances fussent-elles tout à fait exceptionnelles et indifférentes pour tous autres.

Cela est vrai, l'Oraison dominicale est une prière mâle ; les femmes, en général, ne la considéreraient pas comme suffisante ; elles comprennent leur demande à Dieu comme la confidence personnelle de leurs désirs les plus profonds, les plus intimes ; si la prière devait toujours être faite à haute voix, peut-être prieraient-elles bien rarement. Leur sentiment n'en est pas moins respectable, d'autant plus que beaucoup d'hommes sont femmes sur ce point.

Examinons donc la prière individuelle, mais constatons que la prière commune a pour but de demander et pour effet d'obtenir la réalisation des aspirations d'avenir, c'est-à-dire des espérances générales de l'humanité ; et constatons aussi que la prière n'est exaucée qu'à cette condition indispensable : Aide-toi, le Ciel t'aidera ; sans les œuvres, la foi ne suffit pas.

En est-il de même pour les espérances individuelles ? Oui, avec cette différence que, dans la prière commune, le *consensus* général est une garantie, infiniment plus probable que le désir

particulier, de la légitimité de la prière, et, par conséquent, de son efficacité. Oui encore, mais à la condition de ne pas plus limiter Dieu, dans la prière individuelle que dans la prière commune, et de ne pas lui imposer la forme du bienfait par lequel il répondra à notre confiante prière.

Je m'explique sur ce second point, le premier me paraissant évident et incontestable.

Je reprends l'exemple de la mère implorant Dieu de protéger la vie de son enfant exposé loin d'elle aux balles ennemies, aux tigres des déserts, aux tempêtes de l'Océan, ou près d'elle, dans ses bras, à la maladie; et je suppose la mère et l'enfant aussi méritants que possible aux yeux des hommes et aux yeux de Dieu. Je suppose même, pour mieux rendre ma pensée, que cette soif du salut de l'enfant soit partagée par la famille entière, par de nombreux amis, par la cité, par la patrie de celui pour qui tous prient.

Il meurt. Direz-vous que Dieu n'a ni entendu ni exaucé ces prières? Qu'en savez-vous? vous ne savez pas même encore s'il est mort en héros, s'il n'a pas engendré par son sang des milliers de braves soldats, d'intrépides voyageurs, de solides croyants dans la vie éternelle. Je vous le dis encore, il se nomme d'Assas, ou peut-être Cook, Lapeyrouse, Franklin, peut-être même est-ce saint Augustin ou Jeanne d'Arc, ou même

enfin le fils de Marie. Mais non! Supposez qu'il soit mort comme le commun des martyrs et des hommes, en conclurez-vous que la prière n'a pas été exaucée *pour une autre vie*, aussi bien à l'égard du fils qu'à l'égard de la mère et de tous ceux qui ont prié avec elle? Blasphémerez-vous contre la justice de Dieu qui en a fait ce qu'il a voulu, mais qui, certainement, a tenu compte de l'amour qu'il avait inspiré et qui se manifestait d'abord par des prières, ensuite par des larmes?

La prière individuelle qui limite la puissance de Dieu dans la vie présente, qui n'est pas fondée absolument et positivement sur la vie éternelle, qui exige satisfaction dans un temps et un lieu déterminés, est une prière de fétichisme, d'idolâtrie, de sortiléges et de nécromancie; c'est demander cinquante mille livres de rente tombant du ciel, ou la révélation des numéros sortants à la loterie; mieux vaut consulter des poulets sacrés ou demander un enfant à Lucine, parce que là, du moins, il y a des prêtres jongleurs qui peuvent accomplir le miracle.

En quoi consiste donc la superstition dans la prière individuelle? Disons le mot : dans la croyance au miracle. Entendez-moi, je dis le miracle; je ne dis pas l'extra-ordinaire, l'inconnu, l'in-ouï, le sur-naturel; je parle de ce qui serait contre nature, irrationnel, irréalisable,

impossible, par conséquent je parle de ce dont le désir seul est impie, puisque, je le répète, Dieu ne peut que ce qu'il veut, et que Sa volonté ne saurait être contradictoire avec Sa volonté même.

Si donc nous demandons à Dieu le contraire de ce que nous croyons nous-mêmes être sa volonté; si, comme des Titans escaladant le ciel, nous tentons de faire commettre par Dieu, en notre faveur, l'iniquité envers nos frères; si nous l'implorons pour qu'il seconde nos haines, nos convoitises; si nous croyons le séduire par notre adoration sacrilége et le rendre complice de Caïn; enfin, si nous prétendons le forcer, par notre idolâtrie, à ce que, pour nous, il se contredise, il se démente, il se condamne lui-même par un miracle, par une contre-vérité, par une infraction à ses lois, alors nous prions Satan, mais non pas Dieu; et néanmoins nous sommes entendus par Dieu, soyéz-en sûr, car la peine ne se fait pas attendre : elle est déjà dans nos âmes, et déjà nous sommes véritablement en enfer.

# XLII

### Prière normale. — D'abord action de grâces.

Tout cela, me direz-vous, est la critique de la mauvaise prière individuelle ; quelle est celle qui serait légitime, normale, bonne, et par conséquent efficace ? — Maintenant, à cette question je peux répondre.

Je n'avais pas huit ans, lorsque mon père perdit toute sa fortune, plus que sa fortune ; il était un des Rothschild du temps et le meilleur des hommes. Le coup fut rude et ne disposait pas à croire à la justice de Dieu ; pourtant je me rappelle que, huit ans après, à mon entrée à l'Ecole Polytechnique, si je ne priais pas encore, je rendis grâces à la Providence, comme on disait alors, dans la plus complète sincérité de mon cœur, de cet événement qui me forçait d'être quelque chose par moi-même. Ce sentiment, que mon frère partageait, fut une grande consolation pour mon père et pour ma mère.

Mon péché originel me poursuivait, me poussait ; il ne s'agissait pas seulement de devenir quelque chose, par moi et pour moi ; la réhabi-

litation commerciale du nom de mon père m'obsédait. Charge immense, espoir presque insensé! cette ambition m'aiguillonnait, m'excitait c'était un rêve permanent, et je puis le dire, ce fut la prière de toute ma vie : je la fais encore et la ferai toujours.

« Mon Dieu, faites que la valeur du fils rachète le malheur du père! »

Et cependant, ce malheur du père pesait sur moi : il n'avait pu me fermer les portes de l'Ecole Polytechnique, mais il me barrait celle des gardes du corps, il m'empêchait de m'unir à une fille que j'aimais; entre camarades même, je le rencontrais comme un reproche et presque une injure! Moi qui me glorifiais d'avoir eu un père si honnête, si probe, si laborieux et si bon, ils voulaient m'en faire rougir, et je n'en relevais que plus haut la tête, et je baisais avec plus de vénération et d'amour celui qu'ils voulaient humilier en moi; et je disais :

« Mon Dieu, montrez-leur dans les mérites du fils les mérites méconnus du père! »

Et je travaillais avec énergie, et je m'efforçais d'être reconnu bon, loyal, honnête, mille fois plus ardemment que si j'étais né sur les marches d'un trône, entouré de flatteurs célébrant la puissance de mes ancêtres et obéissant à mes caprices. J'apprenais ce que savent les hommes de science; je me mêlais aux travaux des plus

habiles maîtres de la finance et de l'industrie; je me nourrissais de poésie, de musique, d'art; de sorte qu'au moment où je rencontrai Saint-Simon, j'étais prêt, et je pus m'écrier :

« Mon Dieu, je vous rends grâces, vous m'avez donné plus que je ne vous demandais; vous avez fait du fils de ce pauvre juste, si mal jugé par la justice humaine, l'organe de votre volonté parmi les hommes! »

Que la première parole de tous à Dieu, ainsi que la dernière, soient donc une *action de grâces*, quelle que soit la manière rude ou facile dont la vie commence ou finisse; et que toute la vie soit une incessante prière de pensée, de parole ou d'acte, une demande de force, pour accomplir la mission conçue dans la première action de grâces et réalisée dans la dernière.

Oui, enfant du prolétaire, qui entres dans un monde où tu rencontreras tant de douleurs et de misères, tu ne sauras jamais prier, jamais demander à Dieu et obtenir de lui la force de supporter bravement cette vie, si tu ne commences pas par lui rendre grâces de ce que tu es né le dernier des hommes, car il dépend de toi et de Lui que tu deviennes le premier, c'est-à-dire le meilleur, de quelque obscurité que soit enveloppée dans ton berceau cette haute destinée.

Rends-lui grâces de ce que tu nais parmi les hommes; dis-lui que tu veux devenir un homme,

prie-le de t'aider à le devenir : tu le seras ; et, en mourant, tu lui rendras encore grâces de l'avoir été.

Certes, quelque perfectionnée que soit un jour l'organisation des sociétés humaines, quand même toutes les institutions auraient pour but le classement selon la capacité et la récompense selon le mérite, quelle que soit la naissance, toujours l'homme sentira ses forces insuffisantes pour réaliser ses désirs ; toujours il cherchera à les accroître en les associant à celles de ses frères et à celles de la nature ; et pourtant jamais ses efforts personnels dans ce but ne lui paraîtront suffisants. Donc, il demandera toujours à Dieu, en qui il vit, en qui vivent ses frères et la nature, de faciliter ses efforts personnels et les dispositions analogues de ses frères et de la nature ; en un mot, de hâter le progrès auquel il aspire, et de mettre ses facultés au niveau de ses besoins.

Et ces besoins seront toujours croissants, à mesure qu'augmentera la faculté de les satisfaire ; de nouveaux désirs naîtront de cette satisfaction même ; de nouvelles forces seront nécessaires ; l'homme les cherchera encore en lui et hors de lui ; mais comme il existe un être qui est en même temps lui et tout ce qui n'est pas lui, il ne se bornera pas à exalter ses propres forces, à solliciter le concours de celles du prochain ; il s'adressera à l'être universel en qui lui et le pro-

chain vivent ; il lui exposera son désir, sa recherche ; il priera Dieu, afin que l'univers entier s'y intéresse, car DIEU EST TOUT CE QUI EST.

## XLIII

### Effet direct de la prière sur celui qui priera et sur ses témoins.

Je viens de dire que l'homme ne se bornera pas à exalter ses propres forces et à solliciter le concours de celles du prochain, mais qu'il priera celui qui est tous les prochains possibles et le *prieur* même. Néanmoins, il faut remarquer que cette prière a l'avantage d'exalter autant que possible les forces et la confiance de celui qui prie, en même temps qu'elle augmente son influence sur les êtres et sur les choses qui peuvent l'aider à réaliser l'objet de sa prière.

Ainsi, la mère qui s'écrie : « Mon Dieu, sauvez mon pauvre enfant qui se meurt ! » non-seulement retrempe ses forces et son activité dans l'expression de sa demande à Dieu ; mais si le médecin entend ce soupir maternel s'exhalant vers Dieu, et si lui-même est religieux, sa sollicitude, ses

soins, son intérêt redoublent, et il cherche avec ardeur, dans son expérience et sa science, les moyens de sauver le malade. A la vérité, s'il est sceptique, voltairien, athée, il dit : « Puisque la chère femme prend le bon Dieu pour médecin, il faut que je me retire ; car, si le malade meurt, on dira que c'est moi qui l'ai tué, malgré la prière et malgré Dieu ; et s'il s'en tire, je n'en aurai ni honneur, ni profit, si même on n'affirme pas que Dieu l'a sauvé malgré moi, qui ne comprenais rien à la maladie. »

Et ce pauvre malade qui entend prier sa sainte mère, et qui croit en Dieu comme elle, ne sentez-vous pas qu'elle le ramène à la vie, ou du moins qu'elle sanctifie son dernier soupir par l'onction de cette tendre bénédiction ?

J'ai demandé à l'infini la solution de bien des difficultés, de bien des problèmes ; ne croyez pas que je parle seulement de mathématiques : il n'est pas de science dont l'infini ne soit la clef. Ne croyez pas surtout que je prétende avoir obtenu toutes ces solutions demandées ; toujours est-il que c'est par la contemplation de l'existence des êtres particuliers, non pas en eux-mêmes (ce qui n'a pas de sens), mais dans l'être universel, qu'on peut les classer, les ordonner, les hiérarchiser, en faire une science, et qu'on peut surtout classer, ordonner, hiérarchiser toutes les sciences entre elles.

C'est dans la morale surtout, et dans la conduite de la vie privée, que cette contemplation chercheuse, désireuse, est nécessaire et efficace; parce qu'il est extrêmement facile de se laisser entraîner aux conclusions de l'*égoïsme*, lorsqu'on ne se force pas soi-même à revenir aux *autres*, par la communion avec eux dans *le tout*.

« Mon Dieu ! que ferais-je entre deux désirs, deux pensées, deux actes contradictoires, si je ne m'adressais pas à vous, suprême conciliateur, tout-puissant harmoniste des âmes, des idées et des choses ? Comment régler ma volonté, si je ne cherche pas à découvrir la vôtre ? Comment me décider pour l'une ou l'autre route, si je n'ai pas foi, même en me trompant, que l'une me conduit au mal, à la peine, l'autre au bien, à la récompense ; c'est-à-dire que l'une est contraire à la destinée universelle et que l'autre y est conforme? Comment trouver la force d'aimer, de penser, d'agir si je crains d'être ainsi en lutte avec vous-même ? Mais quelle force, si vous êtes avec moi ! »

« Où donc, moi, chétif, moi infiniment petite manifestation de votre vie infinie, aurais-je puisé l'insolence de rompre avec des croyances consacrées par des siècles, si ce n'était dans la foi que je vous vois plus parfait, plus universel, plus réellement infini que ne l'ont cru jusqu'ici vos plus fervents contemplateurs ? Comment oserais-

je parler, si, à mes questions, à mes prières, ai
que vous avez dit à Moïse : Je suis celui qui e
et que vous avez dit à saint Jean : Celui qui cr
en moi a la vie éternelle, je ne vous avais p
entendu me répondre : *Nul de vous n'est hors
moi, mais aucun de vous n'est moi, et tous v
communiez en moi, car je suis tout ce qui e*
Mon Dieu, je vous rends grâces de m'avoir ai
répondu, car j'ai pu alors affirmer votre justice

## XLIV

**Justice divine et justice humaine. — Solidarité, impu bilité, reversibilité. — Éternité des peines.**

Revenons en effet maintenant aux peines aux récompenses, nous y serons éclairés par que nous avons dit sur la prière.

Ce qui inquiète dans cette question, c'est su tout le sort des scélérats qui, durant leur v semblent échapper à toute punition, et qui mê jouissent de tous les biens refusés, au contrai à d'excellentes âmes.

D'abord, ceci dénonce une mauvaise just humaine; mais il n'y a rien là qui accuse et firme la justice divine, puisque celle-ci s'exe

sur la vie éternelle et non pas seulement sur la vie d'un jour.

De plus, il n'est pas certain que les joies du scélérat ne soient pas plus apparentes que réelles, ou du moins qu'elles ne soient pas très fortement troublées, sans qu'il s'empresse de nous le confesser, et même d'autant plus qu'il s'efforce de cacher son trouble.

La première de ces observations doit nous pousser à perfectionner la justice humaine; la seconde doit nous empêcher de douter de la justice divine, même pour la vie présente, et pour la peine immédiate.

De plus encore, il n'y a pas de scélératesse qui ne puisse avoir des circonstances atténuantes aux yeux de Dieu, circonstances inconnues de la plus habile police et de la plus clairvoyante justice humaine, inconnues même du coupable.

Enfin, la *solidarité* humaine exige non-seulement qu'une partie du crime soit *imputée* à tous, mais aussi qu'une partie des mérites de tous soit *reversée* sur le coupable et lui profite; c'est de là que découlent l'adoucissement progressif des peines, et leur caractère de plus en plus éducateur et pour ainsi dire médicinal, plutôt que vengeur ou uniquement pénal ; c'est de là que sortiront, dans l'ordre civil, l'abolition de la peine de mort, dans l'ordre politique l'abolition de la

guerre, et dans l'ordre religieux l'abolition de la croyance aux peines éternelles.

L'éternité des peines est encore une de ces innombrables rêveries provenant de la confusion, mais non pas de la fusion de deux langues essentiellement distinctes, celle de l'infini et celle du fini. Il n'y a pas plus de peines éternelles que de mal éternel; récompenses éternelles, bien éternel, comme vie éternelle, c'est Dieu, exprimé par la *fusion* des deux langues: mais peine éternelle, mal éternel, comme mort éternelle, ce n'est rien du tout, ou plutôt c'est la *confusion* des deux langues.

Au reste, Dieu merci, il n'y a plus grand'chose à dire aujourd'hui contre les peines éternelles: cette croyance barbare, impie, est abandonnée et repoussée de toutes parts, aussi bien que Satan, qui est décidément vaincu.

Ne nous arrêtons pas non plus sur la peine et la récompense immédiates, dans la vie présente, au moment où le mal et le bien sont accomplis par l'homme; ce n'est pas là non plus ce qui est difficile à admettre, puisque, si on ne voit ni la peine ni la récompense suivre immédiatement la faute ou le mérite, on peut compter sur la vie éternelle. Ici, c'est le cas de dire : le temps ne fait rien à l'affaire.

Mais comment s'exerce la justice de Dieu, dans la vie perpétuée du coupable, non-seule-

ment dans sa vie future, mais même dans ses vies passées qu'il porte en lui, qui se perpétuent en lui? — Le crime remonte en partie aux ancêtres et descend en partie aux enfants; j'affirme ceci au propre comme au figuré, pour la famille du sang comme pour le milieu de qui nous tenons et à qui nous donnons notre vie.

Louis XV a fait souffrir plus d'une fois Louis XIV et Henri IV, aussi bien que Louis XVI, Louis XVIII, Charles X et le duc de Bordeaux, qui ont porté la peine de beaucoup de ses fautes, parce que ces fautes de leur aïeul leur en faisaient commettre d'autres, inspirées, engendrées par celles-ci. Les Stuarts sont également une sorte de chapelet de vies liées entre elles, solidaires les unes des autres, et dont la dernière reçut un choc qui les brisa toutes. Il en est de même des Papes. Grégoire VII a autant souffert de Borgia, que Pie VI ou Pie VII; et Pie IX en meurt aujourd'hui. Rappelez-vous les vies des Césars: souvent le châtiment ne se fit pas attendre; mais toutes ces vies s'ajoutaient, s'additionnaient devant la justice divine, comme toutes celles de l'empire romain lui-même, qui s'entassaient, s'amoncelaient, formant cette hydre immense, monstrueuse, que terrassa le *fléau de Dieu*, mais que ressuscita le Fils de Dieu. Eh bien! chacun de ces Rois, de ces Papes, de ces Empereurs, était une dynastie; chaque citoyen romain était

le peuple romain, maître orgueilleux du monde, comme chacun de nous autres Français porte en lui les vices de sa patrie, pour lesquels il est journellement condamné et puni; mais nous portons aussi en nous les vertus de la patrie, pour lesquelles Dieu nous bénit, nous protége et nous décerne incessamment de glorieuses et saintes récompenses.

Mais, direz-vous, il n'est pas juste que celui en qui vit Néron perpétué souffre des vices de Néron; c'est bien assez qu'il soit puni pour ses propres fautes! — En qui donc Néron perpétué vit-il? Dans celui ou dans ceux que n'épouvantent pas ses crimes, qui ont affinité pour lui, qui sont sa filiation légitime, et en qui Dieu le fait vivre précisément pour que Néron souffre de ces crimes par les crimes mêmes de celui ou de ceux qui lui succèdent, qui sont ses dignes héritiers, ses continuateurs, ceux en qui se perpétue sa vie barbare, sanguinaire, vaniteuse, débauchée, honteuse.

Ne croyez pas qu'on puisse convoiter, et surtout accepter l'héritage d'un monstre sans qu'il en coûte. Autant vaudrait croire que la passion de succéder à un homme bon, noble, courageux, vous ravale, vous abaisse et vous rend lâche. Autant vaudrait croire que la malédiction d'un honnête homme vous élève. Il a voulu continuer Néron, comme saint Paul a voulu conti-

nuer Jésus; eh bien! qu'il soit puni jusqu'à a dernière génération des Nérons, et que saint Paul soit récompensé dans tous ses successeurs légitimes! C'est deux fois justice.

Direz-vous que tout le monde n'est pas saint Paul, n'est pas Néron! que tout le monde n'est pas Roi, Pape, Empereur. En vérité, tout le monde a un patron, un modèle qu'il imite, en qui il s'inspire, ce modèle fût-il Mandrin ou Tartufe. *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es!* Et tu n'as pas besoin de dire à Dieu ni qui tu hantes ni qui tu es, pour qu'il te punisse; il le sait, et il est la justice.

Voyez les hommes qui se nourrissent des œuvres des grands génies, de la vie des héros, des belles âmes, des puissants créateurs de la science, de l'art, de l'industrie; hélas! tous n'atteignent pas leurs modèles; mais leurs efforts méritent et sont récompensés; et si quelqu'un dépasse ces nobles modèles, sans contredit, celui-là est parmi les amants de la grandeur, et non parmi les courtisans de la bassesse.

D'un autre côté, le nombre des cannibales diminue; il n'y a guère plus de sacrifices humains. Les Nérons sont très rares, personne ne veut plus les reproduire; même le rôle de Roi, d'Empereur, de Pape, ne séduit plus grand monde, je veux dire dans le genre de Louis XV, Dioclétien ou Borgia. Un Mandrin ne pourrait plus lever une

bande en France; Tartufe lui-même s'y reproduit à grand'peine; certains métiers deviennent tellement difficiles et ingrats, que personne ne veut plus s'engager dans ces carrières, aujourd'hui fort dangereuses et peu productives. Ce n'est plus par attrait, par passion, comme jadis, qu'on tue, qu'on pille, qu'on trompe son prochain; c'est par nécessité, par misère, par famine, et avec la pâleur du remords au front; tandis que le sauvage s'en glorifie, se pare des chevelures scalpées et se tatoue la face pour chacune de ses horribles victoires. On ne sait plus ce que veut dire la chasse aux ilotes; la traite des nègres, la piraterie, sont délaissées, dénigrées, et n'enflamment plus personne. Qui voudrait, par exemple, me faire dévorer par des bêtes au Cirque? Ce n'est certainement pas l'Empereur qui se plairait à entendre : *Ave, Cæsar, morituri te salutant!* les bons gendarmes s'y opposeraient. En somme, le crime devient de plus en plus un sot rôle, et, je le répète, c'est surtout par misère qu'on le commet; c'est aussi par ignorance.

Or, pour la misère et pour l'ignorance, qui en est la source abondante, c'est surtout à la société que nous devons nous en prendre; aussi est-ce elle que Dieu en punit très sévèrement, par les révolutions. Mon Dieu! délivrez-nous des révolutions! s'écrient dans leurs prières bien des

gens qui ont peur des révolutions, et qui ne savent pas que Dieu a déjà dit : « Si vous ne voulez pas de révolutions, délivrez-vous de la misère et de l'ignorance, ou, en un seul mot, du paupérisme ! » Ce mot est heureux, car on est pauvre d'esprit comme de chair, et l'un ne vaut pas mieux que l'autre.

## XLV

**Extinction de l'ignorance et de la misère. — Adoucissement des peines.**

Au point de vue que nous traitons, que serait l'extinction du paupérisme ? — Ce serait l'extinction d'une foule de dynasties de bandits, de scélérats, transformées en bons travailleurs, en citoyens ; ce serait, en langage religieux chrétien, le rachat de leur âme, leur sortie de l'enfer ; ce serait, en réalité, l'annulation de leur raison d'*être* et la création d'*êtres* nouveaux.

Voyez comme dans toutes les révolutions sortent de leurs bouges, de leurs caves, surgissent de terre, des figures effrayantes, au langage inouï, aux formes sauvages ; ces Euménides viennent fustiger les rois, les nobles, les bour-

geois, les riches, les savants, les maîtres de cette société imprudente, impie, qui avaient maintenu ces diables dans leur enfer, sans songer qu'un jour ou l'autre un souffle de Dieu en briserait les portes, afin de punir les maîtres du monde d'avoir oublié, négligé l'ignorance et la misère, par conséquent, la brutalité de leurs frères.

Si certains crimes ont déjà disparu, si d'autres diminuent en nombre, en intensité, ce sont des preuves que les peines ne sont pas éternelles et qu'elles vont même en décroissant, à mesure que l'humanité progresse et que les sociétés se civilisent : donc, à l'idée de la justice divine, même pour le côté pénal, et, à plus forte raison, pour le côté rémunérateur, nous devons joindre la reconnaissance pour la bonté divine se manifestant par l'efficacité éducatrice de la peine, par le dégoût qu'elle inspire pour le mal, en même temps qu'elle est un excitant vers le bien.

Les peintres du catholicisme, qui voulaient nous éloigner du mal et nous pousser au bien, étaient vraiment enfants d'imaginer des chaudières, des fourches, des dragons, des diables verts ou rouges, comme à l'Opéra, et mille autres rêveries effrayantes... pour des enfants. Nous avons bien mieux que cela dans les réalités humaines et terrestres, pour nous exciter plus puissamment à ne pas faire le mal et à faire le

bien. En ce moment même, il y a sur la terre des chaudières plus réellement brûlantes que celles de l'enfer, des animaux plus malfaisants que ses monstres, des hommes et des femmes plus effectivement tourmentants que ses diables et ses diablesses.

Il n'est pas même besoin, pour voir cela, d'aller au bagne, dans les hôpitaux, à la morgue, à Bicêtre ou dans les déserts d'Afrique, au milieu des lions, des tigres, des serpents ou des crocodiles, ou parmi les peuplades de la Nouvelle-Calédonie, ou même d'avoir peur de la guillotine: il suffit de regarder tout près de nous, et souvent en nous-même, pour être sûr que Dieu trouvera facilement, dans l'arsenal des douleurs humaines, celles qui doivent nous punir en nous corrigeant, en nous guérissant, c'est-à-dire en nous élevant progressivement vers lui.

Mais aussi, comme il sait récompenser! et comme il fait honte à notre justice humaine, si pauvre encore sous ce rapport! Jésus, Fils de Dieu, fut crucifié par les hommes; le christianisme faillit être noyé dans le sang de ses martyrs; et pas une seule des grandes vérités des temps modernes, des vérités aujourd'hui consacrées, glorifiées, n'a pu luire sur le monde qu'à la condition du mépris, de la persécution, de l'excommunication, de la mort des premiers apôtres.

Accuserez-vous la justice de Dieu ? Demandez à Jésus-Christ et à tous ses martyrs s'ils l'accusent, si même ils s'écrient encore aujourd'hui : *Notre Père, pourquoi nous avez-vous abandonnés!* Demandez à Galilée, à Condorcet, à Lavoisier, à Saint-Simon, à Gioberti, à Manin, à Cavour et à tous les martyrs du progrès et de la liberté, s'ils accusent Dieu d'injustice ; ils répondront tous : Nous pardonnons à nos frères qui nous ont frappés, parce qu'ils ne savaient ce qu'ils faisaient ; et nous rendons grâces à Dieu, car il a répandu et fait germer notre semence ; il nous a glorifiés en lui dans le monde.

« Mon Dieu ! moi aussi j'ai eu ma cour d'assises, ma prison, mon désert, mes humiliations, mes misères ; qu'est-ce que tout cela, infligé par des hommes, dans une vie d'un jour, quand je me sens en vous, mon Dieu, pour toute la vie, comme un des amants les plus passionnés de votre parfaite bonté pour tous les hommes ! »

Ah ! certes, la récompense pourrait paraître légère à qui ne croirait pas à la vie éternelle, à qui voudrait être récompensé à l'instant même, jouir tout de suite et complétement du mérite de son œuvre ; mais là encore n'est-ce pas justice ? Qui peut enfanter de grandes et longues œuvres, en se sentant la vie étroite et courte ? et comment un papillon éphémère prétendrait-il à l'auréole des saints aigles ?

Tous ces hommes que j'ai cités ne travaillaient pas seulement et particulièrement pour leur vie présente, ils travaillaient pour les siècles ; il est juste que Dieu leur donne une longue récompense. Leurs souffrances passagères ne sont même, en réalité, que les conséquences naturelles et légitimes de la solidarité qui existe entre eux et l'ignorance ou l'injustice de leurs semblables. L'humiliation de Galilée est l'expression de l'infatuation aveugle de l'Église ; aussi, de quelles humiliations, à son tour, l'Église, depuis lors, n'a-t-elle pas été et n'est-elle pas encore chaque jour abreuvée !

Oui, il est digne, juste, équitable et salutaire, comme dit l'Eglise, que la peine aussi bien que la récompense soient telles, dans la vie présente, qu'elles fassent *craindre* ou *espérer* une autre vie, une vie perpétuée, et qu'elles excitent ainsi à *croire* à la vie éternelle. Et cela est une nouvelle preuve de la parfaite bonté de Dieu, puisque, s'il en résulte que la récompense est d'abord moins grande, l'*espoir* grandira la vertu ; et que, si la peine est d'abord plus faible, la *crainte* amoindrira le vice ; or, la vertu espère toujours, le vice a toujours peur

# XLVI

**Le peine de mort et la guerre. — Prière à Dieu, afin que les hommes y renoncent et les réprouvent.**

La peine de mort est abominable, mais ce qui l'aidera le plus à disparaître, c'est la forme inconcevable que prend le sentiment religieux qui l'accompagne. Jadis, la cendre aux vents, l'anathème, le corps livré aux bêtes, les raffinements du supplice, l'insulte du peuple, tout cet appareil barbare, vindicatif, haineux, colère, était d'accord avec le sanglant sacrifice. Quand il en était ainsi, personne évidemment ne songeait à la vie éternelle du patient et au salut de son âme; il était voué tout simplement aux dieux infernaux.

Aujourd'hui, c'est bien différent : des sentiments tout nouveaux sont venus se mêler à une cérémonie éminemment païenne; et ce mélange produit des contradictions si évidentes entre l'acte de la justice humaine et le Verbe Divin dont tous les cœurs sont pétris, qu'on s'étonne de voir durer si longtemps cet assemblage monstrueux.

Fils de saint Louis, montez au ciel ! C'est à un malheureux roi qui n'a pas été jugé bon à être laissé sur la terre, même en prison ou en exil, que l'homme de Dieu dit : Fils d'un saint, montez au ciel ! Mais ceci est un fait politique exceptionnel ; d'ailleurs la parole n'a peut-être pas été prononcée ; enfin il est probable que la majorité des assistants ne partageait pas alors le sentiment du prêtre.

Mais, voyez un scélérat, un monstre, condamné à mort pour la férocité la plus horrible ; quelle est la disposition de tous, du prêtre, des soldats, des assistants, du bourreau même, et de nous autres qui fuyons cette scène affreuse ? c'est l'espérance qu'au dernier moment, devant la mort, le monstre, s'adressant à Dieu, sera sauvé par son repentir.

Bien certainement, les curieux de pareilss pectacles ne sont pas les gens les moins vindicatifs, les moins barbares, les moins sauvages de la société actuelle ; et cependant les exécutions dans lesquelles le patient est injurié sont rares, et cela n'arrive, je crois, que dans le cas de fanfaronnades ou peut-être de lâchetés impies du condamné, jamais lorsqu'il montre sur sa face le recueillement du repentir.

Ainsi ce que nous voulons, c'est qu'il se repente, et nous ne lui laissons pour cela qu'un

moment suprême, l'éclair de l'acier suspendu sur sa tête!

N'est-il pas surprenant que l'Eglise ne propose pas aux princes de ce monde, qui l'engagent à abandonner son pouvoir temporel, lequel ne vaut plus grand'chose, de le leur livrer, à cette seule condition : de supprimer dans les Etats chrétiens, la peine de mort, et de lui confier les condamnés, afin qu'elle se charge du salut de leur âme ?

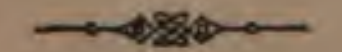
Jadis, quand elle exerçait la justice temporelle, elle ne mettait pas à mort, elle livrait le patient au bras séculier, ce qui produisait, à la vérité, le même résultat que si elle l'avait frappé elle-même, car le bras séculier s'acquittait lestement de l'exécution. Aujourd'hui ce serait un bien heureux changement de rôle, si le bras séculier déclarait à son tour son *horreur du sang*, et s'il livrait à l'Eglise des monstres pour en faire des hommes, des mourants pour les guérir, des morts pour les ramener à la vie, à Dieu.

«Mon Dieu! je vous renouvelle ici la prière que je vous ai déjà adressée tant de fois, et que certainement vous avez entendue et qui sera assurément exaucée : Faites que les différends entre les hommes, dans chaque société, et entre les peuples, ne se terminent plus sur un échafaud ou sur un champ de bataille. Faites que tous reconnaissent que votre justice et votre puissance ne sauraient admettre, pour *dernières raisons* de la

justice et de la puissance humaines, la guillotine et le canon. Faites que tous les justes et les puissants de la vie présente et de toutes les vies passées s'inspirent des vies à venir qui sont votre volonté même; car vous ne voulez pas plus de peine irrémissible pour les vivants que de peine éternelle pour les morts; vous ne voulez pas que Caïn tue Abel, mais surtout qu'Abel tue Caïn. Délivrez-nous donc, mon Dieu, de la légalité impie de la peine de mort et de la sacrilége légitimité de la guerre. Exaucez cette prière! Elle vous a été implicitement adressée dans toutes les paroles de Jésus votre Fils, votre Verbe, qui a été pourtant crucifié; depuis longtemps déjà, elle est explicitement formulée par les prophètes de notre avenir, dont plusieurs ont aussi bien souffert pour votre volonté de paix! Exaucez-la : ce sera la récompense des saints et des martyrs; ce sera le pardon des victimes repentantes et la peine de tous ceux qui n'ont pas horreur du sang de leur frère, malgré la parole du Christ et des hommes que cette parole a saintement inspirés.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

« Mon Dieu! conduisez ma parole où vous savez qu'elle fructifiera, en inspirant votre volonté d'amour et de paix pormi les hommes! »



# TABLE DES MATIÈRES

—



FIN.

1211-04. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 4 03.

## BIBLIOTHEQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Vol. in-18 à 3 fr. 50. — Vol. in-8 à 5 fr., 7 fr., 10 fr. et 12 fr.

### EUROPE

HISTOIRE DE L'EUROPE PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *H. de Sybel*. Traduit de l'allemand par Mlle Dosquet. 6 vol. in-8 .................. 42 » Chaque volume séparément. 7 »

HISTOIRE DIPLOMATIQUE DE L'EUROPE DE 1815 A 1878, par *A. Debidour*, 2 vol. in-8. ........................ 18 fr.

### FRANCE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, résumé historique, par *H. Carnot*, nouvelle édition. 1 vol. in-16 ........................ 3 50

ÉTUDES SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *A. Aulard*. 4 vol. in-16 chacun ........................................ 3 50

LE CULTE DE LA RAISON ET LE CULTE DE L'ÊTRE SUPRÊME, par *A. Aulard*. 2e éd. 1 vol. in-16 ..................... 3 50

LA THÉOPHILANTHROPIE ET LE CULTE DÉCADAIRE, par *A. Mathiez*. 1 vol. in-8 ........................................ 12 fr.

HISTOIRE DE LA RESTAURATION, par *de Rochau*. 1 vol. in-16, traduit de l'allemand .............................. 3 50

HISTOIRE DE DIX ANS, par *Louis Blanc*. 5 vol. in-8 ..... 25 »
Chaque volume séparément. 5 »

HISTOIRE DE HUIT ANS (1840-1848), par *Elias Regnault*. 3 vol. in-8 .................. 15 » Chaque volume séparément. 5 »

HISTOIRE DU SECOND EMPIRE (1848-1870), par *Taxile Delord*. 6 vol. in-8 ........... 42 » Chaque volume séparément. 7 »

HISTOIRE DU PARTI RÉPUBLICAIN EN FRANCE (1814-1870), par *G. Weill*. 1 vol. in-8 ............................ 10 »

HISTOIRE DU MOUVEMENT SOCIAL EN FRANCE (1852-1902), par *le même*. 1 vol. in-8 ................................ 7 »

HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA SECONDE RÉPUBLIQUE, et PETITE HISTOIRE DU SECOND EMPIRE, par *E. Spuller*. 1 vol. in-16, 2e éd ...................................... 3 50

HISTOIRE DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE, par *E. Zevort*. I. Présidence de M. Thiers. 1 vol. in-8, 2e éd., 7 fr. — II. Présidence du maréchal de Mac-Mahon, 2e éd., 7 fr. — III. Présidence Grévy. 2e édit., 1 vol. in-8. 7 fr. — IV. Présidence Carnot. 1 vol. in-8 ............................... 7 »

HISTOIRE DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE EN FRANCE (1595-1870), par *G. Bonet-Maury*. 1 vol. in-8 .................... 5 »

LA FRANCE POLITIQUE ET SOCIALE, p. *A. Laugel*. 1 v. in-8. 5 »

L'ALGÉRIE, par *Maurice Wahl*. 1 vol. in-8, 4e édit .... 5 »

LES COLONIES FRANÇAISES, par *P. Gaffarel*. In-8. 5e éd. 5 »

L'EXPANSION COLONIALE, par *J.-L. de Lanessan*. 1 fort vol. in-8, avec cartes .................................. 12 »

L'INDO-CHINE FRANÇAISE, par *J.-L. de Lanessan*. 1 vol. in-8, avec cartes ....................................... 15 »

L'EMPIRE D'ANNAM ET LES ANNAMITES, par *J. Silvestre*. 1 vol. in-16 avec cartes ............................... 3 50

HISTOIRE DES IDÉES MORALES ET POLITIQUES EN FRANCE AU XVIIIe SIÈCLE, p. *Jules Barni*. 3 v. in-16. Chaq. vol.. 2 50

LES MORALISTES FRANÇAIS AU XVIIIe SIÈCLE, par *Jules Barni*. 1 vol. in-16, faisant suite aux deux précédents.... 3 50

LE VANDALISME RÉVOLUTIONNAIRE. Fondations littéraires, scientifiques et artistiques de la Convention, par *Eug. Despois*. 4e édit. 1 vol. in-16 ........................ 3 50

VARIÉTÉS RÉVOLUTIONNAIRES, par *Marcellin Pellet*. 3 vol. in-18, précédés d'une préface de *A. Ranc* ................ 10 50
Chaque volume séparément. 3 50

Le socialisme contemporain, par *E. de Laveleye*. 11e édition. 1 vol. in-18.......................................... 3 50

Le centenaire de 1789. Évolution politique, philosophique, artistique et scientifique de l'Europe depuis cent ans, par *G. Guéroult*. 1 vol. in-18.............................. 3 50

ANGLETERRE

Le socialisme en Angleterre, par *A. Métin*. 1 vol. in-16. 3 50

Histoire gouvernementale de l'Angleterre, depuis 1770 jusqu'a 1830, par sir *G. Cornewal Lewis*. 1 vol. in-8, traduit de l'anglais.......................................... 7 »

Histoire de l'Angleterre depuis la reine Anne jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 2e éd. 1 vol. in-18......... 3 50

Lord Palmerston et lord Russel, par *Aug. Laugel*. 1 vol. in-16.............................................. 3 50

ALLEMAGNE

Histoire de la Prusse, depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa, par *Eug. Véron*. In-18. 6e éd. revue et mise au courant jusqu'à nos jours par *P. Bondois*. 3 50

Histoire de l'Allemagne, depuis la bataille de Sadowa jusqu'à nos jours, par *Eug. Véron*. 1 vol. in-18. 3e éd., mise au courant par *P. Bondois*......................... 3 50

Le socialisme allemand et le socialisme russe, par *J. Bourdeau*. 1 vol. in-16. 2e édit.................. 3 50

L'Allemagne et la Russie au xixe siècle, par *E. Simon*. 1 vol. in-16......................................... 3 50

ITALIE

Histoire de l'unité italienne, par *Bolton King*. 2 volumes in-8.............................................. 15 fr.

Histoire de l'Italie depuis 1815 jusqu'à la mort de Victor-Emmanuel, par *E. Sorin*. 1 vol. in-16.............. 3 50

AUTRICHE-HONGRIE

Histoire de l'Autriche, depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours, par *L. Asseline*. 1 vol. in-16. 3e éd... 3 50

RUSSIE

Histoire contemporaine de la Russie, par *M. Créhange*. 1 vol. in-16. 2e édit.............................. 3 50

ESPAGNE

Histoire de l'Espagne, depuis la mort de Charles III jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in-16............. 3 50

SUISSE

Histoire du peuple suisse, par *Daendliker*. In-8. 5 »

AMÉRIQUE

Histoire de l'Amérique du Sud, par *Deberle*. In-16. 3e éd. 3 50

GRÈCE ET TURQUIE

La Turquie et l'Hellénisme contemporain, par *V. Bérard*. (Ouvrage couronné par l'Académie française). 5e édit. 1 vol. in-16.............................................. 3 50

La transformation de l'Egypte, par *A. Métin*. 1 volume in-16.............................................. 3 50

CHINE

Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales (1860-1900), avec cartes. T. I. 1861-1875. — T. II. 1876-1887. — T. III. 1888-1902, — par *H. Cordier*. *3 vol.* in-8, chacun séparément.................... 10 »

*L'expédition de Chine de 1857-58*, par le même. 1 v. in-8. 7 »

*En Chine*. Mœurs et institutions. Hommes et faits, par *M. Courant*. 1 vol. in-18.............................. 3 50

# LISTE GÉNÉRALE PAR ORDRE D'APPARITION

## DES 103 VOLUMES

de la

# BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

1. TYNDALL. Les Glaciers et les Transformations de l'eau, *illustré*. 6e éd.
2. BAGEHOT. Lois scientifiques du développement des nations. 6e éd.
3. MAREY. La Machine animale, *illustré*. 6e éd.
4. BAIN. L'Esprit et le Corps. 6e éd.
5. PETTIGREW. La Locomotion chez les animaux, *illustré*. 2e éd.
6. HERBERT SPENCER. Introduction à la science sociale. 13e éd.
7. SCHMIDT. Descendance et Darwinisme, *illustré*. 6e éd.
8. MAUDSLEY. Le Crime et la Folie. 6e éd.
9. VAN BENEDEN. Les Commensaux et les Parasites du règne animal, *illustré*. 3e éd.
10. BALFOUR STEWART. La Conservation de l'énergie, *illustré*. 6e éd.
11. DRAPER. Les Conflits de la science et de la religion. 10e éd.
12. LÉON DUMONT. Théorie scientifique de la sensibilité. 4e éd.
13. SCHUTZENBERGER. Les Fermentations, *illustré*. 6e éd. refondue.
14. WHITNEY. La vie du langage. 4e éd.
15. COOKE et BERKELEY. Les Champignons, *illustré*. 4e éd.
16. BERNSTEIN. Les Sens, *illustré*. 5e éd.
17. BERTHELOT. La Synthèse chimique. 8e éd.
18. NIEWENGLOWSKI. La Photographie et la Photochimie, *illustré*.
19. LUYS. Le Cerveau et ses Fonctions, *illustré*. 7e éd.
20. STANLEY JEVONS. La Monnaie et le Mécanisme de l'échange. 5e éd.
21. FUCHS. Volcans et Tremblements de terre, *illustré*. 6e éd.
22. BRIALMONT (le général). La Défense des Etats et les Camps retranchés, *illustré*. (*Epuisé*.)
23. DE QUATREFAGES. L'Espèce humaine. 13e éd.
24. P. BLASERNA et HELMHOLTZ. Le Son et la Musique, *illustré*. 5e éd.
25. ROSENTHAL. Les Nerfs et les Muscles, *illustré*. 3e éd. (*Epuisé*.)
26. BRUCKE et HELMHOLTZ. Principes scientifiques des Beaux-Arts, *illustré*. 4e éd.
27. WURTZ. La Théorie atomique. 8e éd.

28-29. SECCHI (le Père). Les Etoiles, 2 vol. *illustrés*. 3e éd.

30. JOLY. L'Homme avant les métaux, *illustré*. (*Epuisé*.)
31. A. BAIN. La Science et l'éducation. 7e éd.

32-33. THURSTON. Histoire de la machine à vapeur, 2 vol. illustrés. 3e éd.

34. HARTMANN. Les Peuples de l'Afrique, *illustré*. 2ᵉ éd. (*Épuisé.*)
35. HERBERT SPENCER. Les Bases de la morale évolutionniste. 6ᵉ éd.
36. HUXLEY. L'Ecrevisse (Introduction à la zoologie), *illustré*, 2ᵉ éd.
37. DE ROBERTY. La Sociologie. 3ᵉ éd.
38. ROOD. Théorie scientifique des couleurs, *illustré*. 2ᵉ éd.
39. DE SAPORTA et MARION. L'Evolution du règne végétal (le Cryptogames), *illustré*.
40-41. CHARLTON BASTIAN. Le Cerveau et la Pensée chez l'homm et les animaux, 2 vol. *illustrés*. 2ᵉ éd.
42. JAMES SULLY. Les Illusions des sens et de l'esprit, *illustr* 2ᵉ éd.
43. YOUNG. Le Soleil, *illustré*.
44. DE CANDOLLE. Origine des plantes cultivées. 4ᵉ éd.
45-46. LUBBOCK. Fourmis, Abeilles et Guêpes, 2 vol. *illustré* (*Épuisé.*)
47. PERRIER. La Philosophie zoologique avant Darwin. 3ᵉ éd.
48. STALLO. La Matière et la Physique moderne. 3ᵉ éd.
49. MANTEGAZZA. La Physionomie et l'Expression des sentiment *illustré*. 3ᵉ éd.
50. DE MEYER. Les Organes de la parole et leur emploi pour l formation des sons du langage, *illustré*.
51. DE LANESSAN. Le Sapin, *illustré*. 2ᵉ éd.
52-53. DE SAPORTA et MARION. L'Evolution du règne végétal (le Phanérogames), 2 vol. *illustrés*.
54. TROUESSART. Les Microbes, les Ferments et les Moisissure *illustré*. 2ᵉ éd.
55. HARTMANN. Les Singes anthropoïdes, leur organisation com parée à celle de l'homme, *illustré*.
56. SCHMIDT. Les Mammifères dans leurs rapports avec leur ancêtres géologiques, *illustré*.
57. BINET et FÉRÉ. Le Magnétisme animal, *illustré*. 4ᵉ éd.
58-59. ROMANES. L'Intelligence des animaux, 2 vol. *illustrés*. 3ᵉ éd
60. LAGRANGE. Physiologie des exercices du corps. 7ᵉ éd.
61. DREYFUS. L'Evolution des mondes et des sociétés. 3ᵉ éd.
62. DAUBRÉE. Les Régions invisibles du globe et des espace célestes, *illustré*. 2ᵉ éd.
63-64. LUBBOCK. L'Homme préhistorique, 2 vol. *illustrés*. 4ᵉ éd.
65. RICHET. La Chaleur animale, *illustré*.
66. FALSAN. La Période glaciaire, *illustré*. (*Épuisé.*)
67. BEAUNIS. Les Sensations internes.
68. CARTAILHAC. La France préhistorique, *illustré*. 2ᵉ éd.
69. BERTHELOT. La Révolution chimique.
70. LUBBOCK. Sens et instincts des animaux, *illustré*.
71. STARCKE. La Famille primitive.
72. ARLOING. Les Virus, *illustré*.

73. TOPINARD. L'Homme dans la nature, *illustré.*
74. BINET (Alf.). Les Altérations de la personnalité.
75. DE QUATREFAGES. Darwin et ses précurseurs français. 2e éd.
76. ANDRÉ LEFÈVRE. Les Races et les Langues.
77-78. DE QUATREFAGES. Les Émules de Darwin, 2 vol.
79. BRUNACHE. Le Centre de l'Afrique, *illustré.*
80. ANGOT. Les Aurores polaires, *illustré.*
81. JACCARD. Le Pétrole, l'Asphalte et le Bitume, *illustré.*
82. STANISLAS MEUNIER. La Géologie comparée, *illustré.*
83. LE DANTEC. Théorie nouvelle de la vie, *illustré.* 3e éd.
84. DE LANESSAN. Principes de colonisation.
85. DEMOOR, MASSART et VANDERVELDE. L'Evolution régressive, *illustré.*
86. DE MORTILLET. Formation de la nation française, *illustré.* 2e éd.
87. G. ROCHÉ. La culture des mers, *illustré.*
88. COSTANTIN. Les végétaux et les milieux cosmiques (adaptation, évolution), *illustré.*
89. LE DANTEC. L'Evolution individuelle et l'hérédité.
90. E. GUIGNET et E. GARNIER. La Céramique ancienne et moderne, *illustré.*
91. E. GELLÉ. L'audition et ses organes, *illustré.*
92. STAN. MEUNIER. La Géologie expérimentale, *illustré.* 2e éd.
93. COSTANTIN. La Nature tropicale, *illustré.*
94. GROSSE. Les débuts de l'art. Introduction de *L. Marillier*, *illustré.*
95. GRASSET. Les Maladies de l'orientation et de l'équilibre, *illustré.*
96. DEMENŸ. Les bases scientifiques de l'éducation physique, *illustré.* 2e éd.
97. MALMÉJAC. L'eau dans l'alimentation, *illustré.*
98. Stan. MEUNIER. La Géologie générale, *illustré.*
99. DEMENŸ. Mécanisme et éducation des mouvements, *illustré.* 2e éd.
100. BOURDEAU. Histoire de l'habillement et de la parure.
101. MOSSO. Les exercices physiques et le développement intellectuel.
102. LE DANTEC. Les lois naturelles, *illustré.*
03. NORMAN LOCKYER. L'évolution inorganique.

---

**Prix de chaque volume, cartonné à l'anglaise. 6 fr., hormis le n° 99 (DEMENY. *Mécanisme des mouvements*) vendu 9 fr.**

---

***Envoi franco contre mandat-poste ou valeur sur Paris.***

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRAL

DES

# SCIENCES SOCIA

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

**DICK MAY**, Secrétaire général de l'École des Hautes Étu

---

**L'Individualisation de la peine**, par R. SALEILLES, prc Faculté de droit de l'Université de Paris. 1 vol. in-8,

**L'Idéalisme social**, par Eugène FOURNIÈRE. 1 vol. in-8.

**Ouvriers du temps passé** (xv$^{e}$ et xvi$^{e}$ siècles), par l professeur à l'Université de Dijon. 1 vol. in-8, car

**Les Transformations du pouvoir**, par G. TARDE, d professeur au Collège de France. 1 vol. in-8, cart.

**Morale sociale.** Leçons professées au Collège libre d sociales, par MM. G. BELOT, MARCEL BERNÈS, B F. BUISSON, DARLU, DAURIAC, DELBET, CH. GIDE LEVSKY, MALAPERT, le R. P. MAUMUS, DE ROBERTY le PASTEUR WAGNER. Préface de M. EMILE Bo l'Institut. 1 vol. in-8, cart. . . . . . . . . . . .

**Les Enquêtes**, *pratique et théorie*, par P. DU (Ouvrage couronné par l'Institut.) 1 vol. in-8, cart

**Questions de Morale**, leçons professées à l'École de MM. BELOT, BERNÈS, F. BUISSON, A. CROISET, DAR FOURNIÈRE, MALAPERT, MOCH, D. PARODI, G. SOREL cart. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

**Le développement du Catholicisme social** depuis *Rerum novarum*, par MAX TURMANN. 1 vol. in-8, c

**alisme sans doctrines.** *La Question ouvrière et la Question ire en Australie et en Nouvelle-Zélande*, par Albert MÉTIN, ;é de l'Université, professeur à l'Ecole Coloniale. 1 vol. cart. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 6 fr.

**nce sociale.** *Pauvres et mendiants*, par PAUL STRAUSS, .eur. 1 vol. in-8, cart. . . . . . . . . . . . . . . . 6 fr.

**ıtion morale dans l'Université** (*Enseignement secondaire*). ›rences et discussions, sous la présidence de M. A. CROISET, ı de la Faculté des lettres de l'Université de Paris (*Ecole Hautes Etudes sociales*, 1900-1901). 1 vol. in-8, cart. 6 fr.

**:hode historique appliquée aux Sciences sociales,** par les SEIGNOBOS, maître de conférences à la Sorbonne. 1 vol. cart. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 6 fr.

**ıne sociale,** par E. DUCLAUX, de l'Institut, directeur de l'Ins- Pasteur. 1 vol. in-8, cart. . . . . . . . . . . . . 6 fr.

**trat de travail.** *Le rôle des syndicats professionnels*, par UREAU, prof. à la Faculté libre de droit de Paris. 1 vol. cart. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 6 fr.

**'une philosophie de la solidarité.** Conférences et discussions la présidence de MM. Léon BOURGEOIS, député, ancien dent du Conseil des ministres, et A. CROISET, de l'Institut, ı de la Faculté des lettres de l'Université de Paris. (*Ecole Hautes Etudes sociales*, 1901-1902.) 1 vol. in-8, cart 6 fr.

**ı rural et le retour aux champs,** par E. VANDERVELDE, pro- ur à l'Université nouv. de Bruxelles. 1 vol. in-8, cart. 6 fr.

**ıtion de la démocratie.** Leçons professées à l'Ecole des es Etudes sociales, par MM. E. LAVISSE, A. CROISET, SEIGNOBOS, P. MALAPERT, G. LANSON, J. HADAMARD. 1 vol. cart. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 6 fr.

**e pour l'existence et l'évolution des sociétés,** par J.-L. DE SSAN, député, professeur agrégé à la Faculté de médecine aris. 1 vol. in-8, cart. . . . . . . . . . . . . . . . 6 fr.

**currence sociale et les devoirs sociaux,** par le MÊME. . in-8, cart. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 6 fr.

**L'Individualisme anarchiste, Max Stirner,** par V. Basch, professeur à l'Université de Rennes. 1 vol. in-8, cart. . . . . 6 fr

**La démocratie devant la science,** *hérédité, concurrence, différenciation*, par C. Bouglé, professeur de philosophie sociale à l'Université de Toulouse 1 vol. in-8, cart. . . . . . . . 6 fr.

**Les Applications sociales de la solidarité,** par MM. P. Budin, Ch. Gide, H. Monod, Paulet, Robin, Siegfried, Brouardel. Préface de M. Léon Bourgeois (*Ecole des Hautes Etudes sociales*, 1902-1903). 1 vol. in-8, cart. . . . . . . . . . 6 fr.

**La Paix et l'enseignement pacifiste,** par MM. Fr. Passy, Ch. Richet, d'Estournelles de Constant, E. Bourgeois, A. Weiss, H. La Fontaine, G. Lyon (*Ecole des Hautes Etudes sociales*, 1902-1903). 1 vol. in-8, cart. . . . . . . . . . 6 fr.

**Études sur la philosophie morale au XIX^e siècle,** par MM. Belot, A. Darlu, M. Bernès, A. Landry, Ch. Gide, E. Roberty, R. Allier, H. Lichtenberger, L. Brunschvicg (*Ecole des Hautes Etudes sociales*, 1902-1903). 1 vol. in-8, cart. . . 6 fr.

**Enseignement et démocratie,** par MM. P. Appell, J. Boitel, A. Croiset, A. Devinat, Ch.-V. Langlois, G. Lanson, A. Millerand, Ch. Seignobos (*Ecole des Hautes Etudes sociales*, 1903-1904). 1 vol. in-8, cart. . . . . . . . . . . . . . . . 6 fr.

---

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

# REVUE PHILOSOPHIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

**Dirigée par Th. RIBOT**

Membre de l'Institut, Professeur honoraire au Collège de France.

(*30^e année, 1905.*) — *Parait tous les mois.*

**Abonnement :** Un an : Paris, 30 fr. — Départements et Étranger, 33 fr.
La livraison, 3 fr.

Les années écoulées, chacune 30 fr., et la livraison, 3 fr.

*Tables des matières* (1876-1887), in-8. 3 fr. — (1888-1895), in-8. . 

1211-04. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 1-05.

adm
jour

ién
.at
l'Un

**Les A**
Ch.
Pré
*soci*

**La P**
Ch.
A.
*soc*

**Étude**
A.
R.
*Ha*

**Ensei**
A.
RA
190

# R

**Abo**

*Tab*

61. **Jules Barni.** Napoléon Ier. 3e édit.
62. **Huxley.** Premières notions sur les sciences. 4e édit.
63. **P. Bondois.** L'Europe contemporaine (1789-1879). 2e édit.
64. **Grove.** Continents et océans. 3e éd.
65. **Jouan.** Les îles du Pacifique.
66. **Robinet.** La philosophie positive. 5e édit.
67. **Renard.** L'homme est-il libre? 5e édit.
68. **Zaborowski.** Les grands singes
69. **Hatin.** Le Journal.
70. **Girard de Rialle.** Les peuples de l'Asie et de l'Europe.
71. **Doneaud.** Histoire contemporaine de la Prusse. 2e édit.
72. **Dufour.** Petit dictionnaire des falsifications. 4e édit.
73. **Henneguy.** Histoire de l'Italie depuis 1815.
74. **Leneveux.** Le travail manuel en France. 2e édit.
75. **Jouan.** La chasse et la pêche des animaux marins.
76. **Regnard.** Histoire contemporaine de l'Angleterre.
77. **Bouant.** Hist. de l'eau (avec fig.).
78. **Jourdy.** Le patriotisme à l'école.
79. **Mongredien.** Le libre-échange en Angleterre.
80. **Creighton.** Histoire romaine (avec fig.)
81-82. **P. Bondois.** Mœurs et institutions de la France. 2 vol. 2e éd.
83. **Zaborowski.** Les mondes disparus (avec fig.). 3e édit.
84. **Debidour.** Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat en France (1789-1871). Abrégé par Dubois et Sarthou.
85. **H. Beauregard.** Zoologie générale (avec fig.).
86. **Wilkins.** L'antiquité romaine (avec fig.). 2e édit.
87. **Maigne.** Les mines de la France et de ses colonies.
88. (*Epuisé.*)
89. **E. Amigues.** A travers le ciel.
90. **H. Gossin.** La machine à vapeur (avec fig.).
91. **Gaffarel.** *Les frontières françaises. 2e édit.*
92. ***Dallet.*** *La navigation aérienne (avec fig.).*
93. ***Collier.*** *Premiers principes des beaux-arts* (avec fig.).
94. **A. Larbalétrier.** L'agriculture française (avec fig.).
95. **Gossin.** La photographie (fig.).
96. **F. Genevoix.** Les matières premières.
97. **Faque.** L'Indo-Chine française.
98. **Monin.** Les maladies épidémiques (avec fig.).
99. **Petit.** Economie rurale et agricole.
100. **Mahaffy.** L'antiquité grecque (avec fig.).
101. **Bère.** Hist. de l'armée française.
102. **F. Genevoix.** Les procédés industriels.
103. **Quesnel.** Histoire de la conquête de l'Algérie.
104. **A. Coste.** Richesse et bonheur.
105. **Joyeux.** L'Afrique française (avec fig.).
106. **G. Mayer.** Les chemins de fer (avec fig.).
107. **Ad. Coste.** Alcoolisme ou Epargne. 4e édit.
108. **Ch. de Larivière.** Les origines de la guerre de 1870.
109. **Gérardin.** Botanique générale (avec fig.).
110. **D. Bellet.** Les grands ports maritimes de commerce (avec fig.).
111. **H. Coupin.** La vie dans les mers (avec fig.)
112. **A. Larbalétrier.** Les plantes d'appartement (avec fig.).
113. **A. Milhaud.** Madagascar. 2e éd.
114. **Sérieux et Mathieu.** L'Alcool et l'alcoolisme. 2e édit.
115. **Dr J. Laumonier.** L'hygiène de la cuisine.
116. **Adrien Berget.** La viticulture nouvelle. 2e éd.
117. **A. Acloque.** Les insectes nuisibles (avec fig.).
118. **G. Meunier.** Histoire de la littérature française. 2e éd.
119. **P. Merklen.** La Tuberculose; son traitement hygiénique.
120. **G. Meunier.** Histoire de l'art (avec fig.).
121. **Larrivé.** L'assistance publique.
122. **Adrien Berget** La pratique des vins.
123. **A. Berget.** Les vins de France. (Guide du consommateur.)
124. **Vaillant.** Petite chimie de l'agriculteur.
125. **S. Zaborowski.** L'homme historique. 7e édit.

